

Dialogues tristes

Octave Mirbeau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le Pauvre pêcheur

L'intérieur misérable d'un bateau de pêcheur amarré sur le fleuve, contre la berge. Il fait sombre ; il fait froid. Une lueur très pâle, une lueur sourde de nuit sans lune entre par deux petites lucarnes, éclaire vaguement, çà et là, la pièce basse, remplie de pesantes ténèbres. Près d'un poêle sans feu, la mère est assise sur un escabeau et allaite un nouveau né. Une grande fille de quinze ans est couchée sur un matelas fait de guenilles entassées. Six enfants grouillent dans l'ombre. Les uns pleurent et se plaignent ; les autres dorment. Au dehors, le vent siffle et secoue les plaques de zinc dont est recouvert le toit du bateau. Le fleuve clapote. De temps en temps les trains de bateaux passent, le long de l'autre berge ; leurs machines gémissent et hurlent dans la nuit.

La Mère

Quelle heure est-il ?

La Fille

Je ne sais pas.

La Mère

Il doit être tard !...

La Fille

Je ne sais pas.

La Mère

Voilà si longtemps déjà qu'il fait nuit ! Il me semble qu'il y a déjà plusieurs jours qu'il fait nuit… Il doit être tard… Est-ce qu'il pleut ?

La Fille

Je ne sais pas… Je n'entends pas la pluie… Je n'entends que le vent.

La Mère

Mon Dieu ! comme le vent est brutal contre notre pauvre bateau… Comme il le secoue !… Est-ce qu'il va pleuvoir ?

La Fille

Je ne sais pas.

La Mère

Parce qu'il y a des trous, là, et que le zinc ne tient plus… et que vous serez mouillés. Il fait si froid ! J'aimerais mieux être dans une maison de pierre.

La Fille

Puisque personne ne voulait plus nous loger !…

La Mère

Sans doute !… Sans doute !… C'est bien triste d'être pauvre… On ne vous donne plus rien !… On fait peur au monde !… (Un silence)… Il doit être tard… Il ne passe plus personne sur le chemin… Je n'entends plus personne, nulle part… il doit être tard

(Un silence)… Et puis quand on n'a pas mangé, il semble qu'il est plus tard encore !… Amélie.

La Fille

Quoi ?

La Mère

Regarde S'il y a encore de la lumière aux fenêtres de M. Rateau.

La Fille

Pourquoi faire ?

La Mère

Pour savoir s'il est tard.

La Fille

Je suis fatiguée… Je suis couchée… Ça n'avancera à rien.

La Mère

Regarde tout de même.

Quel vent !… Non, il n'y a plus de lumières aux fenêtres de M. Rateau.

La Mère

Il n'y a plus de lumières aux fenêtres de M. Rateau ?… Alors, il est très tard !… Amélie !

La Fille

Eh bien ?

La Mère

Regarde si les réverbères du pont sont éteints ?

La Fille

Oui, les réverbères du pont sont éteints.

La Mère

Les réverbères du pont sont éteints !… Alors, il est très tard… Amélie !

La Fille

Quoi ?

La Mère

Regarde si tu entends du bruit vers l'auberge du pont ?

La Fille

Non, je n'entends pas de bruit vers l'auberge du pont !

La Mère

Tu n'entends pas de bruit ?… Alors il est très, très tard… Regarde s'il pleut ?

La Fille

Il y a de gros nuages noirs dans le ciel… Mais il ne pleut pas encore… Il y a trop de vent.

La Mère

Vois-tu l'eau de la rivière ?

La Fille

Oui, je vois l'eau…

La Mère

Tu ne vois pas de barque sur l'eau ?

La Fille

Non !

La Mère

Je crois qu'il est tard… Je crois qu'il est plus tard qu'hier…

Oui, je crois qu'il est plus tard.

(Un silence)

La Mère

Où es-tu ?… Je ne te vois plus…

La Fille

Je suis couchée… J'ai tant marché aujourd'hui !

La Mère

Le père ne rentre pas… Il tarde bien à rentrer…

La Fille

Il doit être saoul, encore.

La Mère

Sais-tu si Hubert est rentré ?

La Fille

Oui, Hubert est rentré.

La Mère

Sais-tu s'il a du poisson ?

La Fille

Je ne sais pas… Mais il n'y a plus de poisson… personne ne prend plus de poisson !

La Mère

Ah ! le père tarde trop… Il est peut-être arrivé un malheur !

La Fille

Quel malheur ?… Tu dis ça tous les jours !… Ah oui, un malheur !… Il est saoul… Et il nous battra en rentrant.

La Mère

Dieu veuille qu'il vienne avec du poisson !… Parce qu'il ne nous battra pas…

La Fille

Du poisson !… Il n'y a plus de poisson !… Voilà plus de quinze jours qu'il n'y a plus de poisson.

La Mère

J'ai peur qu'il ne soit arrivé un malheur !

La Fille

Ça vaudrait peut-être mieux qu'il soit arrivé un malheur !

La Mère (tremblant)

Ne dis pas ça ! Ne parle pas comme ça !... Et qui donc te nourrirait, mauvais enfant ?

La Fille

Nous crevons de faim.

Un Enfant (dans l'ombre)

J'ai faim.

Un autre Enfant (dans l'ombre)

J'ai froid !

(Onze heures sonnent à l'église proche du village.)

La Mère

Écoute... Onze heures !... C'est qu'il est saoul, alors !... Il se sera encore arrêté au barrage... Et il aura bu !... Mon Dieu !

(L'enfant crie et se débat dans ses bras. Elle le berce d'une chanson plaintive que le froid rend toute grelottante.)

Le premier Enfant (dans l'ombre)

J’ai faim.

Le second Enfant (dans l’ombre)

J’ai froid !

La Mère

Allons ! Dormez ! Jules, pourquoi ne dors-tu pas ?… Marie, veux-tu bien ne plus crier !… Dormez !… Do…o…ormez !… Dodo !… Faites dodo.

(Elle chantonne ainsi d’une voix tremblée jusqu’à ce que les petits soient apaisés. — Silence.)

La Fille

Moi aussi, je vais dormir… Je n’en puis plus de fatigue.

Je n’ai plus de lait… Mes seins sont vides… Amélie !

La Fille

Laisse-moi, je vais dormir…

La Mère

Tu es sure que nous n’avons plus de pain ?

La Fille

Non, il n’y a plus de pain…

La Mère

Il n’y a plus de chandelle, non plus ?

La Fille

Non, il n'y a plus de chandelle… Laisse-moi, je vais dormir…

La Mère

Je n'aime pas beaucoup l'obscurité, quand ton père rentre… Il me semble que ça le rend encore plus colère… Amélie ! Alors il n'y a plus rien !

La Fille

Non, il n'y a plus rien… Laisse-moi dormir.

La Mère

C'est de ta faute aussi… Pourquoi n'as-tu rien rapporté aujourd'hui ?

La Fille

On ne m'a rien donné… Tu sais bien qu'on ne me donne plus rien… On me chasse de partout… on me dit que je suis une voleuse… Il y a trop de pauvres maintenant sur les routes…

La Mère

Et puis nous sommes trop pauvres !… Quand nous n'étions pas si pauvres, on nous donnait encore quelquefois… maintenant nous sommes trop pauvres… Écoute… Il me semble que j'ai entendu un bruit d'avirons près du bateau…

La Fille

Mais non ! C'est le vent qui fait clapoter l'eau du fleuve. Ne me parle plus. Je voudrais dormir.

La Mère

Je te dis que j'ai entendu un bruit d'avirons près du bateau.

La Fille

Mais non ! C'est l'eau qui pousse le chaland contre le bateau.

(Un train de bateau passe… Le remorqueur siffle longuement, lugubrement…)

La Mère

C'est le porteur 26… Je le reconnais à sa voix… Il remonte à Paris chargé de vin. Sais-tu si le père a emporté son tonneau !

La Fille

Je ne sais pas.

La Mère

Oui, je crois qu'il l'a emporté… S'il avait pris du poisson, il pourrait l'échanger contre du barda… (Le remorqueur a cessé de siffler… On n'entend plus que le halètement sourd de sa machine qui va s'évanouissant peu à peu, dans la nuit)… On boirait du barda… ça réchauffe… Ça trompe la faim… Ça rend moins triste… On est moins pauvre !… Amélie !… (Silence !)… Amélie !… (Silence !)… Elle dort !… Ils dorment tous… Je voudrais bien dormir moi aussi… Il me semble que le vent s'apaise… Le bateau craque moins fort… (Minuit sonne à l'église du village) minuit !… Il ne rentre pas !… Où est-il ?… que fait-il ?… Mon Dieu, que j'ai mal à l'estomac !… Ça me brûle !… ça me dévore !… Et s'il n'a pas de poisson ?… Oui, le vent s'est apaisé… On ne l'entend plus… Je

voudrais de la lumière… quand ils dorment tous… Ça me fait peur… Amélie !… (Silence !)… Amélie… (Elle se lève, ouvre une des lucarnes et regarde au dehors). Le ciel est tout noir… Il n'y a plus de vent… il pleut… mais il pleut ! (La pluie résonne d'abord lente, puis accélérée, sur le toit du bateau)… Oh ! comme il pleut !… (Elle se penche en dehors). Je ne vois rien sur l'eau… Il n'y a pas de barque… (La pluie redouble. Elle referme la lucarne)… Mon Dieu ! Il pleut dans la chambre. (Des gouttes de pluie tombent du plafond sur le plancher.) Il pleut sur les petits, il pleut sur Amélie, il pleut sur moi… Oh ! comme ils vont être mouillés… (Elle s'étend à côté de sa fille, sur le matelas de guenilles.)

Un Enfant (se réveillant)

J'ai faim.

Un autre Enfant

J'ai froid.

La Mère

Allons, dormez !… Dormez… Dormez !…

(La pluie continue de tomber dans la chambre)

L'Écho de Paris, 15 septembre 1890.

Le Poitrinaire

Une terrasse fleurie de roses et parfumée par l'ombre adorante des mimosas. Devant la terrasse, des jardins, en pente, plantes de palmiers, d'oliviers, d'eucalyptus, descendent, doucement, semés çà et là, de villas claires, jusqu'à la mer, La mer est toute bleue, et sur sa surface immobile, criblée de paillettes étincelantes, au loin, passent de blancs vols de barques. Au-dessus, le ciel est pur, d'un bleu qui va se poudrant d'or et se lavant de rose à l'horizon. Sur la route qui longe le pied de la terrasse, des promeneurs, des voitures se croisent sans cesse. Une joie circule dans l'air ; le soleil met une gaîté charmante, sur toutes choses, alentour. Le poitrinaire est assis, presque couché, dans un grand fauteuil, parmi des coussins ; sa tête repose sur un oreiller où l'ombre des feuilles voisines dessine de mouvantes arabesques. Il est pâle, d'une pâleur cireuse, avec une roseur pourprée aux pommettes, et dans ses yeux humides, un presque surnaturel éclat. Il a les mains, des mains longues et décharnées, posées sur un plaid très chaud qui lui enveloppe les jambes. Près de lui, sa mère se livre, distraite et douloureuse, à un vain travail de crochet. Elle le regarde souvent, rajuste le plaid, cale les coussins, et se remet à faire aller ses aiguilles, machinalement. La brise apporte un bruit lointain de chansons.

La mère

Comment es-tu, mon enfant ?

Le poitrinaire, (d'une voix faible, haletante).

Mais je me trouve bien..! Je me trouve vraiment bien... Oui, je crois que je suis vraiment bien.

(Il tousse).

La mère

Est-ce que cette brise ne te gêne pas ?

Le poitrinaire

Oh ! non ! cette brise est bonne… Il fait si beau… Et puis, cette mer… Je me trouve bien…

(Il tousse encore).

La mère

Si nous rentrions, veux-tu ?… Je vais appeler.

Le poitrinaire

Oh ! non… pas encore !… Mais je ne suis pas malade !… Je suis faible, un peu, voilà tout… je suis… je suis enrhumé… Mais je ne suis pas malade.

La mère

Sans doute, sans doute, mon enfant !

Le poitrinaire

Ah ! je ne voudrais pas être malade !… C'est si triste d'être malade !… Comment va cette pauvre jeune fille, d'à côté ? Je ne l'ai pas vue aujourd'hui.

La mère

Je pense qu'elle va mieux, aussi…

Le poitrinaire (répétant la phrase de sa mère)

Je pense qu'elle va mieux, aussi !... Pourquoi dis-tu aussi ?... Je ne suis pas malade, moi... Est-ce que je suis malade ? Est-ce que tu me crois malade ?... Elle va mieux, aussi !

La mère

Mais non ! mon enfant... tu n'as pas compris... je n'ai pas dit, aussi !...

Le poitrinaire

C'est qu'elle est malade, elle, très malade !... Hier, elle avait l'air d'une morte... Pourquoi n'est-elle pas venue, aujourd'hui, sur sa terrasse ?

La mère

Je ne sais pas... Peut-être a-t-elle une visite ?... Ne pense pas à cela...

Le poitrinaire

Elle doit être morte... On a beaucoup sonné à la villa, aujourd'hui... Il me semble qu'il est venu beaucoup de monde à la villa... Il me semble que j'ai entendu quelqu'un pleurer, tout à l'heure... Elle doit être morte !

La mère

Quelle idée !... Personne n'a pleuré !...

Le poitrinaire

Si… je crois bien que quelqu'un a pleuré… Elle doit être morte !… Quel dommage !… Comment s'appelle-t-elle ?

La mère

Je ne sais pas…

Le poitrinaire

Je voudrais savoir comment elle s'appelle… D'où est-elle ?

La mère

On dit qu'elle est Russe !…

Le poitrinaire

Est-elle riche ?… C'est sans doute son fiancé, ce jeune homme qui est venu déjà plusieurs fois !… Il ne me plaît pas… Il n'a pas l'air triste… Mère !

La mère

Mon enfant !…

Le poitrinaire

Elle doit être morte !… Hier je ne l'ai pas bien regardée… mais elle avait le sourire de la mort dans les yeux… Je voudrais savoir… Je voudrais que tu envoies demander…

La mère

Mais, mon enfant, nous ne la connaissons pas…

Le poitrinaire

Je voudrais savoir… Et puis, nous la connaissons, puisqu'elle est si malade !

(Il tousse.)

La mère

Voyons, ne parle pas comme ça… Tu t'agites… Cela te fait mal… Si nous rentrions ?…

Le poitrinaire

Non !… Non !… Je n'aime pas être dans la chambre… Cela me fait peur… Cela sent des choses fortes, des odeurs qui me rendent malheureux… Ici, je suis content… Qu'est-ce qui sent si bon, ici ?… C'est de l'héliotrope, n'est-ce pas ?

La mère

Oui, c'est de l'héliotrope… Tu t'en plaignais hier…

Le poitrinaire

Je m'en plaignais hier ?… Tu crois ?… Je ne me souviens pas… Nous n'avons pas d'héliotropes, chez nous, là-bas ?

La mère

Non.

Le poitrinaire

Il faudra en planter, quand nous reviendrons… Pourquoi es-tu triste ?

La mère

Mais, je ne suis pas triste, mon chéri… je ne suis pas triste… Pourquoi veux-tu que je sois triste ?

LE POITRINAIRE

Je ne sais pas… Il me semblait… Il ne faut pas être triste !… Est-ce que nos amis vont venir aujourd'hui ?

LA MÈRE

Sans doute, ils vont venir… Ils viennent tous les jours,

LE POITRINAIRE

Ah !…

LA MÈRE

Est-ce que cela te chagrine ?

LE POITRINAIRE

Jenny me fatigue… Elle rit trop… oui, je crois qu'elle m'a beaucoup fatigué, hier… Je n'aime pas son rire… ; Je n'aime pas qu'on soit si gai… Il me semble que ce n'est pas bien de rire et d'être gai… quand je la vois si joyeuse, si bien portante, je ne sais pas pourquoi, j'ai souvent envie de pleurer… J'ai… j'ai… j'ai trop chaud !… Je suis tout en sueur… Cela me brûle, là, dans la poitrine… (Il est pris d'une quinte de toux. Sa poitrine râle, ses flancs halètent, sa mère se lève, se penche près de lui, lui soutient doucement la tête, lui essuie doucement le front, où roulent de grosses gouttes de sueur)… oh ! le maudit rhume !… comme il me tient !… comme il me fait mal !… (La mère verse dans une tasse quelques cuillerées d'une potion calmante)… mais je ne suis pas

malade, n'est-ce pas ?... Cela passera... Je ne veux pas que Jenny vienne... Je crois que c'est elle qui me fait tousser... Dis, mère, elle ne viendra pas ?...

La mère (lui tendant la tasse).

Non, mon chéri, elle ne viendra pas... allons, bois un peu... bois doucement... tu t'agites, tu t'agites... tu parles, tu parles !... allons, bois...

(Il boit, avec un effort douloureux des lèvres... le liquide coule par chaque coin de la bouche).

Le poitrinaire (après avoir bu).

Ah ! que c'est fatigant de boire ! Je ne sais pas pourquoi tu m'obliges à boire tous ces remèdes !... Je ne suis pas malade, moi !... Et ces fioles rangées, dans ma chambre, sur la nappe blanche, cela m'attriste tant... Il me semble que ce sont des cierges et qu'il y a un mort, tout près, pour qui l'on prie...

La mère

Ne parle pas, je t'en supplie. Repose-toi... veux-tu que je te lise quelque chose !

Le poitrinaire

Oh ! non ! merci, petite mère... Je n'aime plus les livres... il n'y a plus rien dans les livres. Parfois, quand je pense, j'entrevois des choses qui viennent de très loin, et c'est bien plus beau que ce qu'il y a dans les livres...

La mère

Repose-toi, mon enfant, je t'en supplie… Ne dis plus rien… Tu vas tousser encore…

LE POITRINAIRE

Mais, non, c'est fini… Je suis bien, je me trouve très bien… Je ne suis pas malade… Je ne veux plus que le médecin vienne ici… Chaque fois qu'il vient ici, je ne sais pas pourquoi, cela te rend toute triste… Et puis, ses questions me fatiguent, ses mains m'irritent… Quand il m'ausculte, je sens sa barbe sur moi, et cela m'est insupportable… Pourquoi fait-il tout cela ?… Puisque je ne suis pas malade… Je ne veux plus qu'il vienne… As-tu remarqué comme il est toujours habillé de noir… On dirait qu'il porte le deuil de tous les pauvres malades, qui lui demandent de guérir… Non, je ne veux plus qu'il vienne.

LA MÈRE

Voyons, mon cher enfant, sois calme… Reste, un peu, sans parler… Je t'assure que tu te fais du mal…

LE POITRINAIRE

Est-ce lui qui soignait cette pauvre petite jeune fille… la Russe… celle qui est morte ?

LA MÈRE

Elle n'est pas morte, mon chéri… Pourquoi dis-tu qu'elle est morte ?

LE POITRINAIRE

Elle est morte !… Hier, je ne l'ai pas bien vue, à cause du châle qui l'enveloppait, toute… mais j'ai vu la Mort, près d'elle…

La mère

Mon enfant !… Mon enfant !…

Le poitrinaire

Est-ce lui qui la soignait ?

La mère

Tu sais bien que non… Tu sais bien que c'est un médecin allemand…

Le poitrinaire

Pourquoi n'est-il pas venu, aujourd'hui ?

La mère

Il est venu, je t'assure…

Le poitrinaire

Non ce n'est pas lui qui est venu !… Je voudrais la voir… Je l'aime mieux que Jenny… Elle est plus pâle qu'un dahlia blanc !… un tout petit dahlia blanc !… Mère, regarde cette petite voile, là-bas, très loin, dans le soleil… On dirait que c'est son âme qui s'en va.

La mère

Allons, mon enfant, il est temps de rentrer… Tu vois bien, il n'y a plus de soleil sur la terrasse…

LE POITRINAIRE

Oui, tout à l'heure… Quand la voile aura disparu… Comme elle est blanche !… Peut-être que toutes ces voiles sont les âmes des pauvres morts… Elles ne sont plus tristes… Elles sont heureuses, comme des oiseaux… Où vont-elles ?…

LA MÈRE

Je vais dire qu'on vienne… Attends que j'arrange tes oreillers… Tu n'as pas froid ?

LE POITRINAIRE

Non, je n'ai pas froid… Est-ce que je suis pâle ?…

LE POITRINAIRE

Si… Tu vois que je suis pâle… Donne-moi ton miroir…

LA MÈRE

Je ne l'ai pas… Je l'ai laissé dans ta chambre.

LE POITRINAIRE

Donne-moi ton miroir…

LA MÈRE

Je te le donnerai dans ta chambre…

LE POITRINAIRE

Ah ! tu vois bien !… Tu me crois pâle… Donne-moi ton miroir…

La mère (lui présentant un petit miroir)

Méchant enfant !... (avec un faux sourire). Tu es donc si coquet !...

Plus près !... plus haut !... mais je ne suis pas pâle... Mais je ne suis pas maigre... Mais je ne suis pas malade !... (La mère se détourne un peu et vivement essuie une larme)... J'aurais cru que j'étais moins bien, vraiment !... Je suis content !... Mère, il faudra envoyer des fleurs pour la pauvre petite qui est morte...

L'Écho de Paris, 22 septembre 1890.

Les Deux Amants

Un coin de parc, le soir. Le soir est doux, silencieux, tout plein de parfums errants ; sur le ciel, moiré de lune, les feuillages se découpent comme de la dentelle noire sur de la soie claire. Entre les masses d'ombres, entre de molles et étranges silhouettes, voilées de brumes argentées, au loin, dans le vague, brille une nappe de lumière, l'immobile et rêveuse surface d'un lac endormi, d'un étang ou d'une rivière. Le mystère est partout ; l'amour circule au long des avenues invisibles, et son souffle agite les branches, à peine. Dans une allée, sur un banc, l'amant est assis près de l'amante.

Ah ! qu'elle est délicieuse cette soirée !

Délicieuse !

Chaque soir, nous venons ici. Ce sont les mêmes choses autour de nous, les mêmes clartés, le même rêve nocturne, et pourtant,

chaque fois, il me semble que j'éprouve des joies nouvelles, et plus fortes et plus mystérieuses, et davantage inconnues… et si douces, si douces !… (Un merle réveillé, dans l'arbre au-dessus d'eux, siffle et s'envole) et si douces !… (Silence)… tellement douces !… (Nouveau silence)… N'est-ce pas ?

Quoi ?

Qu'elles sont tellement douces !

Ah ! oui, tellement douces ! (Silence).

Ma bien aimée !… (Silence)… Ma bien aimée ? (Nouveau silence. Il se rapproche d'elle, un peu)… Ma bien aimée !… Pourquoi ne dites-vous rien ?… À quoi pensez-vous ?

Je ne pense à rien…

Vous ne pensez à rien ?… En un pareil moment !… Êtes-vous donc fâchée ?

Je ne suis pas fâchée. Pourquoi voulez-vous que je sois fâchée ?… Ai-je des raisons pour être fâchée ?

Mais pourquoi ne dites-vous rien ?… Je vous appelle… et vous ne dites rien.

Je ne suis pas fâchée.

Êtes-vous triste ?

Pourquoi serais-je triste ? (Elle soupire.) Je ne suis pas triste…

Vous avez quelque chose… Vous me cachez quelque chose…

Non, en vérité, je n'ai rien… je n'ai rien. (Elle pleure.) Je n'ai rien…

Vous pleurez ? (Il se rapproche encore plus près et cherche à lui prendre la main.) Vous pleurez ?

Mais non, je ne pleure pas… je ne pleure pas…

Si, si, vous pleurez… Je vous entends pleurer… Pourquoi pleurez-vous ?

Je ne pleure pas… Ce n'est rien… Je ne sais pas… Ça m'est venu, tout d'un coup, sans raison… je vous assure… Les nerfs, sans doute… mais je ne pleure pas. (Elle sanglote)…

Ma bien aimée !… Je ne veux pas que vous pleuriez… Je ne veux pas, vous entendez… Quand vous pleurez, cela me rend fou !… Ma bien aimée !… Voyons, répondez-moi !… Par grâce, par pitié, répondez-moi !… Oh ! il m'est tombé une larme sur la main, une chère larme… une larme de vos chers yeux !… Ma bien aimée… Vous ai-je fait de la peine ?

Non…

Quelqu'un vous a-t-il fait de la peine ?

Non… non… je vous en prie… laissez-moi… À qui bon vous dire ?… Vous ne comprendriez pas… Ce n'est pas votre faute… Il faut être une femme pour sentir cela… pour sentir… ce que je souffre.

Ah ! vous souffrez !… Vous voyez bien que vous souffrez !… Je le savais bien, moi, que vous souffriez !… Je vous en prie… je vous en supplie !… Parlez-moi… confiez-moi… dites-moi… Ne suis-je pas votre bien aimé !… votre… Je vous en prie !

Àquoi bon ?… Laissez-moi… Cela ne changerait rien que je vous dise… J'ai eu tort de vous montrer ma peine… N'insistez

pas… Il vaut mieux que je sois seule, toute seule à souffrir…

Toute seule à souffrir ?… C'est mal, cela ! ma bien aimée !… (Très grave). Vos douleurs, vos chères douleurs, j'en veux ma part, toute ma part !

Non… Je vous assure que cela vaut mieux.

J'en veux toute ma part… Je les veux toutes pour moi… toutes, vous entendez ! Je veux que vous soyez heureuse.

Ah ! Comment puis-je être heureuse !… puisque… puisque vous ne m'aimez plus !

Je ne vous aime plus ?… moi ? Pourquoi me dites-vous cela ?

Je vous dis cela parce que vous ne m'aimez plus.

Je ne vous aime plus !… Mais d'où peut venir une pareille et si criminelle idée ?

Elle me vient de tout… Vous n'êtes plus le même avec moi… Je sens que je vous ennuie… Vous vous êtes remis à fumer !

Mais j'ai toujours fumé !… Rappelez-vous… Soyez juste… N'ai-je pas toujours fumé ?

Non, pas comme maintenant… Et puis, vous êtes moins soigné qu'autrefois…

Je suis moins soigné ?

Oui, vous êtes moins soigné… vous vous laissez aller… vous vous négligez… Il y a des détails qui n'échappent pas à une femme délicate et qui aime… vous êtes moins soigné.

Oh ! je ne m'attendais pas à ce reproche… (Amer). Alors, vous me trouvez sale ?

Voilà bien vos exagérations !

Enfin qu'y a-t-il de changé dans moi ?… Je voudrais que vous précisiez…

Je n'ai pas à préciser… Ce sont des choses, des nuances qui se devinent plutôt qu'elles ne s'expliquent… D'ailleurs, vous ne protestez pas…

Comment ! je ne proteste pas ?… Mais si, je proteste, je vous assure… Je proteste énergiquement.

Non… Et voilà où je sens que vous ne m'aimez plus… C'est que vous ne protestez pas, comme autrefois… Maintenant tout vous est égal, vous auriez bondi autrefois, vous auriez… Et maintenant, tout vous est égal… Tenez, cet après-midi… j'ai souffert, cela m'a fait un mal !… j'ai cru que j'allais mourir !

Mourir ?… cet après-midi ?… Je vous ai vue si gaie, si charmante, si heureuse !… Et vous pensiez mourir ?… Et pourquoi, mon Dieu ?…

Pourquoi ?… Vous demandez pourquoi ?… Vous le savez bien.

Je vous jure…

Ne jurez pas… Ce n'est pas bien de jurer.

Mais je vous jure que je ne sais pas… que je ne sais rien… Que s'est-il passé, cet après-midi ?

Mettons qu'il ne s'est rien passé.

Dites-moi ce qui s'est passé !

Mettons qu'il ne s'est rien passé… Que vous disais-je ?… À quoi bon parler de tout cela ?… Vous ne comprenez rien… vous ne sentez rien… J'aurais dû me taire, j'aurais dû vous cacher les blessures de mon âme… Que vous importe mon âme ?

En vérité, ma chère amie, je ne comprends rien à ces reproches… Vous êtes étrange, ce soir.

Que vous importe de heurter, à toutes les minutes, mes sentiments, mes délicatesses ?… Vous m'aimez !… Hé ! mon Dieu ! le beau trait de courage !… On dirait vraiment, à vous entendre, qu'il faut de l'héroïsme pour aimer une femme jeune, belle, riche, recherchée !… Et vous vous croyez quitte envers elle qui vous a tout sacrifié… Vous m'aimez ?… Soit… mais vous êtes-vous jamais préoccupé de me rendre heureuse ?… M'avez-vous, ne fût-ce qu'une minute, donné votre vie tout entière, à moi qui vous ai donné plus que ma vie, ma réputation, mon honneur ; avez-vous pris soin de m'éviter, en homme qui sait ce que c'est que la pudeur d'une femme et le respect d'un foyer, les froissements inséparables de notre situation ? J'ai flatté votre orgueil, et vous m'avez affichée…

Oh ! oh ! oh !

Vous ne m'avez peut-être pas affichée ?

Soyez juste… Rappelez-vous… Combien de fois, au contraire, n'ai-je pas été obligé de calmer vos audaces, d'arrêter vos élans, de vous montrer les dangers de vos généreuses imprudences…

Vous croyez !… Vraiment !… Alors vous vous imaginez que j'avais le besoin de dire à tout le monde : « Voilà mon amant ! »

Comme c'est naturel, n'est-ce pas ?... (Avec irritation.) Et voilà comme vous m'estimez !... Pour qui me prenez-vous donc ?... Suis-je donc une fille perdue ?... Que c'est mal !... Que c'est mal !... (Elle sanglote.) Quelle honte !

Ah ! vous pleurez encore... vous pleurez encore !... Ma bien aimée !... Mais qu'avez-vous ce soir ?... Qu'avez-vous ! mon Dieu, je ne sais que vous dire, que vous répondre... vous dénaturez toutes mes paroles...

Ai-je mérité de me voir traitée ainsi, par vous... par vous ?... C'est trop cruel ! Et je suis bien punie !

Écoutez-moi... mais écoutez-moi... (Il la prend dans ses bras, la berce) Ma bien-aimée... voyons, ne pleurez pas... Cela me torture.

Il vaudrait mieux que je meure...

Ne parle pas ainsi... Ne parle pas ainsi... Je te le défends !

Si... si... il vaudrait mieux que je meure...

Je t'en prie... Ne dis pas cela... Chasse toutes ces vilaines idées... Pourquoi te faire mal avec ces fantômes ?

Ce ne sont pas des fantômes... Vous ne m'aimez plus... Je ne suis rien pour toi... Un amour-propre, un plaisir, oui... mais je ne suis rien pour toi... Je le sens bien...

Tu es tout pour moi... tu es toute ma vie, toute ma joie... tu es tout !

Non !... Non !... Cela se sent, ces choses-là... Tu ne penses pas assez que je suis une femme... comprends... une femme, c'est un

enfant quelquefois… qui a besoin qu'on la berce, qu'on la console, qu'on chante à son âme des choses douces et jolies… Toi, tu me dis toujours des choses profondes… tu me parles de philosophie, de littérature… C'est très beau… mais ça ne remplit pas mon cœur… Je ne suis plus une femme pour toi… Je suis comme un ami… Tu comprends ?… Est-ce que tu n'as pas le temps d'être avec tes amis ?… Et de vous raconter ces histoires qui plaisent aux hommes ?… Ce que je voudrais, moi, quand tu es avec moi, ce que je voudrais, c'est entendre ton âme, c'est me sentir caressée par des mots tendres et charmants, qui me réchauffent et m'endorment, comme on endort les babys, avec des airs d'autrefois… Comprends-tu !

Ma bien aimée !… Oui ! tu as raison… (Baisers)… Je t'aimerai, va !… je t'aimerai comme tu veux être aimée… Je…

Bien souvent, quand tu parles d'un poète et que tes yeux s'allument… et ton enthousiasme ! alors je suis jalouse… jalouse de n'être pas tout pour toi… Comprends-tu ?

Ma bien aimée… oui… oui… je comprends… (Silence, baisers).

Et puis, je suis sûre que tu me crois inintelligente, que tu me crois bête.

Oh ! Oh ! Comment peux-tu… toi !…

Si… Si… tu me crois bête… Je le vois bien… Avec tes amis, tu parles, tu parles… Avec moi, tu ne dis jamais rien… Tu t'imagines que je ne suis pas capable de comprendre les grandes choses… C'est à peine si tu me réponds, lorsque je t'interroge sur des grandes choses… Cela m'humilie, comprends-tu ?

Ma bien aimée !…

Est-ce que tu me crois bête ?

Tiens !… (Il l'embrasse longuement)… Et puis ne pleure plus, Je t'en supplie !…

Oh ! laisse-moi pleurer encore… Cela me fait du bien… Mais tu ne me crois pas bête, dis ?

Chère… chère… chère aimée !… mais tu es mon soleil, tu es mon intelligence… tu es… tu es mon tout !…

Parce que si tu me croyais bête…

Tu es ma force, toute ma force… Je ne vis qu'en toi… je n'existe qu'en toi… Sans toi, que serais-je ?

Dis encore ! Cela me fait du bien.

Il n'y a pas un jour, pas une heure, pas une seconde où tu ne me sois présente… Tu es mon dieu, mon cher dieu, mon unique dieu…

C'est bien vrai, cela ?… Jure.

Je te le jure !… (À part.) Mais de quoi pleure-t-elle ?

L'Écho de Paris, 13 octobre 1890.

Interview

Une chambre à coucher, très riche et de très mauvais goût. Partout des peluches hurlantes, des écrasements d'or. Au fond, une porte s'ouvre sur un cabinet de toilette, très luxueux, tout en

glaces qui reflètent de nombreux bibelots d'argent… Des parfums violents rôdent et vous prennent à la gorge.

L'illustre écrivain est couché mollement dans un lit monumental élevé sur une estrade gothique, surmonté d'un dais flamboyant ! Il parcourt avidement les journaux du matin.

Comment ? Rien aujourd'hui ?… Pas la moindre citation aujourd'hui ?… Les mufles, les salauds, les cochons !… Et cette canaille de Marieul qui dînait chez moi, avant-hier, et qui n'a pas trouvé le moyen de glisser mon nom dans sa chronique… Elle est forte, celle-là !… Non, mais ils s'imaginent que je les invite pour mon plaisir !… Elle est forte, celle-là !

(Entre le valet de chambre)

Le valet de chambre

Monsieur, c'est encore un reporter.

Quel reporter ?

Le valet de chambre

Mais le reporter de Monsieur… Celui qui vient toutes les semaines, interviewer monsieur !

Ah ! oui, cet imbécile !… Ce qu'il a encore me raser, celui-là !… Faites entrer.

Le valet de chambre

Dans la chambre de Monsieur ?

Dans ma chambre, oui !… Il connaît le salon, la salle à manger, le fumoir, le cabinet de travail… il connaît la cuisine, les water-

closets… il connaît tout, excepté ma chambre… Il faut bien varier le décor.

LE VALET DE CHAMBRE

C'est juste !…

Dites-moi !… avant de le faire entrer, éparpillez, sur les meubles, sur les chaises, sur les tapis, partout… des cartes de visite, des invitations… les plus chic… adroitement, négligemment…

LE VALET DE CHAMBRE

Comme toujours.

Et puis vous irez chercher mon nouveau nécessaire de voyage.

LE VALET DE CHAMBRE

Monsieur part ?

Non… Vous le placerez bien en vue… sur la table, là… grand ouvert, bien entendu.

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, Monsieur.

Et puis vous irez chercher mon habit rouge…

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, Monsieur…

Et puis mon habit mauve.

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, Monsieur.

Et puis mon habit vert d'eau.

LE VALET DE CHAMBRE

Oui, Monsieur…

Vous les étalerez sur la chaise longue…

LE VALET DE CHAMBRE

Bien, Monsieur…

Ah ! comment est ma chemise ?… (Il examine sa chemise de nuit)… Non… vous me donnerez une chemise en soie de Mysore… (Il renifle le nez en l'air)… Et puis vous me flanquerez un bon coup de vaporisateur, partout !…

LE VALET DE CHAMBRE

C'est tout ?

Oui, je crois bien que c'est tout !…

(Le valet de chambre sort, revient, dispose la chambre suivant les indications du maître qu'il aide ensuite à vêtir la chemise en soie de Mysore).

LE VALET DE CHAMBRE

Le coup de la chemise de Mysore… ça les épate toujours !…

Vous n'avez rien oublié ?… Non !… Faites entrer…

(Entre le reporter. Petit, gringalet, l'œil louche, le dos servile, infiniment respectueux, il s'arrête sur le seuil de la porte et salue…)

LE REPORTER

Mon cher maître !… Veuillez m'excuser si j'ose, de si grand matin…

Entrez donc, cher ami, entrez donc…

Le reporter (il s'avance timidement, en faisant des courbettes et des révérences).

Excusez-moi… Seulement, je… mon cher maître !

Mais non ! mais non !… Vous êtes chez vous ici, vous le savez bien… D'abord, ce n'est pas comme journaliste que je vous reçois… c'est comme ami… Vous êtes un ami.

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

Mais si… mais si… Vous êtes un ami… Et vous avez beaucoup de talent.

LE REPORTER

Mon cher maître !

Beaucoup de talent… Votre article d'hier, vous savez, c'est une page !

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

Mais asseyez-vous donc, cher ami… Vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?

Le reporter

Oh ! mon cher maître !

Si, si… vous déjeunez avec moi… sans cérémonie, n'est-ce pas ?… Des œufs brouillés aux truffes… des foies de canard sautés aux truffes… des perdreaux truffés… une salade de truffes…

Le reporter

Oh ! mon cher maître !

Mon ordinaire !… Je vous traite en ami… Le duc de Kan m'a promis aussi de venir déjeuner ce matin… Je serais charmé qu'il vous rencontrât… Il vous aime beaucoup… vous trouve beaucoup de talent.

Le reporter

Oh ! mon cher maître !

D'ailleurs, tous ceux à qui je parle de vous vous trouvent beaucoup de talent…

Le reporter

Oh ! mon cher maître !

Et maintenant causons… J'aime tant causer avec vous !… (Le reporter jette dans la chambre, autour de lui, des regards

obliques, des regards d'huissier)… Vous regardez ma chambre ?… vous ne connaissiez pas ma chambre ?

Le reporter

Non, mon cher maître.

Elle vous plaît ?…

Le reporter

Elle est admirable, mon cher maître !… C'est une chambre de prince !… (Il tire son carnet. Il s'apprête à prendre des notes). Vous permettez ?

Tant que vous voudrez !… Mais pas comme journaliste… Comme ami !

Le reporter (il tâte chaque meuble, chaque bibelot et les note)

C'est admirable !… C'est admirable !… (Il examine le nécessaire de voyage). C'est merveilleux !…

Il est amusant, n'est-ce pas ?… Il vient de Londres… C'est tout à fait nouveau… Cent-cinquante deux pièces !… Par exemple, c'est cher… Cinq mille.

Le reporter

Cinq mille !… C'est merveilleux !… (Il note). Et ces habits !… Oh ! ces habits ?… C'est merveilleux !…

Ils viennent de Londres aussi… J'en ai d'autres !… toute une symphonie de couleurs !…

Le reporter

C’est merveilleux ! (Il note).

J’achète tout à Londres, maintenant… mes chapeaux… mes bottines… mes cravates… mes parapluies… En France, on n’a pas de chic !… Et puis, c’est amusant !… J’ai cent trois cravates !

Le reporter

Cent trois cravates !… c’est merveilleux !… (Il note).

Quarante paires de bottines !

Le reporter

Quarante paires de bottines !… C’est merveilleux !… (Il note).

Je vous le répète ! C’est comme ami, que je vous donne tous ces détails… C’est pour vous, pour vous seul que vous prenez toutes ces notes !…

Le reporter (scrupuleux)

Oh ! mon cher maître… (Il s’attarde aux invitations éparses)… Ce n’est pas indiscret ?

Non !… puisque c’est comme ami !

Le reporter (il note toutes les invitations)

Et quels succès vous devez avoir dans le monde !… C’est merveilleux !

Et si vous saviez comme le monde m’ennuie !… J’y vais… par mépris !

Le reporter (il examine une boîte recouverte de broderies)

Et ça ?... c'est merveilleux !

Oui ! c'est ma boîte à mouchoirs !... Elle a été brodée, pour moi, par des femmes du monde.

Le reporter (vivement)

Peut-on savoir les noms ?...

Oh ! ça, non ! D'ailleurs, tout le monde les connaît à Paris... On raconte là-dessus des histoires... Vous savez, on exagère beaucoup... Il n'y a pas le quart de ce qu'on dit !... On ne peut être vu en compagnie d'une femme jolie et connue, sans qu'aussitôt... c'est dégoûtant !... On exagère, je vous assure, on exagère souvent.

Le reporter (s'enhardissant)

Ah ! dame, mon cher maître, vous connaissez le proverbe... On ne prête qu'aux riches !...

Sans doute !... Mais cela ne regarde personne !... Et s'il plaît à la princesse de... à la duchesse... à la marquise de... de venir chez moi... cela ne regarde personne... D'ailleurs, ce sont des amies, rien que des amies... Il n'y a pas ça entre nous, pas ça !...

Le reporter (sceptique et enthousiaste)

Il est bien certain que ça ne regarde personne... Aussi ne pourrait-on pas, mon cher maître, adroitement, sans citer de noms, ne pourrait-on pas démentir, par d'habiles allusions... Enfin, vous savez, je suis à votre disposition.

Nous verrons quelque jour... Je sais que je puis compter sur vous... Je vous donnerai peut-être des notes... Il faut attendre

une occasion… la publication de mon prochain roman, par exemple !… Causons d'autre chose… N'aviez-vous pas quelque service à me demander ?

LE REPORTER

Justement !… Vous savez qu'il est beaucoup question de votre prochain roman ?

Vraiment ?… On en parle déjà beaucoup !… Quel ennui !… J'ai tant horreur de la publicité !… On ne peut pas vivre tranquille une minute !… Être célèbre, si vous saviez comme c'est fatigant !

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

Si, si… c'est très fatigant !… On ne s'appartient plus… Ah ! que de fois j'ai envié d'être obscur… Tout ce bruit autour de mon nom m'énerve et me rend malade… Ainsi on parle de mon roman ?… Déjà ?… Et qui donc en parle ?

LE REPORTER

Mais tout le monde, mon cher maître… Mais tous les journaux, mon cher maître.

Ah ! vraiment !… Comme cela me désole !… Je ne lis plus les journaux… je ne lis que vos articles.

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

Et pourquoi les journaux en parlent-ils ?

LE REPORTER

Ils ont raison… N'est-ce pas là un événement considérable ?

Sans doute. Je crois, en effet, que mon roman sera un événement considérable !… J'ai, cette fois-ci, carrément abordé un des problèmes les plus compliqués et les plus éternels, et les plus particuliers aussi, de l'amour… Je ne puis pas en dire davantage, mais il y a là une thèse originale et brûlante, qui se développe dans des milieux mondains, ultra-mondains, et qui soulèvera bien des colères !… Enfin, je crois que, de toutes mes œuvres, c'est l'œuvre la plus forte, la plus parfaite, la plus définitive… Celle que je préfère, pour tout dire… Mais je suis bien dégoûté, allez !… Croiriez-vous que tous les pays, que tous les journaux et toutes les revues de tous les pays, se disputent mon roman !… On m'offre des sommes colossales !… J'ai bien envie de leur jouer, à tous, un bon tour. J'ai bien envie de ne le publier qu'en volume… un tirage restreint, pour les amis… des amis comme vous, par exemple ! Hein ! qu'en pensez-vous ?

LE REPORTER

Vous ne pouvez pas faire cela !… Vous ne pouvez pas priver la patrie d'une œuvre de vous, d'un chef-d'œuvre de vous, mon cher et illustre maître. Ce serait plus qu'une trahison envers la patrie, ce serait une forfaiture envers l'humanité…

C'est ce que je me suis dit… Mais quels tracas ! Quelle souffrance pour quelqu'un qui déteste le bruit !… Où donc aller pour me soustraire à toute cette agitation du succès !… C'est inconcevable !… partout où je vais, je suis connu. Et ce sont des fêtes, des invitations, de délégations, des acclamations… Imagineriez-vous que, l'année dernière, dans le désert saharien, j'ai dû subir les

persécutions enthousiastes des caravanes arabes !… Même au désert, il m'est impossible de garder l'incognito !… C'est à devenir fou !… J'avais songé à fuir, cette année, dans l'Afrique australe !… Mais qui me dit que là, encore, je ne serai pas poursuivi, accaparé !… Est-ce une vie ?… Voulez-vous me rendre un grand service ?

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

J'ai préparé une note, pas trop longue, concernant mon prochain roman… Vous la publierez, telle quelle, sous votre signature…

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

Et j'espère qu'après cela on me laissera peut-être tranquille !… Vous permettez que je m'habille ? (Il se lève et sonne son valet de chambre). Passons dans mon cabinet de toilette… Vous pourrez prendre des notes, si cela vous amuse, mais comme ami, pour vous.

LE REPORTER

Oh ! mon cher maître !

(Ils passent dans le cabinet de toilette).

LE REPORTER

C'est merveilleux !… C'est merveilleux !…

Ça vient de Londres !

(La conversation continue).

L'Écho de Paris, 27 octobre 1890.

Consultation

Le cabinet d'un médecin à la mode. Le docteur est assis devant un bureau, encombré de livres, de bibelots, de statuettes en bronze, d'instruments d'acier, de choses bizarres sous des globes de verre. Quarante-cinq ans, décoré, belle tête, jolie tournure, œil vif, main très blanche et effilée. Au moment où se lève la toile, le client apparaît dans l'écartement d'une portière, et entre. C'est un homme jeune, très élégant, de manières charmantes.

LE DOCTEUR

Ah ! c'est vous, cher ami... Entrez vite... Êtes-vous donc malade ?... Je vous attendais avec impatience... Votre lettre si pressante, si mystérieuse, m'avait inquiété !...

(LE DOCTEUR ET LE CLIENT SE SERRENT LA MAIN.)

LE CLIENT

Non, malheureusement, ce n'est pas moi qui suis malade...

LE DOCTEUR

Tant mieux !... En effet, vous avez une mine superbe... Un cigare ?...

Le Client

Non, merci !... Je suis très ennuyé, mon cher ami... très, très ennuyé...

Le Docteur

Ah ! ah ! vraiment ? Eh bien, asseyez-vous et contez-moi ça vite ! (Le docteur allume un cigare.)

Le Client

C'est très difficile... très grave... très, très embarrassant à dire, même à un médecin, même à un ami...

Le Docteur

Ah ! ah ! c'est si grave que ça ?

Le Client

Oui... mais vous avez un si grand esprit... Vous êtes si au-dessus des préjugés sociaux... vous comprenez tellement la vie !... quoique...

Le Docteur (encourageant, et lançant en l'air une bouffée de fumée)

Allez... allez... Je vous vois venir... Contez-moi ça !...

Le Client (poursuivant)

Quoique votre toute récente communication à l'Académie de médecine sur les causes de la dépopulation m'ait jeté un froid !... C'était si sévère !... si farouche !... Voilà que vous voulez régénérer la société maintenant ?

Le Docteur (riant)

Ah ! mon bon ami ! Comment, vous avez donné dans le panneau, vous ? Ça m'étonne !... Il fallait bien prendre position dans cette querelle ! La thèse que j'ai soutenue était brillante, à effet... Elle devait plaire à la presse, attendrir Jules Simon, ce brave Jules Simon !... Qu'est-ce que vous voulez ? Il n'y a que l'absurde qui ait des chances de succès !... Mais, ici, nous ne sommes pas à l'Académie de médecine, cher ami... Et je puis bien vous avouer que je me moque de la dépopulation de la France, et de sa repopulation...

Le Client

Vrai ?... Vous vous en moquez ?

Le Docteur (catégorique)

Absolument, mon bon ami... Je m'en moque autant que du reboisement des montagnes... Et ce n'est pas peu dire ?... Voyons, contez-moi votre petite histoire...

Le Client (rassuré, presque souriant)

Eh bien ! voici... J'ai une amie...

Le Docteur

Mariée ?

Le Client

Naturellement !... Sans cela !

Le Docteur

Enceinte ?

Le Client (il fait un geste affirmatif)

Une catastrophe, mon cher… Du diable si jamais nous eussions pensé que cela pût arriver !… Un oubli… bourgeois !… Enfin !

Le Docteur (gaiement)

Le fait est que c'est assez inélégant… Depuis quand ?

Le Client

Mais, depuis quatre mois, je crois.

Le Docteur

Quatre mois !… Bon !… Et le mari ?

Le Client

Terrible !…

Le Docteur

Quelque officier de marine, sans doute, qui revient après une longue absence ?… Ça se fait beaucoup.

Le Client

Non !… Son mari et elle vivent ensemble… pour les apparences, pour le monde… C'est-à-dire…

Le Docteur

Eh bien alors ? Ça n'est pas si grave… Il connaît le latin, ce terrible mari… Is pater est…

Le Client

Vous ne comprenez pas… Ils vivent ensemble, oui… Mais ils ne couchent pas de même… Depuis quatre ans, ils sont séparés moralement… Depuis quatre ans, il n'y a pas eu ça, entre eux !… pas ça !…

Le Docteur (sceptique)

Ah ! ah !… Pas ça ?… Vous êtes sûr ?

Le Client

J'en suis sûr… J'ai des preuves… Non, non, ne souriez pas, ne plaisantez pas… ce n'est pas une blague !… C'est très sérieux !… sans ça !… Mon Dieu, ce serait tout de même bien ennuyeux… Mais enfin, on laisserait, peut-être, aller les choses… Tandis que vous voyez le scandale !… Les femmes sont impossibles… elles sont tout d'une pièce… Je lui disais souvent : « Une fois par mois… qu'est-ce que cela peut vous faire ? Ça le contente, et nous sommes sauvegardés ! » Elle ne pouvait pas… c'était plus fort qu'elle… Vous voyez le scandale… mon amie est très jolie, très riche… excessivement riche…

Le Docteur

Ah ! ah !…

Le Client

Vous voyez le scandale !... Grand nom, grande situation mondaine... Amie intime des princes... présidente d'une quantité d'œuvres de charité, d'associations religieuses... Une des plus hautes honorabilités du pays !... Dans ces conditions-là, vous comprenez, ça devient une question sociale, une question politique !... Négligeons le côté purement sentimental, si vous voulez, il n'en reste pas moins une question de moralité publique !... Procès retentissant... séparation... les avoués, les avocats, les tribunaux, les journaux !... Bref l'honneur d'une femme, détruit, perdu, ou tout au moins discuté !... C'est affreux !... Nous ne pouvons pas tolérer ce scandale... Eh ! grand Dieu... ne sommes-nous pas, tous les jours, assez attaqués, nous, les derniers soutiens de la monarchie et de la religion !...

LE DOCTEUR (RÊVEUR)

Oui ! oui ! certainement...

LE CLIENT

Je ne veux pas trop penser à moi en cette circonstance... Pourtant, je suis député, très en vue... je représente toutes les bonnes causes... Un éclat, ce serait terrible pour moi... cela me nuirait énormément dans ma vie publique !... Et puis, ma pauvre amie, elle ne vit plus !... Si vous saviez comme, depuis quatre mois, elle s'affole ! D'abord elle a voulu se tuer... J'ai pu l'en empêcher, heureusement... Ensuite elle s'est remise à monter à cheval, à suivre des chasses, à faire des exercices violents, à porter des corsets comme ça... Une série d'imprudences qui n'ont rien amené de bon... Nous avons songé à une sage-femme !... Mais ces opérations-là sont tellement délicates !... Je n'ai pas confiance dans les sages-femmes... Souvent elles sont si ignorantes !... Et puis ! et

puis !... vraiment on hésite à confier à ces créatures-là un secret de cette importance. Avec elles, il n'y a pas assez de sécurité ! Si, plus tard — est-ce qu'on sait ?... — non, non !... On n'entend plus parler que de chantage, maintenant !... Nous sommes dans une bien sale époque, mon ami... Vous ne dites rien ?

LE DOCTEUR

Si... si... je réfléchis... C'est très intéressant ce que vous me dites là ?... Alors ?

LE CLIENT

Alors j'ai parlé de vous... Elle sait que vous êtes de mon cercle, que vous êtes mon ami... Elle connaît votre haute situation, votre réputation inattaquable... votre gloire de grand savant... Et cela la rassure... Elle me disait encore, hier : « Lui seul peut me sauver. Mais le voudra-t-il ?... » Sapristi, l'honneur d'une femme, c'est quelque chose de sacré, après tout !... La famille, la société, ça vaut bien qu'on les soigne autant qu'une fièvre typhoïde !... Aujourd'hui le rôle d'un médecin n'est pas seulement empirique... Il a une prépondérance économique, une véritable et toute puissante portée sociale... C'est votre avis, n'est-ce pas ?...

LE DOCTEUR

Certainement...

LE CLIENT

Par l'hygiène — qui est la grande préoccupation contemporaine — il a étendu son action, son pouvoir sur le monde moral... Il le dirige, il le domine... il en est le maître exclusif et bienfaisant... Vous l'entendez ainsi, je pense ?

Le Docteur

Mais oui !... mais oui !...

Le Client

Mon Dieu, je sais bien, qu'au point de vue étroit, ce que je désire de vous, ce que mon amie attend de vous, ce n'est peut-être pas moral, moral...

Le Docteur

Oh ! la morale !... vous y croyez, vous, à la morale !...

Le Client

J'y crois, j'y crois... cela dépend... Par exemple... oui je crois qu'il faut de la morale, dans les choses qui peuvent se savoir, mais qu'elle est absolument inutile dans les choses qui doivent rester ignorées... Pour moi, la morale, c'est une affaire de conscience... par conséquent, très large, très souple, très élastique...

Le Docteur

Je vais plus loin... Il n'y a pas de morale... Philosophiquement parlant, la morale n'existe pas. Où la voyez-vous ? Est-ce que la matière est morale ? Comment définir cette morale qui change avec les races, les mœurs, les climats, la nourriture ? Ce qui est moral dans un pays est souvent immoral dans un autre, et réciproquement. Considérons l'humanité en général, cher ami... et dites-moi ce que peut bien signifier une morale qui varie suivant que les zygomas sont plus ou moins proéminents, les lobes céré-

braux plus ou moins asymétriques ?… Aussi, tenez, aux îles de la Société, l'avortement est un devoir, et l'infanticide un dogme…

Le Client

Vraiment !… Voilà des gens sensés et qui comprennent la vie !…

Le Docteur

Je pourrais multiplier les exemples… En Israël, autrefois, la prostitution était un rite religieux, un sacrement comme, aujourd'hui, la communion… Les prostituées étaient nos dévotes… Loin d'être méprisées, on avait, pour elles, une estime particulière…

Le Client

Comme nous sommes arriérés, nous qui nous vantons de conduire le monde !… Et que de réformes il nous reste à faire !… Que de progrès à conquérir !… Je n'irais peut-être pas jusqu'à demander que l'avortement soit un dogme comme dans l'archipel océanien… Mais enfin je souhaiterais qu'il devînt une des nombreuses manifestations de la liberté individuelle… qu'il y eût la liberté de l'avortement, comme il y a la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de l'association… Ce qu'on pourrait peut-être faire, ce serait d'établir un impôt sur l'avortement… un impôt très cher… de façon à le cantonner dans les classes riches… Il y aurait là, certainement, une source de revenus considérables…

Le Docteur

Pourquoi un impôt ?… Les médecins se chargeront de le prélever !… D'ailleurs, je ne suis pas du tout partisan de ces mesures restrictives… Il faut laisser aux droits de l'humanité un champ vaste, sans limites…

LE CLIENT

C'est juste… (Un silence.) Mais revenons à la question qui m'amène… Tout est parfaitement entendu, n'est-ce pas, cher ami ?… Et j'espère que les choses iront au mieux !…

LE DOCTEUR

Je l'espère aussi…

LE CLIENT (ÉMU)

Quelle joie pour ma pauvre amie !… (Il serre les mains du docteur.)… Et quelle reconnaissance !…

LE DOCTEUR

Je ne fais que mon devoir.

LE CLIENT

Non… non !… Ne diminuez pas le mérite de votre dévouement !… C'est très beau… C'est très grand… c'est héroïque… (Serrant de nouveau la main du docteur) C'est sublime, ce que vous faites là !… Croyez bien qu'elle et moi, nous saurons apprécier… Ah ! elle est si charmante, mon amie, si spirituelle, si artiste, si intrépide dans la vie !… C'est une femme exceptionnelle, vous verrez, et qui vous étonnera par la hauteur de ses

idées, et la noblesse de ses sentiments… Une femme rare, allez !… Une femme unique !…

Le Docteur (après un geste d'assentiment)

Je suis tout à sa disposition… Voyons, avez-vous pensé au nécessaire ?

Le Client

J'ai pensé à tout… Justement, le mari s'absente… Il part demain, pour l'Angleterre, où il doit rester quinze jours à chasser… on ne peut plus à propos…

Le Docteur

C'est parfait !…

Le Client

J'ai visité une petite maison exquise, à Auteuil… au milieu du parc… Pas de voisins proches… la solitude, le silence !… c'est très mystérieux… Enfin, le décor qu'il faut… un décor de conspiration… Ma parole, quand on entre là, on se croit encore aux beaux temps du boulangisme !…

Le Docteur (il rit)

Encore un avortement, celui-là !…

Le Client (il rit)

Très drôle !…

Le Docteur

Et quand conspirons-nous ?...

Le Client

Mais quand vous voudrez, mon bon ami... cela dépend de vous... venez demain, à quatre heures... vous verrez, vous examinerez... vous prendrez vos dispositions... Est-ce convenu ?

Le Docteur

Àdemain !...

Le Client

Oh ! cher ami !... Vous nous sauvez la vie...

L'Écho de Paris, 10 novembre 1890.

Une lecture

Un salon très élégant, dans un demi-jour mystérieux... Çà et là, de mourantes étoffes retombent et d'étranges lys dressent leurs calices d'or, sur des fonds rouges de chapelle... Byronnet, l'illustre psychologue, est assis, presque couché en une pose alanguie, devant une table de laque, sur un divan, où quelques feuillets d'un manuscrit sont épars... La baronne Hopen et Madame Boniska, assises de l'autre côté de la table, sur des fauteuils bas, regardent Byronnet, attentives et défaillantes. Byronnet, avec des gestes menus, dispose les feuillets de son manuscrit, verse ensuite quelques gouttes de vin de Porto, dans un verre, qu'il porte délicatement à ses lèvres...

La baronne Hopen

Oh ! Byronnet… Nous languissons.

Madame Boniska

Nous languissons tellement… Byronnet…

Byronnet

Ibegin… Hem !… Hem !

La baronne Hopen

C'est une histoire d'amour, n'est-ce pas ?

Byronnet

Que voulez-vous que ce soit d'autre ?…

Madame Boniska

Et d'amour mondain ?

Byronnet

Mais quelle question !… Y en a-t-il donc un autre ?… Et comment concevoir cette idée tellement amère, qu'il peut exister, quelque part, d'autres âmes que les vôtres ? Et comment concevoir aussi cette catastrophe, qu'il pourrait se faire que je ne fusse plus votre psychologue ?… Me voyez-vous décrire les frolies… comment appelez-vous cela, en français ?… les frolies ! … ah ! les fredaines d'une pauvresse !…

La baronne Hopen

Ah ! Byronnet, ne dites pas de vilaines choses !

Madame Boniska

Et tellement inconvenantes !… Byronnet, nous languissons !

Byronnet

Ibegin… (Il lit.) « Tandis que les nobles convives commençaient à savourer discrètement le potage crème de laitue, la marquise regardait la table, éblouissante et parée d'argenterie auguste et de bibelots très chers. Elle la regardait, comme seules les femmes du monde regardent. Les femmes du monde ont cela de caractéristique, qu'à vrai dire, elles ne regardent pas, et qu'elles voient tout. Leur regard, c'est quelque chose d'inexprimable, et qui n'appartient qu'à elles. Ce n'est pas un regard, c'est plus qu'un regard : une mystérieuse parure morale, une sorte de diamant mentalisé, un égrénement fluide, aérien, de perles, qui seraient, en quelque sorte, des perles intellectuelles… » (Il s'arrête un instant, et, du regard, interroge la baronne Hopen et M Boniska.)

La baronne Hopen (soupirant)

Ah ! tellement exquis !

Madame Boniska

Comme il nous connaît !… Byronnet, comme vous nous connaissez !… C'est inconcevable, et si subtil, et tellement vrai !

Byronnet (modeste)

Je suis psychologue, voilà tout !... Je fais de la chimie... de la chimie féminine... (Il reprend sa lecture)... « qui seraient des perles intellectuelles. Les bourgeoises et les femmes du peuple regardent... (avec dégoût)... elles ont des yeux, comme elles ont des pieds, des mains, des narines, des oreilles, c'est-à-dire des organes grossiers, des sens vulgaires, par où elles sentent des choses naturelles, qui ne sont pas de Londres et qui coûtent bon marché. Pour regarder, comme regardait la marquise, il faut être née, ou très riche, c'est-à-dire être tout en âme... Les psychologues seuls qui dînent en ville, vont au club, et dissèquent les âmes confortables, savent la loi de ces différences essentielles qui séparent absolument les femmes qui sont vraiment des femmes de celles qui ne le sont pas, et qui, par conséquent, n'intéressent point l'analyste »...

La baronne Hopen

Quelle force d'observation !... Quelle profondeur !... Et tellement juste !

Madame Boniska

Et puis, comme ce « qui dissèquent » est nouveau et délicieux !... et si philosophique... d'une philosophie tellement... tellement élégante !...

La baronne Hopen

Tellement correcte !...

Byronnet

C'est de la physiologie, voilà tout !... (Il reprend sa lecture)... « La marquise regardait la table, chargée de luxes magnifiques et

d'impressionnantes mondanités. » (Il s'interrompt encore. À la baronne Hopen et à M Boniska)… Remarquez ce rythme, je vous prie… « La marquise regardait la table… » Cela n'indique-t-il l'obsession d'une pensée chez la marquise, et un état d'âme particulier chez la table ?… Une correspondance morale de la table qui est regardée à la marquise qui regarde la table ?… Toute la vie mondaine n'est-elle pas psychologiquement résumée dans cette corrélation intime d'une table et d'une marquise ? (La baronne et M Boniska ont des gestes d'admiration)… Et combien dramatique !… Et combien moderne !…

La baronne Hopen et madame Boniska (en proie à une émotion violente).

C'est divin !… c'est… c'est…

Byronnet

De la psychologie, voilà tout… (Il reprend sa lecture)… « La marquise regardait la table, chargée de luxes magnifiques et d'impressionnantes mondanités… Elle la regardait, non point seulement pour le plaisir noble et consolateur de contempler un spectacle de richesse qui impose toujours du respect aux âmes fières, elle la regardait aussi, parce que, secrètement, elle espérait relever dans son ordonnance quelque imperceptible faute de goût — de ces fautes qui sont des crimes — dont elle eût pu se faire une arme contre la duchesse, pour lui arracher l'amour du comte Jean. Elle connaissait l'irréprochable et si délicate correction du comte. L'année dernière, brusquement, il avait quitté la princesse, à cause d'un coupé neuf, fait à Londres, pourtant, mais auquel il manquait un menu bibelot de toilette : « Ce n'est pas correct, adieu ! » avait-il dit. Et la princesse avait failli mourir, non

de l'abandon de son amant, mais de l'incorrection de son coupé. Le comte appartenait à cette forte et superbe race d'hommes de club et de salon qui, par une délicatesse innée, ne peuvent supporter chez celles qu'ils aiment, l'inauthenticité d'une cuiller, ou la forme démodée d'un cache-pot d'argent. Impitoyable envers lui-même, dont les chemises, chaque semaine, étaient blanchies à Londres, et qui n'eût point toléré, à ses chapeaux enviés, d'autre soie que celle prise à des lapins authentiquement tués en Angleterre, il était aussi impitoyable envers les autres. Non seulement il s'apercevait de la réalité visible et présente de la moindre incorrection, mais son flair était tel, il avait une telle acuité, qu'il en devinait, qu'il en sentait l'approche, à travers les murs, les tentures, les corsages fleuris, les sourires grisants et les chairs parfumées. Et puis ses chaussures, dont il possédait une admirable bibliothèque, étaient toujours si impeccables ; et ses cravates qui n'eussent point tenu dans les vitrines de la collection Sauvageot, d'un choix si souverain, d'une pensée si supérieure !... En ce moment, pâle et si mince, il maniait, en souriant, l'argenterie anglaise, et ce sourire qui allait, approbateur, presque admiratif, de la petite assiette à beurre, en argent anglais, à sa grande assiette, d'un précieux travail anglais, ce sourire qu'il avait devant l'impeccabilité de ces choses, et que dut avoir Napoléon, lorsqu'il contempla ses troupes à Austerlitz et à Borodino, ce sourire fut, pour la marquise, une intolérable souffrance, et son cœur se déchira. »

La baronne Hopen

Que c'est beau !

Madame Boniska

Que c'est poignant !… Ah ! Byronnet, comme vous connaissez le cœur des hommes !

La baronne Hopen

Presque autant que le cœur des femmes…

Madame Boniska

Jamais je n'ai été tant émue… Ah ! Byronnet !… Byronnet !

La baronne Hopen

Je suis affolée, Byronnet.

Byronnet

C'est que je fais de la chimie masculine aussi… Mais écoutez ceci : (Il lit.) « Sous la rose pâleur des roses abat-jour, dans l'espace rose que laissaient vide les grandes bougies de cire rose, les cache-pots d'argent, garnis d'orchidées, étaient reliés entre eux par des guirlandes de frissonnants bluets… »

Madame Boniska

Oh !… oh !…

La baronne Hopen

Aïe !

Byronnet

Quoi ?… Qu'avez-vous ?

Madame Boniska

Oh !

La baronne Hopen

Aïe !

Byronnet

Mais qu'y a-t-il ?... Mais qu'y a-t-il ?

Madame Boniska

Oh ! les bluets ! Byronnet !

Byronnet

Hé bien ?

La baronne Hopen

Oh ! pourquoi des bluets, Byronnet !... pourquoi ?...

Byronnet

Comment, pourquoi ?...

Madame Boniska

Mais les bluets n'existent pas, Byronnet !

Byronnet

Les bluets n'existent pas ?

La baronne Hopen

Ce n'est pas une fleur correcte… ce n'est pas une fleur du monde, Byronnet !

Byronnet

Pas une fleur du monde ?

Madame Boniska

Les bluets deviennent noirs à la lumière, Byronnet.

Byronnet

Les bluets deviennent noirs…

La baronne Hopen

Ah ! quelle catastrophe !

Madame Boniska

Avoir tant de talent ! Et mettre… bluets ! Quel dommage !

La baronne Hopen

Que je souffre de ces bluets !… des bluets !…

Byronnet

Hé bien !… quoi ? des bluets !…

Madame Boniska

Mais il n'y a pas de faute plus grande contre l'élégance… Et votre marquise n'est pas une vraie grande dame… Elle a des goûts grossiers… Ce n'est pas admissible.

Byronnet

Pas une vraie grande dame, une marquise ?... Vous m'offensez en la supposant telle... Ai-je donc l'habitude de peindre des femmes dont l'aristocratie est douteuse ?... (Très froid)... C'est bien... (Il range les feuillets de son manuscrit). Vous ne connaîtrez pas la suite de mon roman... (Il se lève.) Sachez seulement qu'il y avait de l'amontillado au premier service... (Ironique.) Ce n'est peut-être pas un vin élégant, l'amontillado ?...

Madame Boniska

Au premier service !... Byronnet, que vous êtes cruel !

La baronne Hopen

Mon petit Byronnet !... Enlevez ces bluets, je vous en prie !... Que dirait le monde ?... Et moi, je souffre tant de la vulgarité de ces bluets !... Mettez violettes russes... mais pas bluets !... pas bluets !...

Byronnet (très froissé)

C'est bien... Je vais à Londres, pour savoir exactement ce qu'il faut mettre quand on est vraiment élégant... Adieu... (Il se dirige vers la porte.)

Madame Boniska, la baronne Hopen (le rappelant)

Byronnet !... Byronnet !

Byronnet (saluant)

Je vais à Londres !... (Il sort.)

L'Écho de Paris, 1 décembre 1890.

Ça les embête !

Un couloir, à la Comédie-Française, le soir de la première représentation de la Parisienne. C'est pendant le second entr'acte. Les spectateurs vont et viennent. Des groupes animés se forment et discutent. On se communique ses impressions. Il y a dans l'atmosphère comme une vapeur lourde de bêtise, qui s'épand et s'épaissit à chaque minute. Deux critiques célèbres adossés à la porte d'une baignoire, causent.

PREMIER CRITIQUE

Eh bien ?

Eh bien ?

PREMIER CRITIQUE (HAUSSANT LES ÉPAULES)

Que pensez-vous de ça ?

Euh !... Et vous ?

PREMIER CRITIQUE

Moi !... Euh !...

C'est évident !

PREMIER CRITIQUE

Parbleu !... Je le savais.

C'était facile à prévoir.

PREMIER CRITIQUE

Voilà plus de quinze jours que je m'évertuais à le crier sur les toits.

Un four !

PREMIER CRITIQUE (ENTHOUSIASTE)

Noir ! mon cher… noir.

C'est évident !

PREMIER CRITIQUE

Parbleu !…

Ça ne tient pas debout !

PREMIER CRITIQUE

L'expérience est faite… Elle est décisive…

Elle est irrévocable.

PREMIER CRITIQUE

Enfin ! Ça n'est pas malheureux !

J'espère qu'on va nous laisser tranquilles, maintenant.

PREMIER CRITIQUE

Moi, vous savez, demain, je l'enterre, ce Becque !

Moi, je l'incinère… c'est plus gai !

PREMIER CRITIQUE

Est-ce curieux comme l'on se trompe quelquefois ?... On s'était emballé, à la Renaissance... Moi-même, je me souviens, je m'étais emballé... c'est incroyable.

Moi aussi, je m'étais emballé... Pourquoi ?...

PREMIER CRITIQUE (TRÈS DOGMATIQUE)

Affaire d'optique, cher ami, tout simplement... ici, l'optique n'est plus la même... c'est la véritable optique !... Or, au théâtre, l'optique, c'est tout...

Le théâtre !... Mais ce n'est qu'une question d'optique !

PREMIER CRITIQUE

Et puis la pièce a vieilli... considérablement vieilli...

Oh, si elle a vieilli !... c'est-à-dire... (Scrupuleux). Mais a-t-elle vieilli ; au fait ?... Êtes-vous sûr qu'elle ait vieilli ?... n'était-elle pas plutôt morte, en naissant ?...

PREMIER CRITIQUE

Non... Elle n'était pas morte tout à fait... Elle a vieilli, voilà tout !...

D'abord, ça n'est pas une pièce.

PREMIER CRITIQUE

Évidemment, ça n'est pas une pièce.

Où voyez-vous la pièce.

Premier critique

Je ne vois pas du tout la pièce… Personne ne voit la pièce… C'est une chronique, une chronique dialoguée : c'est tout ce qu'on veut, excepté une pièce…

Dans une pièce, il faut qu'il y ait une pièce… Pour qu'une pièce soit une pièce, la première condition est qu'il y ait une pièce.

Premier critique

Or, il n'y a pas de pièce, dans cette pièce…

Pas l'ombre de pièce… Il ne suffit pas, pour qu'il y ait une pièce, que des personnages entrent, parlent et sortent…

Premier critique

C'est évident…

Il faut des faits…

Premier critique

Il n'y a pas de faits…

Des événements…

Premier critique

Il n'y a pas d'événements…

Des complications…

Premier critique

Il n'y a pas de complications…

Il faut qu'il se passe des choses amusantes… des choses imprévues… des choses extraordinaires… des choses qui s'enchevêtrent et se débrouillent, qui se nouent et se dénouent…

PREMIER CRITIQUE

Et il ne se passe rien… rien… rien… Pas ça !

Il faut que je rie à une comédie, et que je pleure à un drame. Eh bien, je ne ris pas du tout, je n'ai pas ri une seule fois, pas une seule fois !…

PREMIER CRITIQUE

Moi, non plus, je n'ai pas ri… Et comment peut-on rire, je vous le demande ?… Moi, je trouve ça révoltant, ce parti-pris de nous empêcher de rire… Ça me révolte…

Le parti-pris !… C'est ça !… Vous avez dit le mot… le parti-pris !… Il y a un parti-pris révoltant… un parti-pris qui… qui… révolte !… Que voulez-vous ?… L'art nouveau, mon cher !

PREMIER CRITIQUE

L'art nouveau !… l'art nouveau !… Mais, permettez, s'il était encore nouveau, cet art !… Je ne suis pas hostile à un art qui serait vraiment nouveau… Je n'ai pas de parti-pris, moi !… En principe, j'admets toutes les tendances, toutes les écoles, quand elles sont sincères, et qu'elles ne blessent ni le bon goût ni la morale… Où voyez-vous du nouveau dans la Parisienne ? Il n'y a rien de nouveau, et tout est inconvenant !… Alors, non !… Un mari trompé, une femme qui trompe son mari et qui trompe son amant !… Est-ce du nouveau, cela ? Nous avons vu cela partout !… dans

Molière, dans Labiche, dans Augier, dans Gandillot, dans la vie même !... Mais c'est vieux comme tout !... et c'est dégoûtant !...

Voilà où je voulais en venir !... C'est de l'art poncif !... du vieux jeu !... Parfaitement du vieux jeu ! Nous ne saurions trop le dire, trop le répéter, trop le crier ; c'est du vieux jeu !... (Plus bas, et d'un air égrillard), qui n'est même pas cochon !...

PREMIER CRITIQUE

Vous avez dit le mot...

La Parisienne... On s'attend à une série de choses qui vous excitent, qui vous fouettent... et rien... rien que des mots âpres, rien que des brutalités irrespectueuses... Une vraie trahison, quoi ?... c'est abject !

PREMIER CRITIQUE

Et dire que, sans ce parti-pris, dont nous parlions tout à l'heure... sans ce parti-pris révoltant, Becque avait un moyen de sauver sa pièce...

Croyez-vous ?...

PREMIER CRITIQUE

Certainement... En tout cas il pouvait la faire accepter...

Vous m'étonnez...

PREMIER CRITIQUE

Si... si... je vous assure. Il fallait trouver un dénouement, voilà tout... moi je l'ai trouvé.

Voyons cela !...

PREMIER CRITIQUE

Je ne comprends pas qu'il n'ait pas pensé à cela... Cela ne changeait rien à sa pièce, n'exigeait aucune concession... et tout était sauvegardé... Et il y avait une pièce.

Dites votre dénouement... Je suis curieux de le connaître.

PREMIER CRITIQUE

C'est très simple... Au troisième acte, tout à coup, on apprenait que Clotilde n'était pas la maîtresse de Laffond... qu'elle n'avait jamais été la maîtresse de Laffond, et que Laffond était le frère de Clotilde, — un frère oublié, revenant d'Australie, avec une immense fortune.

Bravo !... c'est admirable.

PREMIER CRITIQUE

Ce n'est pas tout. M Simpson, dont on parle tant dans la pièce, et qu'on ne voit pas, je lui donnais un rôle important... On apprenait qu'elle était la sœur du mari de Clotilde, et elle épousait Laffond.

Bravo !... Vous avez raison, la pièce y était... Il y avait une pièce !

PREMIER CRITIQUE

Attendez !... Aux actes précédents, il y avait des scènes désopilantes qui se passaient dans un restaurant, une nuit de bal masqué à l'Opéra... Prétexte à costumes... On prenait Laffond pour

du Mesnil, du Mesnil pour Laffond ; Clotilde pour M Simpson, M Simpson pour Clotilde… Ils se cachaient dans des armoires, se poursuivaient sous des tables… Laffond descendait par la cheminée, déguisé en pompier… Enfin, vous voyez l'idée… il y avait une action… une action originale et vivement menée… Qu'est-ce que cela eût coûté à Becque d'introduire ces menus changements dans sa pièce ?

Sans doute !… De cette façon, tout s'éclaire… Mais il eut fallu que Becque fût un homme de théâtre… Et, retenez bien ceci… Becque n'est pas un homme de théâtre… Il ne soupçonne pas ce qu'est le théâtre…

Premier critique

Et puis quel besoin de provoquer le public, par des inconvenances… de jeter à la tête d'une salle qui se respecte, le mot cocu ! C'est abominable !

C'est honteux !…

Premier critique

Le mot est dans Molière, c'est vrai… Mais Molière est Molière… Ça ne se discute pas…

Les amis de Becque nous disent aussi qu'il n'y a pas d'action dans le Misanthrope.

Premier critique

La belle raison ! sans doute il n'y a pas d'action dans le Misanthrope… Mais le Misanthrope est le Misanthrope… Ça ne se discute pas…

C’est évident…

PREMIER CRITIQUE

Du reste, il faut être juste… Becque a un talent considérable…

Considérable !

PREMIER CRITIQUE

Oui ! mais ça nous embête !

Son style est puissant, nerveux, clair, coloré…

PREMIER CRITIQUE

C’est vrai.

Oui… Mais ça nous embête…

PREMIER CRITIQUE

Personne ne manie le dialogue comme lui… Il y a, dans ses phrases, des nuances d’un art admirable.

Vous avez raison.

PREMIER CRITIQUE

Oui ! mais ça nous embête…

Il a une observation âpre, pénétrante, qui descend dans la vie profonde.

PREMIER CRITIQUE

Oui… mais ça nous embête.

Ses personnages débordent de vie…

Premier critique

Oui, mais ça nous embête !

Son esprit est vraiment superbe.

Premier critique

Oui ! mais ça nous embête.

Ses œuvres sont de la grande, de la haute littérature…

Premier critique

Oui, mais ça nous embête !

(On sonne pour le troisième acte)

Les deux critiques (se préparant à regagner leurs places)

Disons-le encore une fois : Ça nous embête !

(Ils se séparent)

Un passant (il a écouté cette conversation.)

Alors ! qu'est-ce qui les amuse ?

L'Écho de Paris, 8 décembre 1890.

Les Scrupules de M. Hector Pessard

(Le cabinet de travail de M. Hector Pessard, mobilier simple. Sur la cheminée, le buste de M. Thiers. Aux murs, des portraits de M. Thiers ; dans la bibliothèque, des œuvres de M. Thiers. Assis devant son bureau, M. Hector Pessard rédige le compte rendu de la dernière pièce. Et, dans le silence, l'âme de M. Thiers plane, invisible et protectrice.)

« … C'est l'abjection dans la pourriture… C'est la pourriture dans l'abjection… pestilentielle… le fumier moral… l'ignoble puanteur de ces âmes sordides… littérature de boue… style putride… art de bagne… inspiration d'hôpital… rêve de lupanar… ordure… ordure… ordure… ordure !… » (Il pose la plume sur le bureau, s'essuie le front en sueur, relit les pages écrites avec une satisfaction évidente, sourit… Puis il étire ses bras mollement, et tout haut :)… Encore une pièce que je n'ai pas vue ! De ne pas voir une pièce, c'est étonnant comme cela vous met, tout de suite, à l'aise pour la juger !… Le nom de l'auteur qui l'a faite, et du théâtre qui la joue, voilà qui me suffit, et amplement… Je n'ai pas besoin d'autres indications, moi !… Il faut savoir prendre les choses de haut… éliminer les petits détails inutiles… s'habituer aux grandes synthèses… Il faut planer enfin !… moi, je plane !… (Il étend ses bras et les fait aller lentement, comme des ailes)… Je plane même très bien… (Il se renverse dans son fauteuil et songe… Silence de quelques minutes)… C'est évident !… quand on voit une pièce, il arrive, parfois, qu'un mot, qu'une scène, qu'un acte, que la pièce tout entière vous charme… malgré vous. On ne sait pourquoi ! alors, on se laisse entraîner… on n'est plus impartial… on n'est plus juste… et le lendemain, par faiblesse… les critiques sont si faibles !… le lendemain on est capable de dire

du bien des bonnes pièces, et du mal des mauvaises… La conscience s'abolit !… voilà le danger !… Et puis, moi, cela me trouble extrêmement de connaître les pièces dont je dois rendre compte… mes idées s'embrouillent… je me perds dans tant de personnages, tant de scènes, tant de décors… Comme Sarcey, je confonds tout… l'ingénue du Gymnase avec le traître de l'Ambigu… l'amoureux avec le vieux docteur… la fin de ceci avec le commencement de cela… Molière avec Burani… Shakespeare avec Pierre de Courcelles… Bref, je n'y suis plus du tout, du tout !… Tandis que de les ignorer… et de les ignorer complètement, cela me rend logique vis-à-vis de moi-même… et libre, tout à fait libre, vis-à-vis des auteurs !… Je puis dire ce que je pense… j'ai une opinion… une opinion que rien ne peut contrarier, influencer… J'exerce mon droit de critique dans toute sa plénitude… J'évite aussi les aventures fâcheuses… Je ne m'expose pas à tomber dans les galimatias lisardeux, où le bon Sarcey s'embourbe et barbote !… Mais, pourquoi va-t-il voir les pièces, cet enragé de Sarcey ?… Qu'y gagne-t-il ?… À quoi cela l'avance-t-il ?… Les comprend-il mieux pour cela ?… Et non seulement il les voit, mais il les revoit… C'est de la démence !… (Il hausse les épaules et reprend sa plume.) Poursuivons cet article… Planons, planons !… (Il écrit. Même jeu que précédemment.) C'est l'abjection dans la pourriture. C'est la pourriture dans l'abjection… pestilentielle… le fumier moral… l'ignoble puanteur de ces âmes sordides… littérature de boue… art de bagne… inspiration d'hôpital… rêve de lupanar… ordure…ordure… ordure… ordure !… » (Il s'interrompt d'écrire… et réfléchit) Tout de même, je suis inquiet !… C'est vrai, les auteurs sont tellement susceptibles aujourd'hui… on n'a pas plutôt dit que leurs œuvres étaient des infamies, et eux-mêmes d'affreux bandits… qu'ils se mettent à

pousser des cris de paon ! Ils récriminent, ils réclament !... C'est embêtant !... Non, mais c'est embêtant !... Pour moi, je suis au-dessus de cela !... J'ai, Dieu merci, dans la critique, une situation qui me permet de ne pas trop m'émouvoir de ces vaines colères... de ces colères, dont on voit la ficelle, dans toute sa fleur, comme dit Wolff !... Si je ne vais pas à leurs pièces, est-ce que cela les regarde ?... Eh bien ! non, je suis inquiet quand même !... On a maintenant, dans la presse, des mœurs si déplorables !... Enfin ! je ne suis pas tranquille, là !... Je me souviens que j'en ai fait de raides... (Très gai)... de très raides... d'excessivement raides ! Et je ne voudrais pas (Sérieux)... sapristi ! je ne voudrais pas qu'on vînt me jeter cela à la figure ! Pour un homme de ma tenue, pour un critique austère, comme je suis, qui ne barguigne pas, avec la morale et le bon goût... Nom d'un chien !.. Ça serait, un désastre !... (On entend des craquements sur le parquet ; subitement effaré)... Hein ? Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Qui êtes-vous ?... Allez-vous-en !... Je ne veux pas vous voir !... Je ne veux pas !... Allez-vous-en ! (Un chat saute sur le bureau. Il ressemble à M. Thiers.)... Suis-je bête !... C'est Adolphe !... C'est mon chat... J'avais cru d'abord que c'était Ajalbert ou bien Goncourt !... (Silence. Le chat, assis sur son derrière, lisse ses pattes et s'épuce. La lampe baisse... M. Hector Pessard la remonte, encore un peu pâle et tremblant)... Je suis inquiet... (Il se lève, et marche dans son cabinet)... J'aurais peut-être mieux fait d'aller voir cette pièce... Elle est peut-être très bien, cette pièce... C'est curieux, j'ai beau marcher, parler haut... Je suis inquiet... Ce n'est pas du remords que j'éprouve... Non... C'est... c'est de l'inquiétude... il n'y a pas à dire... Voyons !... Rappelons-nous bien !... Mon début dans la critique fut extrêmement brillant. La veille, je n'étais que sympathique... Le lendemain je fus promu éminent... (Avec or-

gueil) l'éminent Hector Pessard !… Il est vrai que, du premier coup, j'avais trouvé une idée de génie… véritablement de génie… À propos d'une pièce d'Alexandre Dumas père, reprise dans je ne sais plus quel théâtre, j'exposai tout un plan d'enseignement nouveau… « Au lieu de continuer à enseigner dans les collèges, l'histoire, la géographie, la chimie, les mathématiques, la philosophie… toutes choses qui mènent fatalement un jeune homme au Théâtre-Libre, au suicide ou au bagne, il faut enseigner les romans d'Alexandre Dumas. » La chose fit du bruit… On la discuta… J'étais célèbre… Tous les journaux sollicitèrent ma collaboration… Je choisis le Gil Blas… Mon Dieu, oui !… Je choisis le Gil Blas, et j'y portai une nouvelle, d'un raide !… d'un raide !… Ça se passait, ma nouvelle, ça se passait dans un b… — Non, soyons idéaliste, même envers moi. — Ça se passait dans une maison de tolérance !… Et voilà pourquoi je suis inquiet !… Si les auteurs, dont je ne vais par voir les pièces et que j'éreinte si allègrement, me rappelaient cette aventure… S'ils venaient me dire : « Vous en êtes un autre ! »… Qu'est-ce que je répondrais ?… Car enfin, il n'y a pas à le nier, moi, Hector Pessard, moi, l'éminent, le sévère, l'implacable, le vertueux Hector Pessard, j'ai fait de la Por-no-gra-phie ! de la Por-no-gra-phie… Ça n'est pas drôle !… Bah ! Ils l'ont peut-être oublié !… Voyons, voyons !… (Il se remet à son bureau, reprend sa plume). Planons, planons !… Et concluons !… (Il écrit ; même jeu)… « C'est l'abjection dans la pourriture… C'est la pourriture dans l'abjection… pestilentielle… le fumier moral… l'ignoble puanteur de ces âmes sordides… littérature de boue… style putride… art de bagne… inspiration d'hôpital… rêve de lupanar… ordure…ordure… ordure… ordure !… »

L'Écho de Paris, 5 janvier 1891

Sur la route

(Deux petits ramoneurs. La nuit tombe sinistre et pâle, enveloppe les champs comme un suaire. Sur la route verglacée, personne, et dans le ciel uni, d'un bleu sombre, les corbeaux ont cessé de passer. À travers la plaine, sur le sol dur, dans le silence, retentit le roulement d'une charrette qui se hâte, qu'on ne voit pas et qui va s'éloignant. Les petits ramoneurs tendent l'oreille au bruit et gémissent. Il semble que les pierres craquent sous l'étreinte du gel, et le vent qui souffle, par rafales brusques et coupantes, est plein de morsures. Dans les arbres lamés de givre, la lune qui monte multiplie de blancs regards féroces et clignotants… Depuis quatre jours, les petits ramoneurs sont tout seuls. Leur maître est mort, un soir, endormi par l'ivresse, au bord d'un fossé. On les a recueillis dans un bourg, on les a mis dans un dépôt de mendicité ; une grande salle froide et nue, où sur une botte de paille étalée, des miséreux se lamentaient, des femmes, des tout-petits, de grands garçons pâles, des vieillards… Ils sont restés là deux jours, et puis on leur a dit de s'en aller, parce qu'il y avait trop de pauvres, et que la salle était trop petite. Alors, ils sont partis. Ils ont erré, ils ont marché devant eux, tendant la main, et demandant du travail. Mais il n'y a plus de travail ; toutes les cheminées sont ramonées ; et quand ils imploraient un morceau de pain, ils entendaient toujours les mêmes paroles : « Encore des vagabonds ! C'est étonnant ce qu'il y a de vagabonds, cette année, sur les routes… Pourquoi ne fourre-t-on pas tout ça en prison ? » Ils voudraient bien être fourrés en prison, parce qu'ils auraient moins froid, peut-être, et moins faim !… Hélas ! les prisons, aussi, sont pleines partout !… Tout à l'heure, ils ont aperçu, à quelques mètres de la route, une belle ferme, avec

une grande cour et des grands bâtiments tout autour. Sans doute qu'il y a là des granges, des fanis, de chaudes étables… On serait si bien là-dedans !… Et ils se sont émerveillés à suivre, dans l'air, un gros panache de fumée, qui s'élevait au-dessus du toit, tourbillonnait un instant, et s'évanouissait dans le ciel… Alors ils se sont décidés, craintifs, à demander un abri, un tout petit coin dans la paille, ou sur le fumier, pour la nuit… Leurs petites faces noires, leurs loques couvertes de suie, ont mis les gens en colère, et en défiance : « Non, non… Allez-vous en… Il n'y a pas de place ici, pour les voleurs ! » Et comme ils ont insisté, une femme, grosse et rouge, les a menacés de lâcher sur eux les chiens… En effet, un chien hérissant sur son dos de longs poils roux, la gueule terrible, aboyait, s'élançant, d'un bond, jusqu'au bout de sa chaîne… Ils ont regagné la route, le cœur gros ; ils ont marché, marché encore… Puis, brisés de fatigues, grelottant sous leurs noires guenilles, ils se sont arrêtés… La plaine est vide… Aucune lumière… Que vont-ils faire ? Où vont-ils aller ? Ils ne savent pas… La terreur du ciel les écrase… le froid les déchire… Ils sentent dans tout leurs corps, une douleur vive, comme si leur peau était à vif… Les petits ramoneurs se sont rapprochés, l'un de l'autre, se sont serrés l'un contre l'autre… la main dans la main… et les larmes se glacent à la pointe de leurs cils…)

PREMIER RAMONEUR

Tu ne vois pas de maison ?

Non… je ne vois pas de maison.

PREMIER RAMONEUR

Regarde bien… Il n'y a pas d'abri ?

Non… il n'y a pas d'abri…

PREMIER RAMONEUR

Et la ville, tu ne sais pas si c'est loin, encore, la ville ?

Quelle ville ?… Il n'y a plus de villes… Il n'y a que le ciel si noir et la lune si méchante…

PREMIER RAMONEUR

Pourquoi ne passe-t-il pas de voiture ?… S'il passait une voiture… nous appellerions…

Tu sais bien que les voitures ne s'arrêtent pas… Elles ont trop froid… Écoute !… (Il tend l'oreille.)

PREMIER RAMONEUR

Quoi ?

Écoute, donc !

PREMIER RAMONEUR

Dis quoi ?… Est-ce la ville ?…

Écoute donc !… J'entends une voiture… Il me semble que c'est une voiture… là-bas… (On entend, en effet, un bruit vague, lointain, et qui cesse, peu à peu)… Tu n'entends pas ?

PREMIER RAMONEUR

Non, je n'entends pas… J'entends des canards qui passent, dans l'air, au-dessus de nous… j'entends le vent… et mon cœur qui bat et mes oreilles qui bourdonnent !…

Écoute… écoute encore… (Il tend l'oreille, de nouveau. Le vent lui-même s'est tu… Dans le silence morne, c'est, très haut, comme un froissement, à peine perceptible, d'ailes fuyantes, le vol d'invisibles oiseaux de passage)… Non ce n'est pas une voiture… Ce n'est rien…

PREMIER RAMONEUR

Ce n'est rien.

Mon Dieu !… Mon Dieu !

PREMIER RAMONEUR

Avançons un peu… Nous apercevrons peut-être une maison…

Oui !… Il y a quelques fois, sur les routes, des cabanes de cantonnier…

PREMIER RAMONEUR

Il y a aussi, quelquefois, des carrières… Avançons un peu !… Il y a quelquefois des carrières…

Oui, mais il y a aussi des bêtes, quelquefois, dans les carrières…

PREMIER RAMONEUR

Qu'est-ce que ça fait ?… Nous n'avons pas peur des bêtes… Les bêtes ne sont pas méchantes, elles… Elles ne sont pas méchantes comme les gens !… avançons un peu…

Je ne peux pas… Je suis trop las… Je ne puis plus marcher… On dirait que j'ai, là, quelque chose qui m'empêche de marcher.

PREMIER RAMONEUR

Avançons tout de même… Tiens… jusqu'à cet arbre… derrière ce talus, tout près… Nous y serons à l'abri du vent…

Attends !… Mais qu'est-ce que j'ai ? Je ne sens plus mes jambes…

PREMIER RAMONEUR

Avançons tout de même… (Ils se traînent jusqu'au pied de l'arbre, et s'accroupissent, dans le fossé, serrés l'un contre l'autre, étroitement). Tu vois, on est mieux ici…

Oui, je crois qu'on est mieux…

PREMIER RAMONEUR

On ne sent plus le vent !… Approche-toi encore de moi…

Oui, je crois qu'on est mieux… Peut-être qu'il fera bon demain !… Peut-être qu'il fera chaud demain, dis ?

PREMIER RAMONEUR

Oui, il fera chaud demain… Et nous pourrons retourner au pays. Approche-toi encore plus près…

C'est loin, le pays !… C'est bien loin d'ici, pas ?… Il faudra longtemps, longtemps pour y arriver, dis ?

PREMIER RAMONEUR

Oui… mais s'il fait chaud, qu'est-ce que ça fait ?

Pourquoi n'y a-t-il pas de montagnes par ici, comme chez nous ?... Des plaines, de grandes plaines, rien que des plaines. Je n'aime pas ça... Ça me donne envie de pleurer... Dis, pourquoi qu'il n'y a pas de montagnes ?

PREMIER RAMONEUR

Je ne sais pas... C'est peut-être parce que c'est un mauvais pays...

(Un silence.)

Pourquoi notre maître est-il mort ?... Il n'aurait pas dû mourir... J'aurais mieux aimé encore qu'il nous batte...

PREMIER RAMONEUR

Il nous battait quand il avait trop bu... Mais ce n'était pas un méchant maître...

Il n'aurait pas dû mourir... Nous aurions moins froid...

PREMIER RAMONEUR

C'est vrai... Il ne nous donnait pas beaucoup à manger... Mais nous avions moins faim...

Non ça n'était pas un méchant maître... Il était moins méchant que le chien de la ferme !...

PREMIER RAMONEUR

Et puis, il nous permettait, toujours, de voler des fruits, sur les routes...

Il n'aurait pas dû mourir...

(Un silence.)

PREMIER RAMONEUR

Je ne sais pas ce que j'ai… On dirait que mes jambes sont mortes.

Moi aussi, on dirait que mes mains sont mortes…

PREMIER RAMONEUR

Je ne sais pas ce que j'ai… On dirait que ma poitrine est morte…

Moi aussi !… On dirait que ma poitrine est morte…

PREMIER RAMONEUR

Je ne puis plus remuer les bras.

Je crois que je n'ai plus mes pieds… Il me semble qu'on m'a enlevé mes pieds…

PREMIER RAMONEUR

Je ne sais plus où est ma tête… Je ne sens plus ma tête… Et j'ai sommeil.

Moi aussi, j'ai sommeil… Et je n'ai plus froid…

PREMIER RAMONEUR

Je n'ai plus faim…

Je ne vois plus rien…

PREMIER RAMONEUR (D'UNE VOIX ÉTEINTE)

Je n'entends plus rien… Si… j'entends une cloche… Il y a une cloche qui sonne, très loin… Il y a des musiques aussi, qui chantent, très loin…

Est-ce que tu me parles ?… Où sommes-nous ?… C'est tout blanc… C'est comme des fleurs qui sourient… C'est…

(Il s'endort.)

Premier ramoneur

C'est… Oui… C'est…

(Il s'endort aussi).

(Silence. La nuit se poursuit. Et la lune éclaire le petit tas tout noir des ramoneurs, enlacés l'un dans l'autre, la main dans la main).

⁂

(Le lendemain, dès l'aube, un cantonnier apparaît sur la route, poussant devant lui une brouette, pleine de sable…)

Le cantonnier

Mazette !… Quel froid ! Comme la route est glissante ! Va falloir que je remette encore du sable !… Si je serais pas mieux, chez moi, au coin du feu, je vous demande !… Bon dieu de bon dieu !… Et ça va en faire une saleté, au dégel !… Ah ! ben, ça va en faire une saleté !… Mazette !… quel froid !… Je crois que je n'ai jamais vu un froid pareil !… Qu'é qu'c'est que ça ?… (Il aperçoit dans le fossé les deux petits ramoneurs). Ah bien ! par exemple !… c'est des ramoneurs. Faut-il être enragé pour dormir sur la terre, d'un

temps comme ça… Les ramoneurs !… ça a le diable dans le corps !… (Il s'approche des ramoneurs). Dorment-ils donc, ces enragés… (Il se penche sur eux)… Hé ! là-bas !… Ah ! mais, ils dorment, ils dorment ! Hé là-bas ! (Il les secoue)… Tiens ! tiens !… Ils sont raides et durs comme des racines de charme… Hé ! là-bas !… Tiens ! tiens !… Ils sont tout froids, quasi comme des glaçons !… Hé là ben !… ah ! ben !… En v'là une histoire !… Ils ne bougent point… Mais je crois qu'ils sont morts !… (Il les palpe, les retourne, tout raidis)… Mais, oui, ils sont morts… Sacrés ramoneurs, va !… Faut-il être enragé aussi, pour dormir sur la terre, par un froid pareil… Ah ! ils sont ben morts !… Quoi que j'allons faire de ça ?… Faut que j'aille prévenir les gendarmes… (Il se relève, remise dans le fossé sa brouettée de sable et se dirige vers le bourg)… Mazette qu'il fait froid ! comme ça glisse !… Faut-il être enragé… Oh ! les enragés !… (Il disparaît au tournant de la route)…

L'Écho de Paris, 23 janvier 1891.

Autour de la colonne

(Deux vieux messieurs se promènent autour de la colonne. Conversation animée, coupée de brusques silences et de regards inquiets vers la rue de la Paix où commencent à se montrer, sortant de leurs ateliers, les petites ouvrières).

PREMIER MONSIEUR

Enfin !… Vous savez la nouvelle ? Nos peintres n'iront pas à Berlin.

Ne vous l'avais-je pas dit, dès le premier jour !… Ça ne se pouvait pas !

PREMIER MONSIEUR

Le fait est que ça ne se pouvait pas…

Le sentiment national…

PREMIER MONSIEUR

La dignité nationale…

L'honneur national…

PREMIER MONSIEUR

Le fait est que ça ne se pouvait pas.

C'eût été une honte !

PREMIER MONSIEUR

Pis que cela… Une infamie.

Une trahison !… Un scandale !

PREMIER MONSIEUR

Pis encore… Une attaque à la Russie, à la Sainte Russie.

Et puis… je vais vous dire… Boulanger ne le voulait pas… Il ne le voulait pas !… Est-ce clair ?

PREMIER MONSIEUR

Bravo !… Et on croit l'avoir réduit à l'impuissance !… C'est très chic.

Àl'impuissance, lui ! Mais mon cher ami, tout ce qui arrive d'heureux au pays vient de lui !… Enfin, ça ne se pouvait pas !…

PREMIER MONSIEUR

Ça ne se pouvait pas, avant que l'Alsace et la Lorraine…

Chut !… vous savez la consigne du grand patriote… (D'une voix mystérieuse.) N'en parler jamais… y penser toujours !…

PREMIER MONSIEUR

C'est juste !… mais tenez !… Je puis le dire à vous (Il regarde la colonne d'un air attendri.) et à elle, aussi… mon cœur déborde de joie patriotique. Je me sens fier d'être Français, aujourd'hui… Français !… Il me semble que nous les avons déjà reconquises, les chères perdues !… Oui, il me semble que la Patrie n'est plus mutilée, que la France…

Chut !… n'en parler jamais !

PREMIER MONSIEUR

De qui ?… de la France ?

Non… de l'autre… là-bas…

PREMIER MONSIEUR

C'est juste !… Pourtant, un jour, il faudra bien…

Jamais !… (Il demeure un instant très grave comme inspiré, le doigt sur la bouche, tout à coup faisant le geste de déployer un

drapeau)… Jamais !

(Passe une petite modiste, une gamine toute blonde et rieuse.)

Premier monsieur (s'arrêtant, l'œil brillant).

Pst !… Mademoiselle !… Écoutez-moi donc !

Deuxième monsieur (reniflant).

Pst !… mon petit chat !… Écoutez-nous donc !

(La gamine file plus vite, sous les appels répétés, se retourne de temps en temps, moqueuse, et disparaît).

Premier monsieur (désappointé).

La petite rosse !

Il en viendra peut-être de plus jeunes encore !

(Ils se remettent à marcher autour de la colonne).

Premier monsieur

Voyez-vous !… on a beau dire !… la France est toujours la France !… Légère, insouciante, blagueuse, c'est possible !… mais dès qu'il s'agit de la Patrie… nom d'un chien !… alors, on ne badine plus !… L'honneur national se réveille, indomptable !… J'aime ça, moi !

Ce que j'admire en nous, c'est que, dans ces moments de crise, nous avons le sentiment de la mesure, de la proportion… aussi bien que de l'enthousiasme. Ainsi, tant que Bismarck nous a provoqués, insultés de toutes les manières… nous n'avons rien dit !… cois, respectueux et dignes, nous n'avons pas bougé. On nous

tuait nos douaniers, nos gendarmes, à la frontière !... nous n'avons pas bougé !... On nous interdisait le séjour en Alsace...

Premier monsieur (le doigt levé).

Chut ! N'en parler jamais !

C'est juste !... On nous interdisait le séjour... (D'une voix tremblante...) là-bas... nous n'avons pas bougé !... Mais voilà qu'aujourd'hui il s'agit d'envoyer à Berlin des nymphes, des couchers de soleil, des fleurs et des vaches !... Halte-là !... Nous nous révoltons !... Nous nous indignons !... Qu'est-ce que vous voulez ? Moi, je trouve ça très beau et j'applaudis !...

Premier monsieur

L'honneur national !... Ah ! c'est une grande vertu !...

L'art national !... Il faut que l'art soit national ou qu'il ne soit pas !... (Avec emportement.) À Berlin, les chats de Lambert !... les fleurs de Madeleine Lemaire !... Mais ça ne serait plus des fleurs, ça ne serait plus des chats !... Il y aurait sur ces fleurs et sur ces chats, l'éternelle souillure allemande !...

Premier monsieur

Et les soldats de Detaille !... À propos, vous savez qu'il y avait une conspiration !

Vraiment ? Rien ne m'étonne plus.

Premier monsieur

Heureusement que la presse veillait !... Elle l'a découverte !... Ah ! c'est qu'elle est patriote aussi la presse ! Et on ne lui en conte

pas à la presse !...

Mais quelle conspiration ?

PREMIER MONSIEUR

Voilà !... J'ai lu cela dans mon journal... L'empereur d'Allemagne se moquait des nymphes, des couchers de soleil, des vaches, des Bretonnes !... Ce qu'il voulait c'étaient les soldats français de Detaille !

Je vous vois venir !... Continuez...

PREMIER MONSIEUR

Il voulait des soldats français de Detaille !... Il avait déjà désigné les places qu'ils devaient occuper... Alors, le jour du vernissage, il serait venu, accompagné de de Moltke, de Valdersee, de tous ses généraux, et il aurait insulté les soldats français de Detaille ; il aurait craché dessus... Peut-être même, les eût-il fait fusiller ! On a vu cela !... La presse a donné l'éveil de la conspiration... Vous comprenez, maintenant !

Si je comprends !... Parbleu, c'est clair !

PREMIER MONSIEUR

Et savez-vous aussi pourquoi l'impératrice Frédéric est allée visiter l'atelier de Guillaume Dubufe ?

Non, dites ?

PREMIER MONSIEUR

Parce qu'il se prénomme Guillaume, comme son fils !... Vous sentez l'allusion ?

En vérité, c'est de l'audace !

PREMIER MONSIEUR

Aussi ! ce qu'ils font une tête, maintenant, à Berlin !...

Ils sont dans une rage incroyable.

PREMIER MONSIEUR

Peut-être vont-ils nous déclarer la guerre ?

Hé ! Hé !... Je l'espère !...

PREMIER MONSIEUR

Faut-il le dire... moi aussi !

Moi, j'aime la guerre... La guerre est nécessaire aux peuples qui s'amollissent... Nous avons besoin d'une large saignée.

PREMIER MONSIEUR

C'est incontestable... Et puis, la guerre, ça n'est pas un mauvais temps... Ça vous remue... ça vous donne la fièvre... On attend son journal avec impatience... On organise des ambulances... On fait de la charpie, avec les femmes !... Hé ! Hé !... On va visiter les blessés ! en partie de plaisir... Enfin, on ne s'ennuie pas une minute.

On fait des affaires ! quand on est intelligent, on peut gagner beaucoup d'argent...

Premier monsieur

Et se faire décorer !... Tenez, j'ai bien des fois regretté 70 !

Ah ! 70 !... Quel temps ! Nous ne retrouverons jamais ça !...

Premier monsieur

On ne sait pas !... On ne sait pas !... Il ne faut jamais désespérer de la France !... Il faut toujours compter sur les explosions du sentiment national, de l'honneur national !...

(Passent deux petites ouvrières).

Pst !... mesdemoiselles... Écoutez-moi donc !

Premier monsieur

Pst !... mes petites chattes... Écoutez-nous donc...

(Les petites ouvrières filent et disparaissent.)

Les petites salopes !...

Premier monsieur

Allons dans la rue de la Paix... nous serons mieux...

(Ils se dirigent vers la rue de la Paix. Et sur la place Vendôme, déserte, s'affile, tombe de la colonne, mince, longue et conquérante, comme le profil de M. Déroulède.)

L'Écho de Paris, 3 mars 1891.

La Nuit d'avril

Une chambre. Et, dans cette chambre, M. Émile Blavet. Il fait noir. Tout à l'heure, M. Émile Blavet est revenu d'une première. Il s'est couché un peu las, en chantonnant des ritournelles, « Et tzim !... Et boum ! » Mais il n'a pu s'endormir. La lampe éteinte, sa figure connue et si parisienne, hors des draps, il songe. « Et zim !... Et boum ! » Il songe à des honneurs futurs. « Et pa pa pa ! Et rara ! va ! » Il se voit dans un temple fabuleux, descendant des escaliers de marbre et d'or, un flambeau à la main, et recevant des Altesses de passage, d'extravagants lords maires, dont la perruque batifole, entre des colonnades. « Et tchim ! pam pam ! Et tchin ! » Il se dit : « On veut donner, en ce moment, un costume à M. Carnot. Est-ce que moi aussi, j'aurai un costume ? Je voudrais un costume ! » Sa songerie s'égare parmi des costumes resplendissants et variés. « Quelque chose de noble, d'imposant, se dit-il encore, et ta ta ra ta ta ! » Mais il a beau appeler à lui des somptuosités sévères, chercher des plis grandioses, des drapements graves, il n'entrevoit, dans un bariolage de couleurs hurlantes et de formes parodistes, que les ricanants symboles des royautés et des olympes offenbachiques. D'abord il s'émeut : « De la tenue, voyons ! » Puis peu à peu... et tzim ! et boum !... il s'abandonne à la joie des souvenirs aimés, des sacrés vieux souvenirs aimés. Et, saluant au passage de son rêve, le défilé des panaches carnavalesques, des bouffonnes couronnes et des basques camarades qui s'agitent, dansent, plongent et tournoient, emportés dans un vent de chahut, il se trémousse, dans son lit, et chante : « Et boum ! Et boum ! Et boum la la !... Et pataratapoum ! Et pataratapoum ! Et tzim ! Et boum ! et boum, la la !... Et pataratapoum ! Et pataratapoum !... boum, boum ! » Mais M. Émile Blavet chasse bientôt

ces fantômes joyeux : « Si Bourgeois, si mon vieux Bourgeois me voyait ! » Et il continue de songer.

M. Émile Blavet (intérieurement)

Directeur de l'Académie nationale de musique !... Au premier abord, cela me semble, à moi-même, prodigieux... que cette chose soit possible, voilà qui me stupéfie. Il est vrai que l'Opéra a été bien galvaudé par Gailhard, par mon vieux camarade Gailhard... Gailhard c'est un vieil ami, je ne veux pas en dire du mal... mais non, là, vrai, du moment que ce vieux Gailhard a pu être nommé là, cela laisse la porte ouverte à toutes les ambitions, les plus inattendues !... Émile Blavet directeur de l'Opéra !... Tout de même, j'avoue que c'est drôle, d'une drôlerie qui dépasse toutes les autres !... Cela me produit un effet bizarre, analogue et inverse à celui que j'éprouverais, si quelqu'un venait m'annoncer que l'archevêque de Paris est candidat à la direction des Folies-Bergère !... C'est ça, dans son genre !... Et cependant, j'ai des chances... D'abord, je suis de Toulouse, ensuite, je suis bon garçon... Et puis la musique m'est aussi totalement inconnue que le chaldéen, ou le télégut... Non seulement, elle m'est inconnue la musique, mais ce que je m'en moque !...Et tzim ! et boum !... Non, mais ce que je m'en moque !.. Oh ! la la !... Voilà des titres !... J'en ai d'autres... J'ai beau chercher, je ne possède pas un ennemi, tout le monde m'aime, et je tutoie tout le monde !... À peine ai-je vu quelqu'un, que je le tutoie, aussitôt !... Et je ne suis pas fier... Je tutoie aussi bien les domestiques que les maîtres... Je tutoierais le pape, si je le rencontrais, dans un couloir de théâtre... Et je lui taperais sur le ventre... et je l'appellerais : « mon vieux pape ! », ou « ma vieille Sainteté », et le pape rigolerait... Dans Paris, dans mon vieux Paris, qui donc est-ce que je ne

tutoie pas ?... Même le vieux Wilder !... Ma foi, je crois que je le tutoie aussi, ce vieux Wilder... Est-ce que vraiment je le tutoie ?... (Il cherche à se souvenir)... Évidemment je dois le tutoyer... Et pourquoi ne le tutoierai-je pas ?... Ah ! ce vieux Wilder, est-il naïf ?... On voit bien qu'il n'est pas de Toulouse, lui !... Es-tu naïf, mon vieux Wilder (— mais si, je le tutoie —). Es-tu naïf !... Tu me fais de la peine... Comment, tu en es encore à t'imaginer que l'Académie nationale de musique est faite pour la musique... pour la grande musique ?... Non, tu sais, elle est bonne, celle-là... Elle est très bonne... Je la savoure... Et tzim ! Et boum !... Vieux camarade, va !... Vois-tu, mon petit, ma force à moi, c'est que je me fiche de ta musique, de ta grande musique, c'est que je me fiche de ton grand art !... Le grand art !... Ah ! non, j'en ai soupé du grand art !... Il me rase, le grand art !... Ton Beethoven, ton Berlioz, ton Wagner, (Il bâille), tiens, voilà ce qu'ils me font faire !... Tu m'affliges, mon vieux Wilder, avec tous tes raseurs ; un tas de vieux pontifes et de jeunes clercs, dont je me vante de ne pas même savoir les noms... Tu fais le malin. As-tu seulement connu Offenbach, notre vieux Jacques, notre pauvre Vieux Jacques ?... Non ?... Alors de quoi te mêles-tu ?... En voilà un qui les dégottait tes Wagner !... Et boum, et boum, et boum, la la !... Ah ! Offenbach !... Tiens, quand je pense à ce vieil ami, ça me rend tout triste... Et ta ta ta et ra ra ra ! C'était le beau temps !... On s'amusait alors !... C'était le temps où on avait de l'esprit !.. Le temps où les femmes savaient causer !... Caroline Letenier, Adèle Courtois !... Cette vieille Adèle !...Tu ne l'as pas connue, non plus, cette vieille Adèle !... Mais tu ne connais rien, toi... Elle demeurait rue Saint-Georges, et le soir, quand il y avait de la lumière à ses fenêtres, on montait, et on causait !... Et pa, et ra ! et ra ta pla ! Maintenant, il n'y a plus d'esprit, il n'y a plus de femmes, il

n'y a plus rien… La France s'embête !… Et sais-tu pourquoi elle s'embête, la France !… Parce qu'elle est baudelairisée, flaubertisée, goncourtisée, wagnerisée… Elle est la proie des poètes, des philosophes et des savants, et des musiciens !… Si le pauvre Jacques revenait !… (Il s'attriste. Durant quelques minutes, ses souvenirs vont de Schneider à Christian, de Christian à Léonce, de Léonce à Berthelier… Il revoit les premières de la « Belle Hélène », de la « Grande Duchesse », de « Barbe-Bleue ». Et il compare le passé au présent. Tout cela a disparu. L'archet d'Offenbach est silencieux, le siècle morne. Haut.) La France est fichue. En France, il n'y a plus que moi de gai… que moi et Gandillot. Ah ! si Gandillot voulait en faire, des opéras !… Voyons, voyons, de l'énergie… ne nous laissons pas aller au découragement !… Émile Blavet pessimiste !… Et quel rêve ce serait, de réinstaller en France la gaîté française… Et boum, boum boum !… et de la réinstaller à l'Opéra !… Et ra, ra ra !… Quelle mission ! Quel apostolat j'entrevois !… Faire de l'Opéra les Variétés anciennes ; retrouver le vieux rire du Palais-Royal, le rire des Grassot, des Hyacinthe et des Thierret, sur les lèvres des ténors, des barytons et des prime donne !… Introduire des cabrioles, dans les légendes mystiques, coiffer le cygne de Lohengrin d'un casque de pompier ; peupler les Walhallas de toutes les mascarades des opérettes, et verser des bocks dans le Saint-Graal !… (Il songe… Et tandis qu'il songe, dans la nuit, une ombre apparaît, qui le regarde avec des yeux tristes… À l'ombre). Qui entre ?

Tu ne me connais pas ?…

M. Émile Blavet

Ma foi, non… ma vieille ombre… Tu sais, les ombres ça n'est pas mon fort !…

Je suis Beethoven !...

M. Émile Blavet

Beethoven... Ah ! tu es ce vieux Beethoven... tes symphonies vont bien ?... Dis donc... (L'ombre s'évanouit)... Dis donc !... où es-tu... eh ! là-bas !... (Une autre ombre surgit, triste, et disparaît)... Oh ! toi, je te connais, je t'ai vue aux vitrines des éditeurs de musique... Tu es Berlioz... Comment, déjà, tu es partie !... (Une troisième ombre passe lentement et se dissipe.) Wagner !... Ah ! ça ! Est-ce qu'ils vont tous venir me raser, ces vieux morts. Ce sont de vieux réclamistes !... Comme si je ne devais pas en avoir assez des vivants ! Dites donc, mes enfants... vous êtes dans la postérité... C'est un beau pays... restez-y... (Tout à coup, un bruit de cymbales et de grosse caisse, et Offenbach paraît, ricanant, à cheval sur un manche de contrebasse.)

Offenbach !

Et tzim et boum ! et pataratapoum ! Et pataratapoum ! Boum ! Boum !...

M. Émile Blavet (Il s'est levé d'un bond)

Et tzim et boum ! Et pataratapoum ! Et pataratapoum ! Boum ! Boum !

Offenbach !

Mon vieil ami !...

M. Émile Blavet

Ah ! mon vieux Jacques !… C'est toi !… Comment, c'est toi ?… Tu sais que j'ai des chances…

OFFENBACH !…

Je sais… Aussi, je t'apporte une partition… Lis ça…

M. ÉMILE BLAVET

Mais je ne sais pas lire la musique…

OFFENBACH

C'est juste… Eh bien écoute… Et tzim et boum !

M. ÉMILE BLAVET

Et pataratapoum !… (Il enfourche le manche de la contrebasse). Et pataratapoum !

OFFENBACH

Boum ! boum !… (Bruits de cymbales et de grosse caisse. M. Émile Blavet et Offenbach s'élèvent dans les airs, portés par le manche de la contrebasse. Apothéose).

L'Écho de Paris, 14 avril 1891.

« L'Intruse » à Nanterre

M. BRISSON (TRÈS BAS)

Comme il dort longtemps, ce soir !

M. Hector Pessard

Oui, je trouve qu'il dort longtemps, ce soir.

M. Brisson

Il n'aura pas le temps d'écrire son feuilleton… Et que va-t-il arriver s'il n'écrit pas son feuilleton ! (Il se dirige, sur la pointe des pieds, vers la fenêtre). Il me semble que le ciel est effrayant, ce soir : il me semble que j'entends, dans les feuilles, des bruits singuliers, ce soir… (Il revient et s'arrête devant le buste de Scribe). Et le buste de M. Scribe est étrange, aussi, ce soir…

M. Hector Pessard

Ne trouvez-vous pas qu'il baisse ?

M. Brisson

Qu'est-ce que vous dites ?… De qui parlez-vous ?…

M. Hector Pessard (montrant M. Sarcey endormi)

De lui !… Ne trouvez-vous pas qu'il baisse ?

M. Gandillot

Mais non, ce n'est pas lui qui baisse… C'est la lampe qui baisse… (Il se lève pour remonter la lampe.)

M. Hector Pessard

Ne faites donc pas de bruit !… Ne faites donc pas d'esprit… Vous n'êtes pas à Déjazet, ici… Moi, je vous dis qu'il baisse… pourquoi n'est-il pas au théâtre, ce soir ?

M. Gandillot (il se rassied)

Il n'y a pas de premières, ce soir…

M. Hector Pessard (impérieux)

Pourquoi n'est-il pas au théâtre, ce soir ?

M. Brisson

Ne parlez pas si haut… Vous êtes étrange, aussi, ce soir… On vous dit qu'il n'y a pas de premières, ce soir…

M. Hector Pessard

Ce n'est pas une raison…

M. Brisson

Et vous !… Pourquoi n'êtes-vous pas au théâtre ?

M. Hector Pessard

Moi ?… Ça n'est pas la même chose… Vous savez bien que je ne suis jamais au théâtre, moi !…

M. Brisson

Vous feriez mieux d'y aller…

M. Hector Pessard

Mais vous savez bien que je ne comprends rien aux pièces que je vois…, vous savez bien que je ne comprends quelque chose qu'aux pièces que je n'ai ni vues, ni entendues…, qu'aux pièces dont j'ignore le titre, l'idée, le dialogue… On ne saura jamais tout

ce que j'aurais pu dire, si je n'étais jamais allé au théâtre… Mais lui !… qu'est-ce qu'il va pouvoir écrire sur l'Intruse ?… Il ne l'a vue, il ne l'a entendue qu'une fois… Il aurait dû y retourner.

M. Brisson

Mais, on ne l'a jouée qu'une fois !

M. Hector Pessard

Ce n'est pas une raison… Il aurait dû y retourner… Il ne pourra rien en dire.

M. Brisson (amer)

Il me semble que, vous, non plus, vous n'en avez rien dit.

M. Hector Pessard

Moi, je l'ai vue !… Je ne puis plus en parler… C'est une question de probité littéraire, une question de conscience de critique !… Je ne puis plus en parler… (M. Sarcey se remue un peu ; le fauteuil craque). Hein !… Quoi !… Avez-vous entendu ?… Qu'est-ce qu'il y a ?

M. Gandillot

C'est le maître qui se réveille…

M. Brisson

Eh bien, ça n'est pas trop tôt… Il commençait vraiment à m'inquiéter pour son feuilleton… Je ne peux pas plus concevoir un dimanche, sans feuilleton de Sarcey, que je ne conçois un aveugle sans clarinette !… Hum ! Hum !

M. Sarcey (il tressaute, regarde autour de lui, effaré)

Où suis-je !... Qui est là ?... Est-ce qu'on n'a pas sonné pour le trois ?... Pourquoi me regarde-t-on ainsi ?...

M. Brisson

Mais vous êtes chez vous, mon cher beau-père... Et voici Pessard... Et voici Gandillot !...

M. Sarcey

Je ne vous vois pas bien, encore...

M. Pessard

Nous sommes là !...

M. Brisson

Et voici M. Scribe sur la cheminée !...

(M. Sarcey dirige ses regards sur la cheminée et reconnaît le buste de M. Scribe. Jeu de scène.)

M. Sarcey

Dieu ! C'est ma foi vrai !... Ah ! le mâtin !... Toujours le même !... Où étais-je donc tout à l'heure ?... Je ne me souviens pas bien... Est-ce que Lebargy ne jouait pas ?...

M. Brisson

Vous vous étiez endormi, mon cher beau-père.

M. Pessard

Vous avez beaucoup mangé, ce soir…

M. Sarcey

Cela me semble si drôle de ne pas être au théâtre, à cette heure ?… Ça me gêne, ça m'endort… Je n'aime pas être chez moi, le soir… Il me semble qu'il s'est passé quelque chose de très triste, ce soir !… Pourquoi avez-vous, tous, l'air triste, ce soir ?… Vous savez qu'il n'y a que les gens sans talent qui ont l'air triste !… Gandillot !

M. Gandillot

Mon cher maître !

M. Sarcey (il rit, il pouffe de rire)

Est-il impayable, ce gaillard-là !… Je me tords… Non, mais avez-vous entendu, comme il a dit : « Mon cher maître. » On n'est pas drôle comme ce garçon-là !… Gandillot !

M. Gandillot

Mon cher maître !

M. Sarcey (riant toujours)

C'est à payer sa place !… Je ne sais pas où il va trouver tout ce qu'il dit, cet animal-là ! … Ah ! le bougre ! Quelle imagination ! Quelle observation !… Quelle fantaisie dans la cocasserie !… Il me fera mourir de rire… Oh ! oh ! oh !… Voilà ce que j'appelle du talent, moi… Aussi, Gandillot viendrait m'annoncer que son père, sa mère, sa femme, ses enfants, sont morts empoisonnés par des champignons… eh bien ! il n'y a pas, je me tordrais… C'est triste…

mais je me tordrais !... Voilà le talent !... (Le rire de M. Sarcey gagne M. Brisson, M. Pessard, M. Gandillot lui-même. Rire général durant quelques minutes).

M. Brisson (s'interrompant, soudain, de rire.)

Et le feuilleton, mon cher beau-père ?...

M. Sarcey (subitement sérieux)

Quel feuilleton ?

M. Brisson

Mais votre feuilleton !... y a-t-il donc d'autres feuilletons ?

M. Sarcey

Oh ! sacristi !...

M. Brisson

Vous allez encore être obligé de vous presser, et de dire un tas de bêtises, comme la dernière fois.

M. Sarcey (regardant l'encrier, le porte-plume, le papier blanc)

Du diable, par exemple, si je me souviens de quelque chose... Ma foi ! je vais encore y aller de mes douze colonnes sur Gandillot !...

M. Brisson

Mais vous avez l'Intruse, cette semaine.

M. Sarcey

L'Intruse ? qu'est-ce que c'est que ça ?... Ça n'est pas de Gandillot.

M. Brisson

L'Intruse ? Vous savez bien, cette pièce, au Vaudeville, dans la matinée.

M. Sarcey (cherchant à se souvenir)

Attendez donc !... Oui... je me rappelle... Il y a un corbeau dans cette pièce....

M. Brisson

Mais non !... vous confondez !... c'est dans une autre pièce qu'il y a un corbeau...

M. Sarcey

Il n'y a pas un corbeau, dans l'Intruse ?

M. Brisson

Non, il n'y a pas de corbeau dans l'Intruse !

M. Sarcey

Alors, ça n'est donc pas de Becque, l'Intruse ?

M. Brisson

Mais non !... l'Intruse n'est pas de Becque... Pourquoi voulez-vous qu'elle soit de Becque ?

M. Sarcey

Je n'y suis plus du tout, mon ami… Ah ! si… attends un peu… Je me souviens !… Il y a des Lapons dans cette pièce… des décors polaires, des ours blancs… Et c'est en vers !

M. Brisson

Vous confondez encore… Il n'y a rien de tel… Ça se passe dans une chambre, le soir… Des gens sont réunis autour d'une table et ils causent… À côté, dans une autre chambre, est une malade qui va mourir.

M. Sarcey

En voilà des inventions !… Est-ce gai, au moins ?

M. Brisson

Comment voulez-vous que ce soit gai, puisque je vous dis que la malade va mourir et que l'enfant de la malade, qui est lui-même malade, va mourir également !

M. Sarcey

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?… On peut mourir et que ce soit gai… Gandillot, lui, ferait ça gai… Tout le monde se tordrait ?… C'est drôle ! Je ne me souviens pas du tout !… Dis-moi, Brisson, est-ce un peu cochon ?… Chante-t-on des couplets un peu… un peu cochons ?

M. Brisson

Mais non ! mais non !…

M. Sarcey

Comment ! ça n'est pas gai ? ça n'est pas cochon ? il n'y a pas le moindre couplet ? Et tu voudrais que je dise du bien de cette ordure-là ?... Ah ça ! mon gaillard, est-ce que tu deviendrais symboliste, toi aussi ? J'aurais, moi, Francisque Sarcey, un gendre symboliste !... Quelle pièce pour Gandillot !

M. Brisson

Je ne vous dis pas d'en dire du bien, moi !...

M. Sarcey (furieux)

De qui ?... de Gandillot ? Tu ne veux pas que je dise du bien de Gandillot ?

M. Brisson

Et qui vous parle de Gandillot ? Je vous parle de Maeterlinck.

M. Sarcey

Allons bon !... Qui ça Maeterlinck ?...

M. Brisson

L'auteur de l'Intruse !

M. Sarcey

Tu perds la tête !... Ne viens-tu pas de me dire que fauteur de l'Intruse, c'est Henri Becque ?

M. Brisson (découragé)

Tenez ! Vous feriez mieux d'aller vous coucher !...

M. Sarcey

Tout cela n'est pas très clair… laisse-moi tranquille. (Il s'approche de la table, retrousse ses manches, empoigne son porte-plume.) Allons-y !… (Il écrit avec rage… les feuillets s'entassent les uns sur les autres, et l'on entend de loin en loin, tandis que grince la plume sur le papier, ces mots, en bout de phrases tronquées)… « Molière… Gandillot !… Nous nous tordions… un rude gaillard… un fameux lapin… Gandillot ! Molière !… Nous nous tordions… »

L'Écho de Paris, 26 mai 1891.

Chez les fous

Une cour dans un asile.

Quelques fous se promènent sous les arbres, tristes ou hagards ; quelques fous sont assis sur des bancs, têtus. Contre les murs, dans des angles, quelques fous sont prostrés ; il y en a qui gémissent ; il y en a qui rient d'un rire immémorial ; il y en a qui sont plus silencieux, plus immortels, plus morts que des cadavres. La cour est fermée par de hauts bâtiments noirs, percés de fenêtres qui semblent, elles aussi, vous regarder avec des regards fous. Aucune échappée sur de la liberté et de la joie ; toujours le même carré de ciel. Et l'on entend, venant on ne sait d'où, on ne sait de quelles chambres de tortures, on ne sait de quelles invisibles tombes, on ne sait de quelles lointaines limbes, et l'on entend un sourd lamento de cris étouffés, de hurlements bâillonnés. Un vieillard saute à cloche-pied, sur des jambes dé-

biles et tremblantes, le corps ramassé, les coudes plaqués contre les hanches. Il y en a qui marchent très vite, emportés vers quels buts ignorés ? Il y en a qui se livrent, avec eux-mêmes, à des conversations querelleuses.

Un visiteur entre dans la cour, accompagné du directeur. Alors, les fous s'agitent, se groupent, chuchotent, délibèrent, discutent, tendant vers les arrivants des regards sournois et méfiants. On voit aussitôt se lever et remuer, dans l'air, des gestes grimaçants, des mains très pâles, qui ressemblent à des vols d'oiseaux effrayés. Les surveillants passent parmi les groupes et, bourrus, les exhortent au calme. Des colloques s'engagent : « Est-ce le préfet ? — Vas-y, toi ? — Non, toi. — Il ne me comprend pas quand je lui parle. — Il ne m'écoute jamais. — Il faut pourtant demander à ce qu'on ne nous donne plus des crapauds dans notre soupe. — Il faut obtenir qu'on nous mène un peu dans la campagne. — Vas-y, toi ! — Non, toi. — J'y vais. — Et quelques fous se détachent des groupes, s'avancent vers le directeur, exposent des réclamations judicieuses ou obscures sur la nourriture, la conduite des gardiens, l'injustice du sort. Les visages s'allument, les cous se tendent ; dans toutes ces pauvres prunelles effarées d'enfant passent des lueurs d'espoir vague, tandis que le vieillard, indifférent à l'événement, continue de sauter à cloche-pied sur ses jambes débiles, et qu'un jeune homme, presque un enfant, les yeux pleins d'extases, bondit, les bras en avant, ouvrant et refermant de longues mains osseuses qui, sans cesse, étreignent le vide. Le directeur répond à toutes les réclamations : « C'est entendu ! c'est entendu ! »

LE DIRECTEUR (AU VISITEUR)

Ce sont de très bons enfants… un peu toqués… N'ayez pas peur… Je vais vous en montrer quelques-uns de particulièrement amusants.

Le visiteur

C'est drôle !… Je n'ai jamais vu de fous, figurez-vous ?… Mais ils n'ont pas l'air plus fous que les autres… Je me faisais d'eux une autre idée… Je trouve que ça ressemble à la Chambre des députés, avec plus de pittoresque…

Le directeur

Et plus de gaieté… vous allez voir… C'est très amusant… On ne sait pas où ces pauvres diables ont l'esprit quelquefois… (Il arrête un fou qui passe. Au fou :)… Pourquoi ne me demandes tu rien, aujourd'hui, toi ?…

Le fou (Il est maigre, pâle, très triste)

Àquoi bon ?

Le directeur

Tu es fâché ?

Le fou

Je ne suis pas fâché… Je suis triste…

Le directeur

Il ne faut pas être triste… C'est très mauvais… Dis-nous comment tu t'appelles ?

LE FOU

Plaît-il ?

LE DIRECTEUR

Ton nom ?... Dis-nous ton nom !...

LE FOU

Ce n'est bas bien de railler un pauvre homme. Vous savez bien que je n'ai plus de nom. Puis-je en faire juge monsieur ?... Monsieur est peut-être le préfet ?... (Geste affirmatif du directeur). Je suis très content de cette circonstance... Voici, monsieur le préfet... J'avais un nom, comme tout le monde... Il me semble que ce n'était pas excessif... En entrant ici, monsieur le directeur me l'a pris... Où l'a-t-il mis ?... Je n'en sais rien... L'a-t-il perdu ?... C'est possible... Je le lui ai réclamé plus de mille fois, car enfin, j'en ai besoin... Jamais il n'a voulu me le rendre... C'est très triste... Et je ne sais pas jusqu'à quel point monsieur le directeur avait le droit de me prendre mon nom... Il me semble que c'est un abus de pouvoir... Vous devez comprendre, monsieur le préfet, combien c'est gênant pour moi... Je ne sais plus qui je suis... Je suis non seulement pour les autres, mais pour moi-même, un étranger !... De fait, je n'existe plus !... Quelle inconcevable situation !... Et quel préjudice cela me cause !... Figurez-vous que, depuis quelque temps, on veut écrire ma biographie !... Mais comment faire ?... la biographie de qui ?... de qui ?... de qui ?... Je n'ai plus de nom... Je suis célèbre, très célèbre... et je n'ai plus de nom !... Vous me connaissez certainement, monsieur le préfet ; tout le monde me connaît d'ailleurs, en Europe... Mais à quoi cela me

sert-il, cette célébrité ?… puisqu'elle est anonyme… Enfin, il doit y avoir un moyen de me faire rendre mon nom ?

LE VISITEUR

Certainement, certainement ! J'y penserai…

LE FOU

Merci, monsieur le préfet… Et puisque vous êtes assez bon pour vous intéresser à moi, puis-je vous demander autre chose ? Car enfin, il m'est arrivé des choses vraiment extraordinaires, et auxquelles je ne croirais pas, moi-même, si je n'en étais la victime…

LE VISITEUR

Parlez, mon ami…

LE FOU

J'étais confiseur à Versailles… et j'avais un ami qui s'appelait Caramel. Je le voyais tous les jours. Caramel abusa de mon amitié… Une nuit que je dormais, il entra dans ma chambre et me vola… devinez quoi ?

LE VISITEUR

Votre argent ?

LE FOU

Pu…u ut !… Ah ! bien oui, mon argent !…

LE VISITEUR

Votre femme ?…

LE FOU

Non, monsieur le préfet… Vous ne devinez pas ?… Non ?… Eh bien, Caramel, c'est incroyable, me vola… ma pensée… ma pensée, comme monsieur le directeur me prit mon nom !… Vraiment, ai-je de la chance ?…

LE VISITEUR

Mais comment vous êtes-vous aperçu que Caramel vous avait volé votre pensée ?

LE FOU

Comment ?… Mais je l'ai vue dans ses mains, monsieur le préfet. Il la tenait dans ses mains, au moment où il me la vola.

LE VISITEUR

Et comment était-elle ?…

LE FOU

Elle était, monsieur le préfet, comme un petit papillon jaune, très joli, très délicat, et qui battait de l'aile ; un petit papillon, comme il y en a sur les roses, les jours de soleil… Je priai Caramel de me rendre ma pensée… Il a de gros doigts, grands et malhabiles, et j'avais peur qu'il ne la blessât, elle si frêle, si légère… Il la mit dans sa poche et s'enfuit en ricanant…

LE VISITEUR

C'est, en effet, une aventure extraordinaire…

LE FOU

N'est-ce pas ?... D'abord j'écrivis à Caramel pour lui réclamer ma pensée, morte ou vive... Il ne me répondit pas... Je l'assignai devant le tribunal... Il ne vint pas... J'allai trouver le commissaire de police, qui me mit brutalement à la porte de chez lui. Il me traita de fou... Enfin, un soir, des gens de mauvaise mine pénétrèrent chez moi et me conduisirent ici. Voilà dix ans que j'y suis, ici, que j'y vis, monsieur le préfet, parmi des êtres grossiers et qui font des choses déraisonnables et effrayantes... dix ans que je suis dans cet enfer, privé de mon nom, de ma pensée !... Est-ce donc juste ? Et comment voulez-vous que je sois heureux ?... (Il tire de la poche de sa vareuse un petit cahier soigneusement enveloppé de papier et le tend au visiteur)... Prenez ceci... J'ai consigné dans ceci tous mes malheurs, monsieur le préfet... Veuillez étudier ma situation, et prendre telles mesures de justice qu'il vous plaira...

LE VISITEUR

C'est entendu... C'est entendu...

LE FOU

Mais je n'espère rien, je dois vous le dire... Il y a des fatalités tellement étranges, tellement inconnues, qu'on ne peut rien contre elles...

LE VISITEUR

Oui !... Oui !...

LE FOU

Si vous ne réussissez pas, je ne vous garderai aucune rancune… (Confidentiellement)… Il vient ici, quelquefois, un petit papillon… Je ne sais trop pourquoi, car il n'y a pas de fleurs ici ; et cela m'a longtemps inquiété… Il vient ici, quelquefois, un petit papillon jaune. Il est pareil à celui que je vis, cette affreuse nuit, dans les grosses mains de Caramel… Comme lui, il est délicat et joli… Et il vole gracieusement… C'est délicieux de le voir voler… Et il se repose aussi, sur les feuilles de ces tristes arbres… Cela ne me semble pas naturel… Et je crois bien, et je suis intimement convaincu que ce papillon (Il se penche vers le visiteur, et très bas, dans l'oreille), c'est ma pensée !… Chut !… Elle me cherche, — elle me cherche depuis dix ans !… Ah ! quel chemin, la malheureuse !… Elle a peut-être traversé les mers, des montagnes, des déserts, avant de venir ici !… Cela me brise le cœur d'émotion… Mais, comment voulez-vous qu'elle me trouve, monsieur le préfet ?… Puisque je n'ai plus de nom !… Elle ne me reconnaît plus… J'ai beau l'appeler…, elle me fuit !… C'est évident ! Que feriez-vous à sa place ?… Je ne peux pas lui dire : « Je suis moi ! » puisque je ne suis plus moi ! Et que feriez-vous à ma place ?… C'est inextricable ! Alors elle s'en va… (Il se retourne brusquement)… Et, tenez ! La voyez-vous ?… Là-bas ?… Là-bas ?

LE VISITEUR

Mais, je ne vois rien.

LE FOU

Vous ne voyez rien ?

LE VISITEUR

Non, je ne vois rien…

Le fou (Il désigne, dans l'espace, un point imaginaire et vide).

Là-bas ?... Voyez, c'est elle !... Je reconnais son vol léger et fidèle ! Elle me cherche !... Et nous ne nous joindrons plus jamais !... Ah ! que c'est triste !... Vous permettez ? (Il salue, s'éloigne, et se dirige sur le point imaginaire... Durant quelques minutes il fait la chasse à un papillon invisible, court, tourne, pointe, et revient, fauchant l'air de ses bras. Puis il tombe, haletant, épuisé, en sueur, (au pied d'un arbre.)

Le directeur

Où vont-ils chercher toutes leurs idées, ces diables de fous !... Celui-là est très bon enfant... Il m'amuse... C'était un poète... et il paraît qu'il avait du talent.

Le visiteur

Mais il nous a dit qu'il était confiseur ?...

Le directeur

Est-ce qu'on sait ce que disent les fous ?... (Joyeux)... Et puis, il faisait peut-être des vers dont on entortillait les bonbons de caramel...

L'Écho de Paris, 2 juin 1891.

Esthétique théâtrale

Le directeur

Asseyez-vous, monsieur ?… Je suis charmé de… (L'auteur s'assied maladroitement sur un fauteuil où git un manuscrit)… Pardon !… pas là, je vous prie… C'est une pièce de Delpit… Vous vous asseyez sur une pièce de Delpit !… (Bon enfant.) Mon Dieu ! je sais bien, c'est une opinion… (Il rit.)… C'est un symbole !… Et il est clair, celui-là… Vous n'êtes pas symboliste, je pense ?… (Il avance lui-même un fauteuil.)… Là, tenez !… (Ils s'installent… Un silence.)… Eh bien, j'ai lu votre pièce…

Ah !…

LE DIRECTEUR

Vous avez un grand talent…

Oh ! monsieur.

LE DIRECTEUR (ENTHOUSIASTE)

Si. Si… Vous avez un grand talent… un très grand talent… Et puis, vous êtes pour le théâtre nouveau !… (Geste vague de l'auteur.) Ne protestez pas… Vous êtes pour le théâtre nouveau… À la bonne heure !… J'aime ça… J'aime qu'on aille de l'avant… (Familier et tapant sur les genoux de l'auteur.) J'aime les jeunes, les chercheurs, les audacieux !… En voilà assez du vieux théâtre !… D'abord, il ne fait plus d'argent, le vieux théâtre… Ensuite, il ne répond plus au goût du public… Le public veut du nouveau… (Il désigne sur un fauteuil le manuscrit de M. Delpit.) Quand je pense que je vais être obligé de monter ça !… Ça vous étonne… Oui, on ne sait pas pourquoi… Ils sont trois ou quatre dont on se croit forcé de monter les pièces, c'est inouï !… Enfin !… Mais revenons à vous… Voilà !… Vous avez d'énormes qualités dramatiques… Vous êtes ce que j'appelle un tempérament dramatique…

Tenez, je le disais hier à Dumas, en parlant de vous « J'ai découvert un tempérament dramatique ! »

Ah !... je suis bien heureux...

LE DIRECTEUR

Et c'est admirablement écrit... Du mouvement, de la verve, de l'originalité... Il y a des scènes superbes — un peu cruelles, — mais j'aime ça ; des situations empoignantes, des caractères très vécus... Votre Agnès est un bijou... un vrai bijou... Qui donc nous disait qu'on ne peut pas faire de la psychologie au théâtre ?... Eh bien, en voilà de la psychologie, il me semble !... C'est charmant, c'est délicat, c'est profond !... Et c'est taillé en pleine chair humaine... Réjane, là-dedans, hein ?... qu'en dites-vous ?... Je parie que vous avez pensé à elle ?

Je n'y aurais peut-être pas pensé... mais, en effet, ce serait...

LE DIRECTEUR

Épatant, mon chéri... Ce serait épatant... Seulement, voilà, je ne peux pas vous jouer.

Ah !

LE DIRECTEUR

Je ne peux pas vous jouer, et vous allez comprendre pourquoi, tout de suite !... Si je n'écoutais que mes goûts, parbleu !... l'affaire irait toute seule... J'aime les jeunes, les chercheurs, les audacieux... Votre pièce me plairait infiniment à monter... Le trois, surtout, si moderne, si cruel... Je vois le décor ! Non, ce que je le vois, le décor !... Et la mise en scène ! (Il fait de larges gestes,

semble gouverner des foules, manier des mondes.) — Antoine nous embête avec ses foules… Il s'imagine qu'il n'y a que lui… Eh bien, vous auriez vu, chez moi, ce que c'est qu'une foule au théâtre, qu'une bagarre de foule !… Et vous verriez Réjane dans le rôle d'Agnès… Ce serait épatant !… Malheureusement, c'est impossible… Je suis désolé, mais c'est impossible !

Vraiment !… Pourquoi ?

LE DIRECTEUR

Vous allez le comprendre d'un mot… Votre pièce n'est pas une pièce de théâtre… C'est du roman, de la philosophie, de la psychologie, de la poésie, je ne sais pas… C'est tout ce que vous voudrez !… Ça n'est pas une pièce.

Mais, cependant, tout à l'heure, vous me disiez…

LE DIRECTEUR

Je vous disais… Qu'est-ce que je vous disais ? Ah ! oui ! je vous disais que vous aviez un grand talent, que vous étiez un tempérament dramatique… C'est vrai !… mais vous ai-je dit que votre pièce était une pièce ? Non !… Or, tout est là !… Il faut, pour que je la joue, qu'une pièce soit une pièce…

Mais qu'est-ce que c'est qu'une pièce ?

LE DIRECTEUR

Une pièce ?… Une pièce est une pièce… Ça ne s'explique pas autrement… (Frappé d'une idée soudaine et lumineuse) Ainsi, tenez, Hamlet n'est pas une pièce… La Plantation Thomassin en est une. (Insistant.) Shakespeare n'était pas un auteur dramatique…

Ordonneau en est un… Je ne peux pas vous donner un meilleur exemple… Avez-vous vu l'Intruse ?

Oui.

LE DIRECTEUR

Moi pas… Mais j'ai lu le feuilleton de Sarcey… ça vaut mieux que d'avoir vu la pièce… Eh bien, franchement, est-ce une pièce ?… Voyez-vous un sujet de pièce là-dedans… où est la pièce ?… Sarcey en fait une critique très juste. Il nous dit : « L'intruse, c'est la mort, et la mort joue le principal personnage dans ce petit acte… Eh bien, on ne la voit pas. Comment voulez-vous que je m'intéresse à une pièce dont on ne voit pas le principal personnage ? Ça n'est plus une pièce. On ne sait plus ce que c'est… Si l'auteur avait eu le moindre sens du théâtre, il aurait dû me montrer la mort. Par deux fois on croit qu'elle va venir, pas du tout. Une fois, c'est une bonne, qu'on ne voit pas d'ailleurs. Ensuite c'est une religieuse qui apparaît et ne souffle mot, tandis que je m'attendais à voir entrer un squelette drapé d'un suaire, et portant une faux. La pièce était là ! Ces jeunes gens n'entendent rien aux choses du théâtre ; ce sont de simples fumistes. »… C'est parfaitement jugé… Certes, je m'intéresse aux jeunes, aux chercheurs, aux audacieux… Encore faut-il qu'ils me donnent une pièce… J'aime le nouveau, oui ! Qu'on me foute du nouveau, qu'on m'en foute tant qu'on voudra… parfait ! Mais, sapristi, qu'il y ait une pièce dans ce nouveau… Je me résume… Comme homme, comme artiste, si j'ose dire, je suis avec vous, car j'ai horreur des routines, des conventions… mais, comme directeur… bonsoir !…

Alors, vous êtes bien décidé à ne pas jouer ma pièce…

LE DIRECTEUR

J'en suis désolé… Mais, vrai, je ne puis pas… Comme homme, comme artiste, je le voudrais, mais comme directeur j'ai les mains liées… Et, tenez, je vais vous donner un conseil, parce que vous êtes un jeune, un chercheur, un audacieux, et que je les aime moi, les jeunes, les chercheurs, et les audacieux… Veuillez vous rasseoir un instant… Une cigarette ?… (Il lui présente son porte-cigarettes)… Vous m'êtes bien sympathique.

Merci !

LE DIRECTEUR

Pardon !… Voilà que vous vous asseyez à nouveau sur la pièce de Delpit. (Il prend le manuscrit, le feuillette, l'agite)… Tenez, ça !… Il n'y a rien là-dedans, n'est-ce pas ? ni style, ni verve, ni esprit, ni observation, ni passion, ni pensée, ni rien, rien, rien !… Il est impossible de trouver, quelque part, quelque chose d'aussi banal, d'aussi ennuyeux, d'aussi vide d'idées ! C'est la parfaite image du néant… On se demande comment un homme peut être assez aveuglé sur soi-même pour ne pas se rendre compte de l'incurable inintelligence que de telles productions dénotent… On se demande comment un homme peut, de sang-froid, s'atteler à de telles besognes, les poursuivre, les montrer ! S'il n'avait pas tant d'orgueil, M. Delpit, ce serait désarmant, de pareilles nullités, ce serait touchant, presque, par la pitié qu'on en aurait ! Jamais une lueur, un éclat de soleil !… De la pluie toujours, cette petite pluie des jours moroses, régulière, obstinée, suicidante, qui vous entre dans le cerveau, vous amollit le cœur, vous jette, anéanti, découragé, dans un coin d'ombre, sur un divan… Oui, c'est bien cela,

n'est-ce pas ?... (Il laisse retomber le manuscrit sur son bureau)... Mais c'est une pièce !... Et je vais être obligé de la jouer...

Pourquoi est-ce une pièce ?

Le directeur (très vague)

Je ne sais pas...

Et pourquoi êtes-vous obligé de la jouer ?...

Le directeur

Je ne sais pas, non plus. (Un silence triste)... Ma situation a quelque chose d'effrayant, ou de très comique... Vous allez en juger... L'année dernière, je fus très malade... on me fit quitter Paris... Durant six mois, je vécus à la campagne. C'était très beau... Pour la première fois, je sentis ce que c'était qu'une fleur, un horizon, une harmonie !... Il y avait de braves gens autour de moi, des bêtes admirables et charmantes... J'éprouvai des émotions nouvelles et fortes... un sentiment de la beauté et de l'amour, que je n'avais pas encore éprouvé... Je me libérai de tout ce que le théâtre avait mis en moi de faux, de glacé, d'abjecte vision, de sensations honteuses... Il me semblait qu'on enlevait peu à peu, de mes yeux, un affreux bandeau, et que je voyais vraiment la lumière... Je m'élevai jusqu'à la conception de la nature, jusqu'à l'adoration de la vie... Ce furent des jours d'enchantement, de joies intérieures, profondes, des extases intellectuelles, où l'art m'apparut dans toute la majesté de sa divine mission... Que j'étais loin de M. Delpit !... Il fallut quitter cet Éden, revenir à Paris, reprendre l'existence infernale de marchand de mensonges, de débitant de laideurs... Le soir de mon retour, je me rendis à mon théâtre, dans la loge d'un ami. Il paraît que nous tenions un

colossal succès ! La critique avait été unanime dans l'enthousiasme ; la pièce soulevait la passion des chroniqueurs et des moralistes… Le public affluait, délirant… Le rideau se leva… Ah ! si vous saviez comme ce que je vis et ce que j'entendis me sembla vulgaire, grossier et bête, monstrueusement !… J'étais stupéfait… Et c'était chez moi que cela se passait !… J'avais donné asile à cette lourde ineptie !… J'enrageai, j'écumai… Et ce qui m'irrita plus encore que cette pièce — ah ! que cette pièce était donc une pièce ! — ce fut le public, pâmé de plaisir, qui applaudissait. J'aurais voulu crier, protester, faire taire ces imbéciles acteurs, faire baisser le rideau sur cette honte, chasser à coups de fouet ces spectateurs ignares, repus de sottises… Mon ami m'entraîna : « Mais tu es fou, me dit-il… Tu fais huit mille tous les soirs ! »

Et vous n'avez pas songé à monter autre chose ?

Le directeur

Ma foi non !… D'ailleurs, cette impression fâcheuse se dissipa vite… Mais j'ai vu, dans un éclair, toute l'abjection du théâtre contemporain, et la puissance souveraine de la bêtise… Et c'est effrayant, je vous assure !

Vous ne m'avez toujours pas dit ce que c'était qu'une pièce ?

Le directeur

Une pièce, mais c'est ça, une pièce !… La complicité de deux farceurs, contre dix-huit cents imbéciles, qui feraient bien mieux de s'aller coucher, le soir, au lieu de s'enfourner, dans d'étranges salles, plus encrassées de sottises que de poussière et de fumées de gaz… (Il se lève)… Au revoir… Je ne dirai pas à Delpit que vous

vous êtes assis sur sa pièce… Car, vous savez ?… il éreinte, en province, maintenant !…

L'Écho de Paris, 16 juin 1891.

Tous patriotes

La scène se passe dans un café.

Premier patriote

Vous aurez beau dire… Eh bien ! non… Moi, je trouve que Turpin n'est pas coupable.

Et Triponé ?… Est-ce que, par hasard, vous trouvez qu'il l'est ?

Premier patriote (hochant la tête)

Triponé !… Triponé !… Hé !… hé !…

Hé !… hé !… Quoi ?… Hé !… hé !

Premier patriote

Je demande à réfléchir…

Vous m'étonnez ?… Je ne vous reconnais plus… Qu'avez-vous besoin de réfléchir, sapristi ?

Premier patriote

Écoutez-donc !… Triponé !… Hé ! hé !… Enfin, ça n'est pas net !…

Comment pas net !… Triponé pas net !… Un homme qui était membre de la Ligue des patriotes !

Premier patriote

Triponé ?

Oui Triponé !… Ça vous étonne !…

Premier patriote

Vous êtes sûr ?

Comment, si je suis sûr !… Mais vous le lisez donc pas les journaux ?

Premier patriote

Alors, c'est différent !… Fichtre, c'est une autre affaire !

Vous allez, vous allez !… vous tranchez !… sapristi !… il faut connaître le fond des choses avant d'en juger !…

Premier patriote

C'est une honte de l'avoir condamné.

Une infamie ! (Grave.) Et savez-vous pourquoi la justice s'est acharnée contre lui ?… Le savez-vous ?

Premier patriote (attentif)

Dites…

Ce n'est pas pour avoir triponé — pardon ! — tripoté avec la maison Armstrong !… C'est…

PREMIER PATRIOTE (L'INTERROMPANT)

Attendez !... je comprends... C'est parce qu'il était de la Ligue !... Ça m'explique bien des choses !... (Très fin) bien des choses !... On poursuivait la Ligue ; c'est clair !...

Pour moi... entendez-vous bien... non seulement Triponé n'est pas coupable, mais c'est un martyr !...

PREMIER PATRIOTE

Mais savez-vous que c'est effrayant de vivre dans un temps pareil !... Oh ! les canailles ! (Geste vague de menace)... Boulanger vaincu... Triponé déshonoré !... Ah ! ils doivent rire, là-bas, les vandales ! Et Turpin !... Il n'était pas de la Ligue, lui !... Mais qu'est-ce que ça fait ?... Il en était de cœur... C'est un grand patriote... Pour moi, c'est un patriote admirable !... Enfin !... Turpin, ils auront beau dire... Turpin a trouvé le moyen de tuer plus de deux cents hommes, d'un seul coup !... Il a trouvé le moyen de faire sauter les vitres, comme moi cette soucoupe !... (Attendri)... Est-ce du patriotisme, oui ou non ?.. Deux cents hommes, mon bon ami !... (Avec admiration)... Peut-être quatre cents, car, on ne sait pas au juste... Et d'un seul coup ! Comment voulez-vous que je n'aime pas, que je n'admire pas cet homme-là !

Oh ! c'est un rude lapin !... Eh bien, voilà comme nous traitons nos hommes de génie !... C'est dégoûtant !... Ma parole d'honneur, c'est dégoûtant !

PREMIER PATRIOTE

C'est triste à dire... Mais nous sommes à une époque où il ne faut pas avoir d'idées... On persécute les idées ! (S'exaltant.) Et

quand je dis quatre cents !... C'est peut-être six cents, mille, deux mille !... (S'attristant tout à coup.) Et l'on s'est refusé à faire des expériences décisives !...

C'était difficile !

PREMIER PATRIOTE

Difficile !... Ah ! comme je vous reconnais bien là !... On expérimente sur des condamnés à mort !

Il n'y en a pas deux mille !...

PREMIER PATRIOTE

Pourquoi ?... Parce qu'on les gracie tous !... Nous sommes dans un temps où personne n'a plus la notion de la justice...

On aurait pu prendre des soldats !... Les soldats sont fait pour être tués, n'est-ce pas ?... Un jour plus tôt, un jour plus tard, qu'est-ce que ça fait ?... puisque c'est pour la patrie !

PREMIER PATRIOTE

C'est une idée excellente !... seulement, qu'est-ce que vous voulez ?... Il n'y a plus de discipline, aujourd'hui ! nous vivons dans un temps, où il n'y a plus de discipline !... Voyez-vous, mon bon ami, quand je pense à ces choses-là, je suis très découragé !... Et si je ne me disais pas, qu'après tout la France est la France, eh bien, j'aurais..., non, je vous assure, j'aurais des craintes pour l'avenir.

Heureusement, la France sera toujours la France !... Entendez-moi bien, la France ne peut pas être autre chose que la

France ! (Il se serrent la main, émus.) Il faut se mettre cela dans la tête, malgré tout !...

PREMIER PATRIOTE

Ah ! ce pauvre Turpin !... comme il doit en avoir de l'amertume !... Voilà un homme qui aurait pu être commerçant, fonctionnaire, député, journaliste !... Il aurait pu gagner beaucoup d'argent et vivre une vie heureuse !... avec son intelligence, n'est-ce pas ?... il pouvait aspirer à tout.

Àtout !

PREMIER PATRIOTE

Eh bien ! cet homme se dévoue !... Il renonce à la fortune, il renonce aux joies d'une existence facile et brillante, et il se consacre, tout entier, au bonheur de l'humanité... Il se dit : « Voyons, combien pourrais-je en tuer, d'un coup ? » À partir de ce moment, il s'enferme dans cette idée fixe... Il étudie dans les livres, s'enfonce dans les chiffres, manie des poudres dangereuses, dose d'extravagants liquides !... Il ne boit plus, ne mange plus, abandonne ses amis, ne va plus, le soir, faire sa partie, au café ?... Est-ce une vie ?... Et les résultats sont lents... Un jour, c'est dix hommes qu'il pourra tuer d'un seul coup ?... Vous me direz : « C'est déjà quelque chose ?... Mais qu'est-ce que c'est que ça, dix hommes ?... Une autre fois, c'est vingt hommes ?... Il y a du progrès ?... Et les difficultés s'accumulent... Ce patriote se heurte, à chaque instant, à de stupides préjugés, à des obstacles infranchissables, de toute nature !... Ce sont aussi les découragements inévitables, les crises morales effrayantes qui réduisent la volonté à rien, des doutes affreux qui paralysent et décon-

certent… Il se prend, dans les nuits de fièvre, la tête à deux mains : « Pourrais-je arriver seulement à en tuer cent ! » Il y arrive, au prix de quel travail, de quelle ténacité !… Un soir, il a découvert la formule… Boum !… Et voilà cent hommes qui sautent, mutilés, et retombent, le crâne fracassé, le ventre ouvert, les entrailles étalées et fumantes sur le sol rouge. Vous croyez peut-être qu'il va être heureux ?… Oh ! comme vous connaissez mal les patriotes de la trempe de Turpin ! Turpin, mon ami, est de ces êtres sublimes, en qui le rêve ne se satisfait jamais… jamais !…

D'autant que, vraiment, tuer cent hommes, ça n'a rien de très épatant !… Nous voyons cela tous les jours… Quelle est la compagnie de chemin de fer qui ne s'amuse à ce sport.

Premier patriote

D'accord !… Mais c'est un autre point de vue de la question… Les compagnies de chemin de fer tuent, c'est bien !… Seulement, c'est un accident !… Il n'y a pas, chez elle, la volonté déterminée de tuer… Elles ne tuent pas exprès… elles ne tuent pas, par patriotisme !… Vous saisissez la différence ?… Revenons à Turpin, car c'est un homme passionnant, une sorte de Pasteur à rebours… Je vous ai dit que Turpin était de ces êtres sublimes à qui le rêve ne se satisfait jamais… C'est la vérité… Plus il tuait, plus il voulait tuer… Quand il eut acquis la certitude qu'il pouvait, d'un seul coup, en une seconde, tuer deux cents hommes… son rêve s'élargit encore… il rêva d'en tuer mille, deux mille, dix mille. Bientôt il n'apporta plus dans ses recherches la moindre préoccupation de chiffres… Ce n'était plus des hommes qu'il ambitionnait de détruire, c'étaient des foules… plus même des foules… des armées… plus même des armées… des peuples… Je suis certain

qu'à une minute d'enthousiasme, il vit le monde tout entier sauter, les quatre fers en l'air…

Excepté la France !… car la France, elle, ne peut pas sauter… La France est la France.

Premier patriote

Naturellement !… Il eut la vision du monde entier sautant, excepté la France.

C'est admirable !

Premier patriote

C'est sublime !… Aussi, on le décore…

C'était un piège.

Premier patriote

Je le crois !… Et quand je pense que cet homme-là est en prison, maintenant ! Ça me fait bondir !… Élevons-nous au-dessus des questions de personnes… Substituons, si vous le voulez bien, l'idée à l'individu… Savez-vous ce qu'on a fait, en condamnant Turpin ? On a condamné la Patrie !

C'est à n'y rien comprendre !… Et Triponé, qui était de la Ligue !… On ne peut pas dire qu'il fut traître celui-là !

Premier patriote

Et le plus fort, voyez-vous, c'est qu'on a laissé tranquille ce misérable Gourmont !

Gourmont ? Qu'est-ce que c'est encore que celui-là.

PREMIER PATRIOTE

Vous n'avez donc pas lu le Moniteur de l'armée ?

Ma foi non !...

PREMIER PATRIOTE

Eh bien, je ne sais pas au juste ce que c'est que ce Gourmont... Mais, d'après le Moniteur de l'armée, je crois bien que c'est une espèce de bandit, qui a livré à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine, et qui tripotait avec le Guillaume, pour lui vendre la Champagne !

Non, vrai ?

PREMIER PATRIOTE

C'est comme je vous le dis !... Je crois aussi, toujours d'après le Moniteur de l'armée, qu'il avait volé de la poudre sans fumée, pour l'envoyer à Guillaume, et des cartouches Lebel, et les plans des fortifications de Bougival...

Et on ne lui a pas écrasé le crâne, à coups de talon de bottes !

PREMIER PATRIOTE

Non... Je crois même qu'on lui a donné une place de bibliothécaire.

Tenez... ne parlons plus de ça... Ça me rend fou !... Je serais capable de faire un malheur...(Il s'agite, menace, jure, et se calme peu à peu)... Quelle heure est-il ! Dix heures !... Mazette ! Et les petites qui nous attendent au coin de la rue des Martyrs !... (Ils se lèvent, prennent leurs chapeaux, se dirigent vers la porte...) Tout

ça n'est pas propre… Mais enfin, il faut se dire que la France sera toujours la France.

PREMIER PATRIOTE

Vous avez raison… Voilà ce qu'il faut se dire !… Un pays qui a Jeanne-d'Arc et Déroulède !… est fort tout de même, c'est un rude pays…

L'Écho de Paris, 30 juin 1891.

En route

(Train direct de Paris au Havre. Un wagon de première classe. Une femme de quarante-cinq ans environ, massive, impotente, occupe un coin. Costume mi-élégant, mi-provincial ; petite moumoute blonde, très frisée sur le front ; chapeau surchargé de fleurs. À côté d'elle, un paquet de cannes. Dans le filet, au-dessus d'elle, un autre paquet de cannes et un nécessaire de voyage, recouvert d'une gaine en toile noire. En face d'elle, son mari occupe l'autre coin. Cinquante-cinq ans ; maigre figure longue et sanguine, encadrée de favoris blancs, très soignés ; nez cruel en bec de corbeau ; des yeux noirs et vrilleurs dont le regard s'aiguise entre des paupières boursouflées ; lèvres minces, toujours humides ; menton volontaire. La tenue est « correcte ». Il a l'apparence d'un ancien fonctionnaire, ou d'un magistrat. Toutes ses allures évoquent une vie infâme et respectable. À côté de lui, un voyageur quelconque, celui qu'on rencontre toujours, lit le Temps. À l'autre coin, du même côté, un autre voyageur quelconque, — le même être vague et sans cesse coudoyé — lit les Dé-

bats. La portière, sur le quai, est ouverte. Des gens passent, s'arrêtent, repartent, se hâtent, s'effarent, les bras raidis par de lourds paquets.)

La grosse dame (à son mari)

As-tu pensé aux nonnettes !

Le mari (solennel et dur)

J'en ai chargé Édouard…

La grosse dame (regardant effarée autour d'elle).

Et mes cannes neuves ?… Nous avons oublié mes cannes neuves.

Le mari (indiquant le filet, d'un geste solennel).

Elles sont dans le filet… C'est moi qui les ai mises dans le filet.

La grosse dame

Ah ! que j'ai eu peur !… Il n'aurait plus manqué que cela !… C'est vrai aussi !… tant de commissions !… On perd la tête ! (Elle soupire… silence).

(À ce moment, une jeune femme monte dans le wagon, et s'installe au coin resté inoccupé… Son passage menu et charmant parfume le wagon d'une odeur légère de peau d'Espagne. Elle est habillée d'un costume de lainage gris, de coupe élégante, avec, sous la jaquette, une chemisette blanche semée de pois roses, et une minuscule cravate de batiste, autour d'un col droit. Elle enlève sa voilette, tiraille une petite mèche roussâtre, donne une tape pour redresser son chapeau marin, et s'accote, bien au fond

de sa place, le menton baissé, les yeux remontés, dans une pose harmonieuse, sans paraître s'occuper autrement de ses voisins. Dès son entrée, le monsieur aux favoris blancs a flairé l'air et passé la langue sur ses lèvres, d'une façon gourmande. Il ne quitte pas la jolie femme du regard, d'un regard qui, sous l'émotion, de plus en plus s'aiguise… Le train part…)

La grosse dame (tapant et tâtant sa robe)

Ah ! mon Dieu ! Et les pilules ?… Qu'est-ce que j'ai fait de mes pilules ?… (À son mari). Émile, est-ce que je ne te les ai pas données, mes pilules ?…

Le mari (qui examinait la jeune femme, se retourne et sèchement) :

Non… Et pourquoi me les aurais-tu données ?.. (Il reprend son examen.)

La grosse dame (cherchant toujours)

Il ne manque plus que cela !… Ah ! les voilà, je les tiens !… (Elle pousse un soupir)… Ça m'a donné chaud !… C'est vrai !… Tant de commissions !… On est bousculée… On perd la tête… Mon Dieu ! Que C'est triste d'être comme ça !… (Silence).

(Le train file. Les liseurs de journaux se sont endormis, l'un sur le Temps, l'autre sur les Débats ! … Le monsieur à favoris blancs continue de regarder avidement la jolie femme qui, elle, ne regarde rien de visible, les yeux perdus dans un vague charmant, étudié. De temps, en temps, la grosse dame promène de furtifs regards de la jeune voyageuse à son mari ; d'étranges et furtifs regards, dont on ne sait pas ce qu'ils expriment, si c'est de la jalousie, de la complicité, de la tendresse louche, de l'implora-

tion ; d'étranges, furtifs et indéfinissables regards de martyre et d'entremetteuse, d'un trouble poignant et d'une poignante pitié, dans cette face molle, blanchâtre, croulante, déformée, où la souffrance, au-dessous de la moumoute frisée et du chapeau à fleurs, à travers des bourrelets de graisse malsaine, a creusé d'affreuses rigoles bistrées, des trous d'ombre tremblante et noire… Le train file emportant — vers quelles destinées — ces regards dépareillés et tragiques… À Meulan, le train s'arrête. Les deux et cruels voyageurs se réveillent, en sursaut, ils se précipitent sur leurs pardessus et leurs chapeaux. Dans leur empressement somnambulique, ils confondent les journaux qu'ils enfoncent dans leurs poches, sans s'apercevoir de l'échange. — « Pardon, monsieur. » — « Pardon, madame. » Ils descendent, encore mal orientés, et leurs yeux bouffis. Le train repart. La jolie femme continue de regarder dans le vague… le monsieur à favoris blancs, de regarder la jolie femme ; la grosse dame de porter de l'une à l'autre ses mystérieux regards, où flottent d'équivoques sourires, d'équivoques et indéchiffrables sourires. Brusquement) :

La grosse dame

Trouvez-vous, madame, qu'il y a trop d'air, ici ?… Voulez-vous que mon mari lève la glace ?

La jolie femme (avec un sourire gracieux)

Merci, madame… je suis très bien.

La grosse dame

Il ne faudrait pas vous gêner, madame… Un rhume est si vite attrapé… Et mon mari se ferait un plaisir…

La jolie femme

Merci, madame… Je suis très bien… (Le mari fait à sa femme des signes de colère… Long silence).

(À Gaillon le train s'arrête. Pendant que le mari descend les paquets, la grosse dame se lève en gémissant, et s'appuie sur deux cannes. Un domestique, mi-jardinier, mi-cocher-valet de chambre vient aider à faire descendre la grosse dame qui toujours gémit.)

La grosse dame

Oh… Prenez garde à mon bras, Hector… Oh ! Ho ! ma jambe !… Émile, fais attention à ma robe… elle traîne sur le marchepied… Ah ! Ha ! Quelle souffrance !… La, la… soutenez-moi… Doucement, Hector !… (La jolie femme s'est approchée pour prêter aide)… Merci, madame ! C'est affreux !… Vous êtes bien bonne… Doucement, donc, Hector… (À la jolie femme)… Suis-je une femme ?… Suis-je vraiment une femme ?… Ah ! Ne soyez jamais paralysée, madame !… Merci, madame !… (Le mari salue, après avoir remercié. Lentement, avec précaution, il conduit sa femme, soutenue aussi par Hector, à une petite victoria, très basse, attelée d'un gros cheval de labour. La voiture part en brinqueballant…)

⁂

(La voiture file entre les moissons, sur la route poudreuse).

Le mari

Pourquoi as-tu fait toutes ces avances à cette dame que tu ne connais pas, que nous ne connaissons pas ? C'était ridicule.

La grosse dame

Mais si, je la connais… C'est-à-dire que je l'ai vue, plusieurs fois, passer à cheval, devant chez nous… Elle est de Saint-Pierre.

Le mari

Ce n'est pas une raison…

La grosse dame

Elle est divorcée… Et une femme divorcée, c'est moins difficile…

Le mari

Moins difficile !… Pourquoi, moins difficile ?… Qu'est-ce que tu veux dire ?

La grosse dame

Et puis, elle n'est pas riche…

Le mari

Et qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ?

La grosse dame

Écoute, Émile… Elle te plaît… Tu en as envie… Eh bien, j'aimerais mieux cela… Oui. j'aimerais mieux ça !…

Le mari

Tu aimerais mieux, quoi ?…

La grosse dame

J'aimerais mieux ça !... Écoute... Tu me fais trembler... J'ai toujours peur d'une histoire... Oh ! je te connais bien, va !... Tiens !... la petite du pêcheur...

LE MARI

Tu es folle ! je ne comprends rien à ce tu racontes... Tu es folle.

LA GROSSE DAME

Oui ! oui... je sais ce que je dis... Elle n'a pas encore treize ans... Et qu'on te prenne ?... Ça en ferait des scandales !... Je suis déjà bien assez malade, mon Dieu. Tu pourrais m'éviter des transes pareilles. Quand j'entends sonner à la maison, il me semble que ce sont les gendarmes qui viennent !...

LE MARI

Je te dis que tu es folle... Des gendarmes !... Moi, un ancien conseiller à la cour de Caen !

LA GROSSE DAME

Ne te fâche pas !... Mon vieux, je sais bien que je ne suis plus une femme pour toi... Je ne suis pas jalouse, et je comprends qu'avec ta nature il te faut du plaisir que je ne puis plus te donner... Mais prends garde !... Tu as des ennemis, et je sais que l'on jase déjà !... C'est comme mes bonnes !... D'abord, ça n'est pas digne !... Et puis, elles ne me soignent pas... Elles se moquent de moi. Quand je suis malade, elles font tout de travers... Non, je t'assure, ça n'est pas une vie !

LE MARI

Je ne sais pas, en vérité, où tu vas chercher toutes ces idées… Tes bonnes, maintenant !

La grosse dame

Je sais ce que je sais… je vois ce que je vois… Je ne t'en veux pas… je comprends… Ça n'est pas de ta faute… Tu as une nature comme ça !… Il y aurait un moyen de tout arranger… Qu'est-ce que ça te ferait de ne pas t'exposer avec des petites filles de treize ans, et de me laisser mes bonnes ?… Cette jeune femme du chemin de fer, elle est très jolie… Enfin, voyons, elle vaut mieux, elle est plus flatteuse, pour un homme, qu'une femme de chambre ?… J'ai pensé que nous pourrions nous lier avec elle… Elle est coquette, et pas riche… Je crois qu'elle accepterait… Tu lui ferais, de temps à autre, un joli cadeau ; tu l'aiderais à vivre… Nous pouvons bien supporter cette dépense, va !… Je ne te coûte pas cher, moi ; je ne te coûte que des drogues !…

Le mari

Assez, n'est-ce pas ?… Je ne sais pas pourquoi j'écoute tes divagations…

La grosse dame

Allons, allons, Émile… Sois donc sincère, une bonne fois… et accorde-moi ce que je te demande… Je trouve que ça serait convenable ainsi… Toi, tu n'aurais pas de responsabilité ; moi, je serais tranquille… Et puis, elle me ferait société, quelquefois… (Le mari affecte de ne plus écouter)… Pourquoi ne dis-tu rien ?… Voyons, dis-moi quelque chose ! (Silence}… Émile ! (Silence). Ça serait si gentil ! (Silence). Et puis, elle a peut-être une jolie femme de chambre ! (Silence.) Émile !… (D'une voix profonde,

douloureuse)… Tu as beau être de la Société de Saint-Vincent de Paul, eh bien, vois-tu, tu n'as jamais eu de religion !…

(La voiture s'arrête devant une grille…)

L'Écho de Paris, 14 juillet 1891.

Nos domestiques

(Madame. Quarante-cinq ans. Apparence de bourgeoise riche et rèche. Toilette sévère, austérité provinciale.

La femme de chambre. Air malingre et souffreteux ; teint plombé par les nourritures de hasard, et les jeûnes. Très propre et svelte, dans une robe noire. Un jersey noir serre sa taille maigre : un coquet bonnet de linge la coiffe gentiment, en arrière, découvrant le front où frisotent des cheveux blonds).

MADAME (APRÈS UN EXAMEN DÉTAILLÉ, APPUYÉ ET FROISSANT)

Alors, vous vous présentez comme femme de chambre ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, madame.

MADAME

Comment vous appelez-vous ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Jeanne Le Godec.

MADAME

Qu'est-ce que vous dites ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Jeanne Le Godec.

MADAME

Jeanne !... ce n'est pas un nom de domestique... C'est un nom de jeune fille... Si vous entrez à mon service, vous ne vous appellerez pas Jeanne. Vous vous appellerez... Sidonie... C'est plus commode.

LA FEMME DE CHAMBRE

Comme madame voudra...

MADAME

D'où êtes-vous ?

LA FEMME DE CHAMBRE

De Saint-Brieuc, madame...

MADAME (AVEC UNE MOUE DE DÉDAIN)

De Saint-Brieuc !... Alors vous êtes Bretonne... (Accentuant le dédain.) Je n'aime pas beaucoup les Bretonnes... Elles ne sont pas propres...

LA FEMME DE CHAMBRE

Moi, je suis très propre, madame...

MADAME

C'est vous qui le dites !... Enfin, nous n'en sommes pas là !... Quel âge avez-vous ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Vingt-six ans...

MADAME (RAILLEUSE)

Vingt-six ans ?... sans compter les mois de nourrice, sans doute ?... Vous paraissez bien plus vieille... Ce n'est pas la peine de me tromper...

LA FEMME DE CHAMBRE

Je ne trompe pas madame... j'assure bien à madame que je n'ai que vingt-six ans... Si je parais plus vieille, c'est que j'ai été longtemps malade.

MADAME (AVEC DURETÉ)

Vous avez été malade !... Je vous préviens, ma fille, que la maison, sans être dure, est assez importante, et qu'il me faut une femme ayant de la santé.

LA FEMME DE CHAMBRE

Oh ! mais je suis guérie !...

MADAME

C'est votre affaire... D'ailleurs, nous n'en sommes pas là... Vous êtes fille, mariée... quoi ?... Qu'est-ce que vous êtes ?

La femme de chambre

Je suis veuve, madame.

Madame

Ah !... Vous n'avez pas d'enfant, je suppose !

La femme de chambre (très timide)

J'ai une petite fille.

Oh ! pas d'enfant dans la maison !... pas d'enfant dans la maison !... Où est-elle, votre fille ?

La femme de chambre

Elle est chez une tante de mon mari.

Madame

Et qu'est-ce que c'est que cette tante ?

La femme de chambre

Elle tient un débit de boisson à Rouen.

Madame

C'est un triste métier !... Enfin !... Et quel âge a-t-elle votre fille ?

La femme de chambre

Dix-huit mois, madame...

Madame

Si vous entrez à mon service, je ne tolérerai pas qu'on vous amène votre fille… Pas d'allées et venues dans la maison… Je ne veux pas d'allées et venues dans la maison !… Non, non… pas d'étrangers, pas de vagabonds… On est déjà bien assez exposée, avec le courant…

La femme de chambre

Madame me permettra bien d'aller voir ma fille, quelquefois ?

Madame

Non, ma fille… Chez moi, on ne sort jamais… C'est une règle de la maison… Je ne paie pas des domestiques pour qu'ils aillent courir le guilledou… Vous avez des certificats ?

La femme de chambre

Oui, madame. (Elle tire de sa poche un papier où sont enveloppés des certificats jaunis, froissés, salis.) Voilà, madame… (Elle les tend à madame.)

Madame (elle en déplie un et lit)

« Je certifie que la fille J… (S'interrompant.) La fille !… vous n'êtes donc pas mariée ?… Vous avez un enfant, et vous n'êtes pas mariée !…

La femme de chambre

Je demande pardon à madame… Je suis mariée depuis trois ans… et ce certificat date de six ans… Madame peut voir…

Madame (reprenant la lecture du certificat)

« … que la fille Jeanne Le Godec, est restée à mon service, pendant treize mois, et que je n'ai rien eu à lui reprocher, sous le rapport du travail et de la probité ! » Oui, c'est toujours la même chose !… Des certificats qui ne disent rien… Mais ce ne sont pas des renseignements, ça, ma fille ! Où peut-on écrire à cette dame ?

La femme de chambre

Elle est morte !

Madame (soupçonneuse)

Elle est morte !… (Ironique)… Vous avez un certificat… et la personne qui vous l'a donné est morte… Vous avouerez que c'est assez louche !… (Prenant un autre certificat)… Et cette personne ?… Est-elle morte, aussi ?

La femme de chambre

Non madame… Madame Robert est en Algérie, avec son mari, qui est colonel…

Madame (s'exclamant)

En Algérie !… Bon !…Et comment voulez-vous qu'on écrive en Algérie ?… Les unes sont mortes, les autres sont en Algérie… Tout cela est bien extraordinaire…

La femme de chambre

Mais j'en ai d'autres, madame… Madame peut voir…

Madame

Oui, je vois que vous en avez beaucoup d'autres… Oui, je vois que vous avez fait beaucoup de places, beaucoup trop de places… Ça n'est pas engageant, à votre âge !… Enfin !… laissez-moi vos certificats… Je verrai… Que savez-vous faire ?

La femme de chambre

Je sais faire le ménage, coudre, servir à table.

Madame

Vous faites bien les reprises !

La femme de chambre

Oui, madame…

Madame

Savez-vous engraisser les volailles ?…

La femme de chambre

Non, madame… Ça n'est pas mon métier.

Madame (sévèrement)

Votre métier, ma fille, est de faire ce que vous commandent vos maîtres… Vous devez avoir un détestable caractère !

La femme de chambre

Mais non, madame… Je ne suis pas du tout répondeuse…

Madame

Naturellement… Vous le dites… Elles le disent toutes… Et elles ne sont pas à prendre avec des pincettes… Enfin, voyons… Sans être dure, la place est assez importante… On se lève à cinq heures…

LA FEMME DE CHAMBRE

En hiver aussi !

MADAME

En hiver aussi… C'est la femme de chambre qui fait les escaliers, la salle à manger, le salon, le bureau de Monsieur… Par exemple, je tiens à la propreté… Je ne veux pas voir un grain de poussière… Les boutons des portes bien astiqués, les meubles bien luisants… C'est la femme de chambre qui, chez moi, s'occupe de la basse-cour…

LA FEMME DE CHAMBRE

Je ne sais pas.

MADAME

Vous apprendrez… C'est la femme de chambre qui lave, repasse… excepté les chemises de monsieur… qui frotte, qui coud… Je ne fais rien coudre au dehors, excepté mes costumes… qui sert à table… qui aide la cuisinière à essuyer la vaisselle… Il faut de l'ordre, beaucoup d'ordre… Je suis à cheval sur l'ordre… et sur la probité… D'ailleurs tout est sous clé… quand on veut quelque chose, on me le demande… J'ai horreur du gaspillage… Qu'est-ce que vous avez l'habitude de prendre le matin ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Du café au lait, madame…

Madame

Du café au lait !… Oui… elles prennent toutes du café au lait… Eh bien, ce n'est pas mon habitude… Vous prendrez de la soupe… Ça vaux mieux pour l'estomac.

La femme de chambre

Je demande pardon à madame… Mais qu'est-ce que madame donne comme boisson ?

Madame

Je donne un litre de cidre…

La femme de chambre

Je ne peux pas boire de cidre, madame… le médecin me l'a défendu.

Madame

Ah ! le médecin vous l'a défendu !… Eh bien… je vous donnerai un litre de cidre… Si vous voulez du vin, vous l'achèterez… Ça vous regarde !… Que voulez-vous gagner ?

La femme de chambre

Je ne voudrais pas gagner moins de quarante francs !

Madame (s'exclamant)

Quarante francs !… Mais vous êtes folle ! Quarante francs !… Mais c'est inouï ! Autrefois, l'on donnait quinze francs, et l'on

était bien mieux servi !... Quarante francs !... Et vous ne savez pas même engraisser les volailles ; vous ne savez rien... Moi, je donne trente francs, et je trouve que c'est bien cher... que c'est bien trop cher !... Vous n'avez rien à dépenser chez moi... Je ne suis pas exigeante pour la toilette... Et vous êtes nourrie. Dieu sait comme vous êtes nourrie, ici !... C'est moi-même qui fais les parts...

La femme de chambre

J'avais quarante francs, dans toutes les places où j'ai été.

Madame (sèchement)

Eh bien, il faut y retourner... Voici vos certificats... vos certificats de gens morts... allez-vous-en.

Si madame voulait aller jusqu'à trente-cinq francs ?

Madame

Pas un sou, allez-vous-en !... Il n'en manque pas de... vagabondes comme vous !... Allez-vous-en. (La femme de chambre sort.)

Madame (seule)

Ces domestiques !... Quelle plaie !... On ne peut plus se faire servir aujourd'hui !...

L'Écho de Paris, 21 juillet 1891.

Paternité

Dans l'atelier d'un peintre qui a obtenu une première médaille. Décor archiconnu.

Une femme — Italienne naturellement — pose, le torse nu, la tête de trois quarts, les cheveux classiquement dénoués dans un mouvement inexpressif et maniéré, et sur un fond sombre, opaque, de vieux bahut. Les lignes de son corps sont lourdes, les chairs empâtées, les seins énormes. Elle tient à la main, on ne sait en vertu de quel symbole, une orange.

Le peintre s'acharne, mécontent de son travail. Ça ne vient pas. Avec des gestes violents, il mixture d'opiniâtres et indicibles ocrosités qu'il étend ensuite délicatement sur la toile. À chaque coup de pinceau, il se renverse un peu, en arrière, pour juger de l'effet, cligne de l'œil, compare la toile au modèle, jure, souffle, et rejure.

LE PEINTRE

Un peu plus à gauche... Na !... C'est bien... Ne bouge plus. (Il examine le modèle avec une attention pénible, puis tourne la manivelle de son chevalet). Non... un peu à droite... encore... C'est ça !... Nom d'un chien de nom d'un chien !... Ce que c'est difficile !... Non, mais ta peau, ta sacrée peau !... Tu crois peut-être que c'est commode, ta sacrée peau ! (Il va pour poser une touche, une touche décisive, comme dit M. Albert Wolff, mais il retient sa brosse... avec stupéfaction)... Mais, dis donc, ma fille... Il me semble que tes tétons ont joliment grossi... (Il prend des mesures)... C'est bien ça !... Parbleu !.. Tout fiche le camp... Ça n'est plus d'ensemble !.. Un peu plus à gauche... encore... Et

comment veux-tu que je m'y retrouve ?... Tout fiche le camp !... Ça n'est plus en place !... Ah bien vrai !... Ce qu'ils ont grossi, tes tétons !... Et ce que c'est noir !... Non là, vrai !... Non d'un chien de nom d'un chien !... Et pourquoi ont-ils grossi comme ça ?...

Le modèle (d'une voix dolente)

J'sais pas ! C'est peut-être que vous les aviez pas faits assez gros !

Le peintre (Il rectifie à grands coups de brosse)

Elle est bonne, celle-là !... Tu vas m'apprendre à dessiner maintenant, toi !... Tiens, il faut que j'en rajoute la moitié plus — tu sais, avec des tétons comme ça, tu pourrais donner à téter à tout un régiment... (Le modèle soupire)... Qu'est-ce que tu as ?

Le modèle

Je n'ai rien...

Le peintre

Pourquoi soupires-tu ?

Le modèle

J'sais pas...

Le peintre

C'est par vacherie, alors ?... Allons, repose-toi... Veux-tu une cigarette ?

Le modèle

Non, merci !… (La femme s'accroupit, jette un méchant châle sur ses épaules, appuie ses coudes sur ses genoux, soutient sa tête dans ses deux mains réunies).

LE PEINTRE

Ne bouge pas… Tu es admirable, comme ça !… Une Niobé épatante !… Non, ce que c'est chouette !… Ce que c'est dans le caractère !… Attends que j'indique le mouvement, pour le retrouver, plus tard… (Il donne quelques coups de crayon. Un silence)… Là, ça y est !… Tu peux bouger… (Le modèle reste immobile)… Alors, tu ne veux pas une cigarette ?

LE MODÈLE

Non merci !… pas maintenant !…

LE PEINTRE (BOURRANT SA PIPE)

Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi restes-tu comme une momie ?… Pourquoi ne te reposes-tu pas ?…

LE MODÈLE

Si, je me repose.

LE PEINTRE

Qu'est-ce que tu as ?

LE MODÈLE

Je suis triste… je suis un peu triste…

LE PEINTRE

Pourquoi es-tu triste ?…

Le modèle

Parce que mon mari sort de prison, ce soir.

Le peintre

Et ça t'embête qu'il sorte de prison ?

Le modèle

Non, ce n'est pas ça ! Ça n'est pas ce que vous croyez !… Il ne l'avait pas mérité !… Il s'était battu pour moi, avec le grand Salvianti, qui me regardait trop… Il lui a donné un coup de couteau dans l'épaule… On l'a condamné à six mois de prison… Ça n'est pas juste…

Le peintre

Parbleu ! On aurait dû le décorer !… Et il sort aujourd'hui ?

Le modèle

Oui !… Et il va me tuer, sans doute…

Le peintre (allumant sa pipe)

Te tuer !… Elle est bonne !… Et pourquoi te tuerait-il ?

Le modèle

Parce que je l'ai mérité.

Le peintre

Allons, bon !… Tu as couché avec Salvianti ?

Le modèle

Oh non !... Ça, non !... Jamais... C'est à cause de lui que mon mari est en prison.

Le peintre

Hé bien ! Qu'est-ce que ça fait ?...

Le modèle (d'une voix de plus en plus dolente)

Ça fait que je suis enceinte !...

Le peintre

C'est donc ça que tes tétons sont si gros. Et tu n'es pas enceinte de ton mari, ni de Salvianti, ni de personne ?

Le modèle

Non... C'est d'un autre... Il y a quatre mois.

Le peintre

Un modèle, aussi ?

Le modèle

Oui (elle soupire)... Oui... malheureusement.

Le peintre

Malheureusement ?

Le modèle

Si c'était pas d'un modèle, comme lui, ça serait pas si grave !

Le peintre

Ah ! bah !...

Le modèle

Si seulement il pouvait croire que c'est d'un peintre ?... Il ne me tuerait pas...

Le peintre

Et pourquoi ?

Le modèle (plus grave, et d'une voix plus ferme)

Parce qu'il estime les peintres... Dans la campagne de Rome, nous estimons, tous, les peintres...

Le peintre

C'est un honneur de coucher avec eux ?

Le modèle

Oui.

Le peintre

Et c'est une honte de coucher avec un modèle !

Le modèle

Pour sûr !... (Silence).

Le peintre (très spirituel)

Hé bien, ma fille, il faut dire à ton mari que tu as couché avec mossieur Bonnat… je sais pas, moi, avec le père Ingres, peut-être.

Le modèle

Vous moquez pas… Ça ne serait pas bien de se moquer. (Avec des larmes, d'un ton suppliant)… Monsieur !

Le peintre

Voyons, quoi ?… Qu'est-ce que tu veux ?… D'ailleurs, je ne comprends pas un mot à tout ce que tu me racontes… on dirait d'une pantomime.

Le modèle

Si vous vouliez m'aider.

Le peintre

T'aider ?… Et comment ?

Le modèle

En me laissant dire que c'est avec vous !… Il me battrait peut-être parce que vous n'êtes pas encore décoré… mais il ne me tuerait pas… Laissez-moi dire que c'est avec vous…

Le peintre

C'est ça… Ne te gêne pas… Non, mais tu es d'une candeur !…

Le modèle

Je vous en prie !

LE PEINTRE

Et ton mari m'apportera ton marmot à élever… Joli lapin !

LE MODÈLE

Non, pour ça, non !… Il n'y a pas de danger… Il est bien trop fier… Il ne vous ennuierait pas…

LE PEINTRE

Eh bien, tu sais… j'aime mieux ne pas essayer.

LE MODÈLE

Alors, vous préférez qu'il me tue ?

LE PEINTRE

Non, mais on n'a pas idée de ça !…

LE MODÈLE

Je vous en prie !…

LE PEINTRE

Que diable, ma fille… je peux pas accepter une telle responsabilité… Voyons, si j'avais voulu te faire un enfant, je te l'aurais fait, hein ?

LE MODÈLE

Bien sûr ?

LE PEINTRE

Et puisque je ne t'en ai pas fait !...

Le modèle (s'animant)

Hé bien ! permettez-moi de dire que c'est avec un de vos amis. Antonio vous le demandera et vous répondrez que c'est vrai... Vous répondrez que c'est avec un grand peintre... Mais qu'il ne saura pas le nom... Vous jurerez que c'est un grand peintre... Et il vous croira...

Le peintre

Mais il n'est pas si bête que ça ton mari... Il ne me croira pas.

Le modèle

Si, je vous assure... Il croira peut-être que c'est vous, et que c'est pour cela que vous ne voulez pas nommer le peintre... Qu'est-ce que ça vous fait ?... Je vous en prie !... Il va venir me chercher, devant la porte... à la fin de la séance... Je lui dirai tout de suite... Vous jurerez... Et je serai sauvée... Je vous en prie !

Le peintre

Après tout, c'est assez drôle !... non, ce que c'est drôle !... Eh bien, ma fille, soit !... J'essaierai, mais pas de sales blagues, hein ?

Le modèle (embrassant les mains du peintre)

Merci ! Oh ! merci... Non, non, il n'y aura pas de blagues...

Le peintre

Au reste, il est cinq heures... Tu peux partir...

Le voyez-vous !... là... tenez... sur le banc, en face !

Le peintre (avec une grimace)

Oui, je vois !... Mais, dis donc... il n'a point une si bonne figure, ton mari ?

Le modèle

Lui !... Ah ! bonne vierge !... Il est doux, allez !... Il n'est pas méchant !... (S'attendrissant). C'est la misère !... C'est la peine !... (Elle se rhabille à la hâte). Je vais lui parler... vous promettez... bien sûr ?

Le peintre

Je n'aime pas beaucoup ces blagues-là... Mais, enfin, je t'ai promis... Vas-y...

Le modèle

Merci !... (Elle lui envoie des baisers et sort.)

Le peintre demeure debout, contre la baie vitrée, un peu défiant et très amusé, sans une émotion pour cet être simple, sans une mélancolie, dans son âme, pour ce que la vie de ces deux malheureux pourrait lui révéler de tristesses et de ténèbres morales. L'avenue est presque déserte, en ce moment. Un fiacre qui passe, et là-bas, en face de lui, cet homme affalé sur un banc, et qui attend. C'est un grand gars, à la figure rasée, très maigre, à l'œil sombre ; l'air moitié d'un bandit, moitié d'un grand soigneur. Sous ces guenilles, il y a en lui quelque chose de noble, de théâtralement noble et aussi quelque chose de violent et de fourbe qui inquiète. Et, tout à coup, le peintre, à demi rassuré,

aperçoit le modèle qui traverse l'avenue et se jette dans les bras de l'homme. Puis elle s'assoit sur le banc, près de lui. Aux premiers mots qu'elle dit, l'homme se lève, le regard colère, les poings crispés, menaçants. Mais elle continue de parler, avec des gestes qui se pressent, se succèdent, affirment et caressent. Et, peu à peu, la figure de l'homme se détend, s'adoucit, s'illumine, son regard, où quelque chose comme de l'amour, de l'admiration, de la fierté, est descendu, va, sans cesse, de sa femme à la fenêtre de l'atelier, avide de détails, plein d'interrogations confiantes. Enfin, il fait oui, de la tête. La femme se lève, retraverse l'avenue, et remonte chez le peintre.

Le modèle (la physionomie joyeuse)

C'est dit ; c'est fait… Il n'a pas bronché, le pauvre !… Mais il veut que vous lui juriez que c'est d'un peintre de talent !… Il viendra demain… Vous jurerez, dites ?… Oh ! comme vous êtes gentil !

Le peintre

Oui, je jurerai que tu es enceinte d'un prix de Rome… Ça te convient, un prix de Rome ?… Bon !… Va, ma fille, et accouche en paix…

L'Écho de Paris, 1 septembre 1891.

Le Mal moderne

Les deux passants s'abordent et se mettent à causer.

PREMIER PASSANT

Eh bien ?... Quelles nouvelles ?

Excellentes aujourd'hui... Dieu merci, excellentes ! (Il se frotte les mains.)

PREMIER PASSANT

Ah ! Ah ! J'en étais sûr... C'était encore pour nous effrayer.

Qu'est-ce que vous dites ?

PREMIER PASSANT

Je dis que toute cette campagne allemande, toutes ces menaces allemandes étaient pour nous effrayer... Et puisque les nouvelles sont excellentes... c'est que tout danger a disparu. (Il se frotte les mains.)

Vous me faites pitié, tenez !... après Cronstadt, parler ainsi !... (Il lui met la main sur la poitrine.)... Vous n'avez donc rien là ?... Il ne vous bat donc rien là ?... (Il le secoue)... Qu'est-ce que vous avez là ?...

PREMIER PASSANT

J'ai... J'ai... Pardon !... Mais d'abord qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie... Ah ! oui, vous me faites bien pitié ! Non, vraiment, je vous plains ! Cela signifie que vous avez perdu jusqu'au sens des mots français... Vous êtes tellement germanisé, que vous ne comprenez même plus les délicatesses, les tropes ingénieux de la langue française... Cela signifie, quand je dis : « Les nouvelles

sont excellentes » excellentes, entendez-vous, cela signifie que tout s'embrouille au contraire, que les événements sont proches, que la guerre… la-Guer-re-est là ! la sainte, la divine, la nécessaire guerre !… Comprenez-vous maintenant ?… Faut-il que Wagner vous ait obscurci l'esprit, pour ne pas sentir ce qu'en pareil cas « excellentes », veut dire… Ah ! oui, elles sont excellentes, ne vous déplaise, les nouvelles… Au ministère, d'où je sors, retenez bien ceci, on croit à la guerre… Ce matin j'ai rencontré le général P…, il croit à la guerre… Les Russes que je connais (Avec défi), et que j'aime, mon cher, croient à la guerre… (D'un ton plus bas et confidentiel.) Et si je vous disais que les grandes manœuvres ne sont peut-être pas des grandes manœuvres… qu'il peut arriver telles choses… (Le premier passant sourit sceptiquement.) Non, vous n'y croyez pas, vous, à ces choses ?… D'abord, vous ne croyez à rien, vous !… Et si je vous disais encore, que ma petite amie, Constance Rémy, qui est la maîtresse d'un conseiller d'ambassade, croit à la guerre !… Tout cela m'enthousiasme, moi, parce que je suis Français… parce que j'ai le sentiment de l'honneur français… parce qu'il y a assez longtemps que je pleure la défaite et la perte de nos chères provinces, si françaises !… Qu'est-ce que vous dites ?

PREMIER PASSANT

Rien.

Oui, il y a assez longtemps que je les pleure !…

PREMIER PASSANT

Je n'en doute pas… Mais permettez-moi de vous dire que vous avez une façon de les pleurer commode et joyeuse… Je vous vois

toujours avec des femmes, et vous passez vos nuits au jeu !...

Ah ! c'est bien cela, ces gens qui ne croient à rien !... Parce que je cherche à étourdir mes patriotiques douleurs !... Parce que je ne fais pas de grands gestes, ni ne pousse de grands cris... Et que savez-vous de ce qui bouillonne dans mon cœur. (Déclamant) :

La douleur est pesante au cœur qui la recèle.

(Brusquement synthétique.) J'avais l'amitié de Gambetta, mon cher... Je suis resté de son école... Mais trêve de personnalités, si vous le voulez bien... Tâchez, si vous le pouvez, de demeurer un instant dans le domaine de la pure philosophie. Examinons la question au point de vue général, au point de vue social... Eh bien, je dis que la guerre est nécessaire... Je dis plus... Je dis qu'elle est... oui, qu'elle est nécessaire. (Le premier passant sourit.) Mais vous n'avez donc jamais regardé votre siècle, mon cher... Voyons, regardez-le une fois pour toutes, votre siècle... Et vous reconnaîtrez avec moi qu'il lui faut la guerre, qu'il lui faut un bain de sang.

Premier passant

Comme vous y allez !...

Oui, mon cher, un bain de sang... Il est malade le siècle, il est très malade ; il n'y a que le sang, le bain de sang qui puisse le régénérer... Si nous n'avons pas ce bain de sang... excusez la familiarité de cette expression... nous sommes foutus, foutus, foutus !... Cela saute aux yeux.

Premier passant

Vous croyez ?

Comment, si je crois ?… Mais c'est de la physiologie sociale, mon cher ami… Voyons, suivez-moi bien… tous les grands démographes vous le diront comme moi… Quand un enfant est malade, chétif, anémique, à moitié pourri, enfin, on le mène aux abattoirs, on lui donne des bains de sang… Eh bien, notre siècle est un enfant malade… ça, vous ne pouvez pas le nier… il est chétif, il est anémique, il est pourri… Il lui faut du sang, beaucoup de sang… du sang jusque-là…

PREMIER PASSANT

Vous me faites frémir…

Aux grands maux les grands remèdes… Il n'y a pas à hésiter.

PREMIER PASSANT

Et vous êtes sûr que nous sommes aussi malades que vous le dites ?

Cette question ?… Ah ! quel homme léger vous êtes, mon pauvre ami ?… Vous ne réfléchissez donc pas ?… Vous n'observez donc jamais ?… Vous êtes donc aveugle à tout ce qui se passe autour de vous ?… Vous ne lisez donc pas les journaux ?… Cet énorme et triste changement qui s'est, tout d'un coup, opéré dans le caractère de notre race, ce n'est donc rien pour vous ?… Vous n'avez donc pas senti l'odeur de décomposition qui se lève du cadavre que nous sommes ?… À quoi passez-vous donc votre temps ?

PREMIER PASSANT

Soit… J'admets que nous sommes malades… De quel mal ?

Du mal moderne, parbleu !

PREMIER PASSANT

J'entends bien… Mais qu'est-il ce mal moderne ?

Le mal du siècle.

PREMIER PASSANT

C'est parfait… Mais en quoi consiste-t-il ? Par quels phénomènes se manifeste-t-il ?

Que vous êtes donc peu au courant, mon pauvre ami ! Mais voyez tous ces gens qui passent, ces physionomies moroses, ces regards inquiets, ces sourcils froncés, ces bouches muettes… et la hâte, et la fièvre morne de ces êtres, de tous ces êtres qui vont on ne sait où, et qui ne savent pas eux-mêmes où ils vont. Le mal moderne, mon ami, les hommes de bon sens vous l'ont dit et répété combien de fois ! — mais on n'écoute plus le bon sens — le mal du siècle, c'est l'ennui !… La France s'ennuie, voilà… elle crève de cette lente et abominable syphilis qui la ronge aux moelles, qui empeste son sang : l'ennui. Pourquoi, autrefois, étions-nous un grand peuple ? Parce que nous étions insouciants, gais, toujours prêts à rire, à danser comme à nous battre ; à nous jeter des vaisselles à la tête, dans les cabinets particuliers, et des obus, sur les champs de bataille… Oui, nous passions facilement, intrépidement d'un éclat de rire, à un éclat de bombe… Nous ne cherchions point midi à quatorze heures ; et sous notre air léger, sous les chansons de nos fêtes, nous avions ce qui est la sauvegarde d'un peuple — son palladium, si j'ose dire : la foi. Oui, la foi en la justice, en la patrie, en l'autorité ! Aujourd'hui, la jeunesse ne croit plus en rien, et elle nie tout. Morne et songeuse, elle se

replie sur elle-même, et cherche à toutes choses des raisons qui n'existent pas… vous m'entendez bien… qui ne peuvent pas exister. Ah ! l'Allemagne savait ce qu'elle faisait, allez, quand, après 70, elle infiltrait chez nous le poison de son détestable esprit, et pourrissait nos écoles de ses désenchantantes philosophies et de ses barbares sciences… Alors, de bonne foi, vous croyez qu'un peuple qui possède des Barrès, des Gourmont, et même des Sully-Prudhomme, est un peuple bien portant… et qu'il n'a pas besoin, ce peuple, d'un bain de sang, d'un bain complet !…

PREMIER PASSANT

Je vous ai laissé parler, quoique je connusse à l'avance, tous vos arguments. Ils ne sont pas neufs, s'ils sont déplorables. C'est l'éternel rabâchage qui, tous les jours, s'étale dans une certaine presse bien parisienne, et qui ferait sourire de pitié, s'il n'était, au fond, triste à pleurer. Vous vous imaginez que l'état moral d'un peuple se mesure au nombre des chicards de vos carnavals et des recettes de vos bals de l'Opéra. La France s'ennuie ! Non, elle ne s'ennuie pas. Elle a une façon de s'amuser qui n'est pas la vôtre, voilà tout. Les joies, les plaisirs d'une jeunesse varient de caractère, suivant son degré de culture intellectuelle. Pour n'être pas toujours aussi bruyants, pour répudier les rites sauvages et grossiers que vous aimez, ils n'en sont pas moins vifs, croyez-le bien. Ils changent d'objet et acquièrent de la noblesse, voilà tout. Les critiques, en jugeant une belle œuvre, par exemple, crient : « C'est beau, mais mon Dieu que c'est ennuyeux ! » C'est ennuyeux, pour eux, qui ne savent pas s'amuser avec fortes joies de l'esprit, et cela les condamne. Oui la jeunesse d'aujourd'hui est songeuse et grave, et cela fait pitié à vos gaietés de vieux clown ; cela vient de ce qu'elle réfléchit, et qu'elle trouve son plaisir — un

plaisir poignant et généreux — dans l'étude et dans le rêve. Elle n'est pas, non plus, la négatrice que vous lui reprochez d'être ; elle cherche d'autres formes sociales, d'autres formes religieuses, d'autres formes artistiques, en rapport avec les conquêtes nouvelles de l'esprit humain, sur la nature éternelle. Vous dites encore qu'elle manque d'idéal, cette jeunesse, passionnée de justice, et toute frémissante de sainte révolte. Oh ! non. Mais son idéal, Dieu merci ! n'est pas le vôtre : il resplendit, à des hauteurs que vous ne sauriez atteindre. S'il ne s'affuble pas du sanglant uniforme des tueurs d'hommes, s'il ne va pas danser des danses sauvages, autour des criminels canons, il s'exprime par des œuvres de vie... les seules qui demeurent, au delà même de la mort... Non, voyez-vous, le mal — il n'est pas moderne, et il a toujours existé, plus ou moins intense, plus ou moins désolant, plus ou moins douloureux — c'est l'éternel conflit qui met aux prises la jeunesse qui marche, et les vieux, comme vous, qui se sont arrêtés sur la route, et qui, protégés par les juges, par les gendarmes, par toutes les forces sociales, gouvernementales, et religieuses, crient au progrès, à la justice, à la pitié, à l'amour, à l'avenir : « On ne passe pas ! »

Puis-je entendre de pareilles sottises ?... (Exaspéré.)... Un bain de sang, un bain de sang !...

PREMIER PASSANT

Alors, vous souhaitez toujours la guerre ?

Si je la souhaite !... (Haletant de fureur.)... Tout de suite... tout de suite !...

PREMIER PASSANT

Et vous partirez ?…

Je… Mais, pardon… j'ai cinquante ans…

Premier passant

Sans doute… Mais vous êtes vigoureux… vous êtes un solide gaillard… Vous avez des maîtresses, et les nuits blanches ne vous font pas peur…

Oh ! pas tant que vous le croyez… Je suis bien démoli, allez !… Et puis, là, franchement, j'ai mes affaires, de grosses affaires !…

Premier passant

Voulez-vous que je vous dise ?… Eh bien, vous êtes un sinistre farceur…

L'Écho de Paris, 8 septembre 1891.

Fructidor

La nature est en joie ; la terre est heureuse. Dans les champs, sous le soleil, partout, la vie revenue de son exil, éclate et sourit. Les arbres s'illuminent de fruits rouges ; et les gerbes de blé, prometteuses de pain, partout se pavanent, dansent, étalent sur le sol réchauffé leurs bouffantes jupes d'or, ou le grain de vie s'égrène, parmi la paille, et sonne gaîment, comme de l'espoir, dans les champs, sous le soleil.

Dans les champs, sous le soleil, ce n'est qu'une fête, une longue, une grave fête, de l'aurore, à la nuit. Aux plaintes

mornes, aux cris de détresse, ont succédé les chansons, les traînantes et joyeuses chansons qui rythment le travail joyeux. Il n'est plus question de misère ni de famine, car la récolte sera bonne, dans les champs, sous le soleil.

Dans les champs, sous le soleil, il n'y a plus de gens qui souffrent ; il n'y a plus de pauvres. Le soleil rit aux guenilles des mendiants, aux bouches affamées, aux mains débiles. La souffrance et la pauvreté se sont dissipées, comme, au matin, se dissipent les brouillards frileux et s'évanouissent les mauvais nuages, au matin, dans les champs, sous le soleil.

Et pourtant un homme est affalé au bord des champs, dans le fossé de la route, sous le soleil. Un vêtement, fait de lambeaux déchirés, recouvre à peine son corps décharné, son thorax où les côtes saillissent, squelettaires. Ses pieds sont nus et saignent. Ses cheveux, collés, agglutinés par la sueur et la poussière, retombent, gluants, sur ses yeux hagards, aux paupières gonflées, aux sanguinolentes prunelles. Il est pâle ; et il halète, comme une bête forcée, forcée par ces chiens féroces : la fatigue et la faim. Sur ses lèvres livides, mousse une broue verdâtre. On dirait qu'il va mourir, tandis que, autour de lui, les travailleurs chantent la vie, revenue de son exil, dans les champs, sous le soleil.

Et voilà qu'un jeune homme passe sur la route, il s'arrête, de pitié, devant le pauvre être, étendu dans le fossé, près du chaume, sous le soleil. Il lui parle et le pauvre ne répond pas, il ne peut pas lui répondre ; ses lèvres remuent, mais la parole commencée s'achève en soupirs sur ses lèvres trop faibles. Le jeune homme s'approche de lui, plus près, se penche vers lui, lui parle encore. Et le pauvre ne répond pas. Seulement ses regards s'attachent, suppliants, sur le jeune homme ; et de grosses larmes

coulent de ces suppliants regards. Alors, le jeune homme aide le pauvre à se relever : « Venez chez moi, dit-il, doucement. La maison est tout près d'ici. » Les jambes tremblantes, le corps courbé, le pauvre, soutenu par le jeune homme, marche lentement, sur la route, près des champs, lentement sur la route, dans le soleil.

Et bientôt loin des champs, à l'abri du soleil, le pauvre, devant une table où sont servis du pain, de la viande, des fruits, de la boisson fraîche, s'est réconforté. Peu à peu, la parole lui revient, il bégaie des mots de remerciements.

LE JEUNE HOMME

D'où venez-vous ?

LE PAUVRE (HÉSITANT)

De… Je ne sais pas…

LE JEUNE HOMME

Vous ne savez plus ?

LE PAUVRE

Non… Je ne sais plus… Je ne sais plus rien… Si… je sais que des gens, à Rouen, m'ont engagé pour conduire avec eux des bœufs, dans un pays… dans un pays… où il y avait une grande foire…

LE JEUNE HOMME

Et vous ne savez pas quel était ce pays ?

LE PAUVRE (CHERCHANT À SE SOUVENIR)

Non… Je ne sais pas… C'est très loin… par là… très loin… Je ne sais plus… je ne me souviens plus.

LE JEUNE HOMME

Eh bien ! Et ces hommes ?

LE PAUVRE

Je suis tombé sur la route… (Avec honte)… J'ai souvent… des attaques… Oui… (Très bas)… je tombe du haut mal… Je suis tombé sur la route… Ils m'ont laissé là… On me laisse toujours là…

LE JEUNE HOMME

Vous êtes souvent malade ?… Vous avez souvent des attaques ?…

LE PAUVRE (BAISSANT LES YEUX).

Oui, souvent… tous les jours !

LE JEUNE HOMME

Ah !…

LE PAUVRE

Et après… je ne sais plus… je ne me souviens plus… C'était très loin.

LE JEUNE HOMME

Quel âge avez-vous ?

LE PAUVRE

Trente ans.

LE JEUNE HOMME (ÉMU)

Trente ans ! (Un silence.) Vous n'avez pas de parents ?

LE PAUVRE

J'ai ma mère… Elle est infirme… elle mendie à Rouen…

LE JEUNE HOMME

Et vous aussi, vous mendiez ?…

LE PAUVRE

Faut bien que je mendie, aussi, quelquefois… Je n'aime pas mendier… Est-ce que je vous ai mendié quelque chose ?… Je ne me souviens plus…

LE JEUNE HOMME

Non, mon ami…

LE PAUVRE (S'EXCUSANT)

Voilà peut-être deux jours que je n'avais mangé… Il me semble qu'il y a même bien plus longtemps que ça !…

LE JEUNE HOMME

Vous ne travaillez pas… Vous ne pouvez pas travailler ?

LE PAUVRE

Je pourrais travailler… Mais personne ne veut que je travaille…

LE JEUNE HOMME

Pourquoi ?

LE PAUVRE

Àcause de ma maladie… Ceux qui savent, ne veulent pas de moi ; ceux qui ne savent pas, me renvoient tout de suite… Je fais peur au monde… Les jeunes filles surtout ont horreur de moi… (Il pleure)… Non ça ne peut pas durer comme ça… ça ne peut pas durer comme ça !… Pourtant, je ne suis pas méchant !… (Il sanglote). Mais quand on est trop pauvre… Quand on est trop malheureux, on croit que vous êtes méchant…

LE JEUNE HOMME

Est-ce que votre maladie vous fait beaucoup souffrir ?

LE PAUVRE

Il me semble bien que oui… Mais je ne sais pas trop… Il me semble que c'est comme des chiens qui me mordraient… en rêve…

LE JEUNE HOMME

Vous veniez d'avoir une attaque, quand je vous ai trouvé sur la route ?…

LE PAUVRE

Je ne sais pas… je ne me souviens pas… Oui, je crois que oui !…

LE JEUNE HOMME

Est-ce que vous vous êtes présenté à l'hôpital ?

LE PAUVRE

Quatre fois, monsieur… On n'a pas voulu de moi… Le médecin a dit que je n'avais pas la tête assez perdue… Je suis trop pauvre… On n'aime pas recevoir les pauvres à l'hôpital… On ne les reçoit que quand ils vont mourir… (Un silence)… La dernière fois, j'ai eu une attaque… On m'a jeté de l'eau à la tête, puis on m'a mis dehors… Le médecin a dit que ça n'était rien…

LE JEUNE HOMME

Est-ce possible ?…

LE PAUVRE

Je ne vous mens pas… Monsieur… Je ne voudrais pas vous mentir, à vous… (Morne). Je n'ai pas la tête assez perdue ! Assez perdue ! (Brusquement)… Ah ! je me souviens maintenant… C'était Mantes… Oui, nous allions à Mantes conduire les bœufs… Je suis tombé en route, (Morne de nouveau)… Assez perdue ! je n'ai pas la tête assez perdue !

LE JEUNE HOMME

Qu'allez-vous faire ?

LE PAUVRE

Je vais retourner à Rouen… J'irai encore à l'hôpital… Et si l'on ne veut pas de moi… eh bien j'aime mieux mourir. (Avec force)… J'aime mieux mourir… Ça ne peut pas durer comme ça !…

LE JEUNE HOMME

Reposez-vous encore. Dormez un peu, mon ami. Cela vous fera du bien… Vous ne pouvez vous remettre en route, maintenant… Et puis après vous partirez…

(Il conduit le pauvre dans une chambre, l'aide à se déshabiller, lui donne du linge et des habits propres… Puis il se retire, et revient dans la salle, troublé par des pensées tristes).

LE JEUNE HOMME (SEUL)

Pourquoi ai-je une maison, moi, quand il y a d'aussi affreuses misères, d'aussi douloureux vagabonds ? Pourquoi ai-je une table grassement servie, de belles fleurs dans mon jardin, de la joie, du bonheur que je gaspille, quand, tous les jours, à ma porte, passent de tels crimes sociaux, de telles souffrances humaines ? Qu'ai-je donc fait pour cela ?… Et tout à l'heure, je vais le laisser partir, ce misérable, je vais le laisser partir à la mort… Et je n'aurai pas le courage, en l'étreignant sur ma poitrine, de lui dire : « Reste ici ; la moitié de ce que j'ai t'appartient, tu es mon frère… » Oh ! lâche !… lâche !… lâche… Et lui, au lieu de me haïr, comme ce serait juste, voilà qu'il va m'aimer maintenant ! Non seulement je lui vole son pain, non seulement je lui vole sa part de bonheur, mais je lui vole encore son affection ! Et quand il va partir, tout à l'heure, au lieu de me sauter à la gorge, et de m'étouffer, il me baisera la main, comme un bon chien reconnaissant et fidèle… Ô les pauvres éternels agneaux, quand donc apprendrez-vous à haïr, même ceux qui vous donnent ?

Il va s'accouder à la fenêtre ouverte.

La nature est en joie ; la terre est heureuse.

Dans les champs, sous le soleil, partout, la vie revenue de son exil éclate et sourit. Les arbres s'illuminent de fruits rouges, et les gerbes de blé prometteuses de pain, partout, se pavanent, dansent, étalent sur le sol réchauffé leurs bouffantes jupes d'or, ou le grain de vie s'égrène parmi la paille et sonne gaiement, comme de l'espoir, dans les champs, sous le soleil.

L'Écho de Paris, 15 septembre 1891.

Dans la luzerne

Le propriétaire et l'invité, en tenue de chasse, marchent dans la plaine, causant ; un domestique les suit qui porte une carnassière et qui tient un fouet à la main.

LE PROPRIÉTAIRE (IL S'ARRÊTE PRÈS D'UN CHAMPS DE LUZERNE.)

Attention !... Voici ma luzerne... Cette luzerne est à moi...

Quelle belle luzerne !

LE PROPRIÉTAIRE

Oui, vous avez raison, c'est une belle luzerne... et bonne !... vous n'imaginez pas comme elle bonne, cette luzerne !

Je m'en doute !

LE PROPRIÉTAIRE.

Non, vous ne pouvez pas vous en douter... Tenez, monsieur, l'année dernière, à six heures du matin, j'y avais tué deux lièvres... Mon Dieu oui !... tout simplement !... Et des perdrix !...

(Au domestique)… Combien ai-je tué de perdrix, l'année dernière, le jour de l'ouverture, dans ma luzerne ?

Le domestique

Je crois bien que c'est douze, monsieur…

Le propriétaire (se rengorgeant)

Vous voyez ; j'ai tué aussi douze perdrix dans ma luzerne !… (Au domestique). Combien de cailles ?

Le domestique

Je crois bien que c'est six ! Oui, c'est six ou huit…

Le propriétaire.

Huit ! c'est huit… Et de râles, combien ?

Le domestique

Je ne sais plus… Des masses ! des masses !… Je me rappelle que j'ai dit à monsieur : « Si monsieur tue encore du gibier, monsieur le rapportera lui-même, parce que j'en ai plus que ma charge !

Le propriétaire (bon enfant)

C'est exact, ma foi !… Et tout cela dans ma luzerne ! C'est une luzerne excellente, une luzerne incroyable !

Vous êtes un fusil de premier ordre.

Le propriétaire (modestement)

Je ne tire pas mal… Sans doute, je tire assez bien… Oui… Mais encore faut-il qu'il y ait du gibier… Et il y a toujours du gibier dans ma luzerne ! Je ne sais pas pourquoi tout le gibier de la plaine aime à se réfugier dans ma luzerne… Tenez, l'année dernière, dans ma luzerne… Voyons, est-ce l'année dernière ?… (Au domestique.) Est-ce l'année dernière ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur, c'était l'année dernière.

LE PROPRIÉTAIRE

Parfaitement… L'année dernière il m'est arrivé une chose extraordinaire… Figurez-vous que… (Sifflant le chien qui vagabonde dans la luzerne)… psst… psst… Allons, Diane, ici, Diane !… ah ! la mâtine !… Diane, veux-tu venir ici !… (Diane bondit, virevolte, paraît au-dessus des fanes, disparaît dans l'épaisseur mouvante des fanes)… Je crois qu'elle rencontre… Attention… Doucement, Diane !… Allons, Diane, sagement, sagement !… (À l'invité.) C'est une chienne précieuse… une chienne extraordinaire… Avec elle, il faut que le gibier parte… Il n'y a pas beaucoup de chiennes comme elle…

LE DOMESTIQUE

Ah ! dame, non !… Il faut que ça parte ou que ça dise pourquoi !

LE PROPRIÉTAIRE

Seulement, elle est ardente… Elle s'emballe quelquefois… il faut la maintenir… Préparez-vous. Je crois que c'est un râle… Regardez-la travailler ! C'est un amour ! (Diane va, vient, fond sur

les taupes, repart sur les mulots, tourne, gambade, la queue battante, les flancs haletants. Des papillons blancs se lèvent sur son passage ; des bourdons bourdonnent ; de petits oiseaux s'envolent effarés.) Hein, comme elle travaille !...

C'est admirable !... Et vous croyez que c'est un râle ?

Le propriétaire (catégorique)

C'est certainement un râle !... Suivez-la, monsieur... Elle va le lever. Doucement, Diane !... Cherche partout, ma petite chienne ! Quelle quête, quel nez !... Tenez-vous prêt !... C'est sûrement un râle ! À moins que ne soit une caille, ou peut-être encore des perdreaux qui ont couru là...

Le domestique

Moi je crois que c'est un lièvre !... Voilà quinze ans que j'accompagne monsieur... je connais bien la manigance des lièvres... Et puis, je connais bien la chienne, aussi... Moi je crois que c'est un lièvre.

Le propriétaire

Cela se peut... Faites attention, monsieur... Il y a deux ans... (Au domestique.) Est-ce deux ans ?

Le domestique

Oui, monsieur.

Le propriétaire

Il y a deux ans, dans ma luzerne, en une demi-heure, j'ai tué cinq râles... Cinq râles magnifiques !... Je ne sais pas pourquoi...

Quand il y a un râle dans le pays, on est sûr de le trouver dans ma luzerne… Oui, c'est un râle… Avancez, monsieur… Je voudrais que vous Le tiriez… Sagement, là-dedans !… (À l'invité). On m'a offert trois cents francs de ma chienne… Allons, doucement donc !… Je n'ai pas voulu la donner… C'est comme ma luzerne — attention, monsieur !… Le comte de Restout voulait me l'acheter des prix fous… (Haussant les épaules). Il n'y a pas de danger… (Ils avancent dans la luzerne, marchant avec prudence, les jambes hautes, le fusil prêt à l'épaulement, suivant d'un regard ému Diane qui, tour à tour, rampe et bondit, et fauche de sa queue les tiges qui font, en s'abattant, de petits sillons dans la nappe drue des herbes). N'ayez pas peur de le tuer… Ne vous gênez pas, je vous prie… Vous savez que le râle est un oiseau de passage… (Philosophiquement). Quand on détruit des oiseaux de passage, on ne détruit rien… (Appuyant). Un oiseau de passage, ce n'est pas comme un lièvre, ou même comme un perdreau… La chienne quête toujours… Ne la perdez pas de vue… Cherche partout, Diane ! Après, mon petit chien… Après !… Le râle est un gibier excessivement curieux… Il se fait battre longtemps, longtemps !… Il n'aime pas voler… Ainsi, je me souviens, quand j'étais enfant, avec mon père, un jour, dans cette luzerne…

C'était déjà une luzerne ?

Le propriétaire.

Non, c'était une avoine… (Au domestique.) Était-ce une avoine ?

Le domestique

Une avoine, oui, monsieur !

Le propriétaire

Dans cette luzerne qui était alors une avoine, nous avons poursuivi un râle pendant sept heures… Le chien l'a pris… Il s'appelait Tom ! Ah ! quel chien ! Je ne sais pas pourquoi il n'y a plus de chiens comme les vieux chiens d'autrefois… Tout dégénère… le gibier, les chiens, et, je crois bien aussi, les hommes !… eh ! parbleu !

Qu'est-ce que vous voulez !… C'est le progrès !

Le propriétaire

Ah ! il est joli, leur progrès ! Ils peuvent s'en vanter !… Autrefois, l'on tuait facilement, dans la journée d'ouverture, cinquante, soixante, quatre-vingts pièces de gibier… Allez donc voir aujourd'hui… Autrefois, monsieur, dans ma luzerne, il y avait des outardes… Moi qui vous parle, j'en ai tué !… Allez donc voir aujourd'hui !… Et ils appellent ça du progrès ?

C'est comme le braconnage !… On ne le réprime pas !

Le propriétaire

On ne le réprime pas… C'est-à-dire qu'on l'encourage… Ainsi, dans ma commune, aujourd'hui, il y a quarante permis de chasse !… C'est dégoûtant !… C'est monstrueux !…

C'est scandaleux !…

Le propriétaire

On délivre des permis de chasse à tout le monde, à des gens qui n'ont même pas deux mètres de terre au soleil, à des pauvres… Oui, à des pauvres !…Alors qu'arrive-t-il ?… Il arrive

qu'il n'y a plus rien !... Autrefois, monsieur, il n'y avait dans la commune, que mon père et moi qui avions le droit de chasser... Maintenant, ils sont quarante !... Le grand mal du siècle, je vais vous le dire... Les pauvres n'ont plus le sentiment de la propriété !...

C'est vrai !... Mais qu'est-ce que vous voulez ?... Nous vivons dans une bien sale époque !

Le propriétaire

Je l'ai toujours dit !... On ne peut espérer revenir à un état normal, que si le gouvernement n'accorde des permis de chasse qu'aux propriétaires pouvant justifier d'au moins cinq mille francs de rente, en terres... Voilà la vérité, voilà la justice, voilà la moralité.

(À ce moment, au bout de la pièce de luzerne, des perdreaux s'envolent dans un grand bruit d'ailes.)

Ah ! sapristi !

Le propriétaire (amer)

Eh bien, mon cher monsieur, c'est comme ça, maintenant !... Voilà à quelle distance, aujourd'hui, les perdreaux partent !... On ne peut plus les approcher !... Et vous trouvez que c'est amusant de vivre dans une pareille époque !... Une époque qui n'a plus de religion, plus de respect de la propriété, une époque qui nargue l'autorité, et où les perdreaux eux-mêmes se moquent de vous !... Car enfin, autrefois, les perdreaux vous partaient dans les jambes...

C'est le progrès !

Le propriétaire

Ah ! nous sommes tombés bien bas !...

(Ils s'éloignent, en faisant de grands gestes de protestation).

L'Écho de Paris, 29 septembre 1891.

La Grande Voix de la presse

(La scène se passe chez le marchand de vins)

Monsieur Chapuzot ?

C'est moi, monsieur.

Très bien... (L'examinant avec attention.) Oui, c'est bien ça !

Àqui ai-je l'honneur de... ?

L'interviewer en chef du Mouvement.

Quoi ?... vous dites quoi ?

L'interviewer en chef du Mouvement ! (Avec pitié). Vous ne connaissez pas le Mouvement ? (Haussant les épaules)... Mais pardon, je suis pressé... Veuillez, je vous prie, répondre aux questions que je vais vous adresser... D'abord servez-moi un bock...

Voilà ! voilà... (Il sert un bock).

Vous êtes marchand de vins ?

Dame, oui !

Vous vivez en mauvaise intelligence avec votre femme ?

Avec ma femme ?... Je ne suis pas marié.

Très bien ! Alors vous vivez en mauvaise Intelligence avec votre maîtresse ?

Mais je n'ai pas de maîtresse, non plus.

Vous n'êtes pas marié, et vous n'avez pas de maîtresse !... Vous savez, on ne me la fait pas, celle-là !... Je la connais... Je les connais toutes. Il est inutile de nier. Voyons !... Votre femme vous trompe-t-elle ? Ou bien est-ce vous qui trompez votre femme ?... (Gai)... Qui trompe-t-on ici ?...

Mais, pardon !... Je vous ai déjà dit que...

Oui, oui !... Vous voulez faire le malin... Ça ne prend pas avec la Presse, savez !... Je vous engage à ne pas vous jouer plus longtemps de la Presse... Je suis la Presse, moi, monsieur... La Presse est la grande force moderne !... Elle dénonce, juge et condamne... Servez-moi un autre bock...

Voilà !... voilà ! (Il sert un second bock).

La Presse, monsieur, est à elle toute seule, la police, la justice, la conscience universelle... Elle est tout !... Répondez !... Pourquoi avez-vous jeté une bouteille de cassis à la tête de votre femme ?

Mais sapristi !... sapristi !... Je vous dis que...

L'Interviewer (sans paraître entendre les dénégations de l'interviewé et se préparant à prendre des notes).

Quel est le mobile de cet acte de brutalité ? Est-ce une vengeance vulgaire ?... Une explosion de colère soudaine et irréfléchie ? Sommes-nous en présence d'un cas passionnel, ou purement physiologique... ou simplement atavique ?... Y a-t-il eu beaucoup d'assassins dans votre famille ?... Vous ne dites rien ?... Autre chose ! Y a-t-il eu préméditation dans le choix de la bouteille de cassis ?... Pourquoi cette bouteille de cassis, plutôt que de curaçao, ou de telle autre liqueur ?... Enfin, ce que je vous demande... écoutez-moi bien !... c'est, par le récit complet de votre crime, par l'analyse exacte des circonstances particulières, internes, conjugales ou sociales, qui l'ont précédé, de me donner les éléments sur quoi je puisse établir la psychologie de ce crime.

Mais sapristi !... sapristi !...

... Faire, en quelque sorte, la chimie mentale de ce crime... Connaissez-vous l'illustre docteur Césare Lombroso ? Et quelle est votre opinion sur ses travaux, relatifs à l'insensibilité de la femme ?... Êtes-vous un impulsif, un sensuel, un déséquilibré, un neurasthénique, un mystique, un agoraphobe, un décadent ?

Mais sapristi, sapristi !... Je suis marchand de vins ; je ne suis pas marié... Et je n'entends rien à ce que vous me chantez là ?

Vous persistez à nier : vous vous obstinez à vous jouer de la Presse... Très bien... Je vais vous confondre... (Il tire de son pardessus le Petit Journal)... Servez-moi un bock !

Voilà !... voilà... (Il sert un troisième bock).

L'Interviewer (après avoir bu, il déploie le Petit Journal sur la table).

Tenez, voilà ce que je lis dans le Petit Journal. Vous admettez, n'est-ce pas, que le Petit Journal est une autorité !... Oui !... Eh bien, écoutez : (Lisant). « À la suite d'une altercation, dont la cause est restée mystérieuse, le sieur Chapuzot, marchand de vins à Montrouge, a lancé une bouteille de cassis, à la tête de sa femme... » (Le regardant dans les yeux, fixement)... Nierez-vous encore ?...

Mais sapristi... Je ne suis pas de Montrouge, puisque je suis de Montmartre.

Vous nommez-vous Chapuzot ?

Oui.

Êtes-vous marchand de vins ?

Oui...

Alors, que vous soyez de Montrouge ou de Montmartre, qu'est-ce que cela fait ?... Ça n'a pas d'intérêt.

Mais sapristi !... Ça n'est pas moi.

Vous refusez de répondre à mes questions ?... Eh bien !... Je dirai dans le Mouvement, que vous mettez de la trichine, — pardon, de la fuchsine, — dans votre vin... Je dirai que vous avez fait un enfant à votre fille, même un infanticide — je dirai que votre établissement est un repaire d'anarchistes... que votre femme couche avec le garçon... que... que... que... nous verrons, si vous persistez à vous jouer de la Presse... de la grande voix de la Presse...

Mais je vous dis que... Sacré nom d'un chien !... C'est trop fort, tout de même... Je...

Je vous ruinerai, je vous déshonorerai !.. On ne badine pas avec la Presse !... Je vous ai déjà expliqué que la Presse, c'est la conscience universelle !... Où est votre femme ?... Puis-je voir votre femme ?

Puisque je n'ai pas de femme !...

Vous n'avez pas de femme et vous lui lancez des bouteilles de cassis à la tête !... Il faudrait être logique dans vos dénégations.

Nom de nom ! de nom de nom !...

Allons, amenez-moi votre femme... Il faut que je la voie, que je l'interroge... que je tâte sa psychologie... que je remonte aux sources de son atavisme... Comment est-elle, votre femme ?... Blonde ? (Silence). Grande ? Bien faite ? (Silence). A-t-elle des passions inavouables, des vices lesbiens ? (Silence). Est-ce vous qui l'avez dépravée ?... Combien de fois s'est-elle fait avorter ?... (Silence). Mais vous refusez de répondre, de m'aider dans mon enquête... (Silence). Très bien ! (Il prend des notes). Encore une question !... Que pensez-vous de la télépathie ?... Quelles sont, suivant vous, les causes des phénomènes hypnotiques ?... À quoi attribuez-vous la marche progressive de la dépopulation ?... Avez-vous une opinion très nette sur le socialisme d'État ?... Dans quelle direction pensez-vous que doit s'orienter la littérature ?... (Silence). Très bien !... C'est un parti pris de mutisme ; une offense voulue envers la Presse ! Il vous en cuira, monsieur, c'est moi qui vous le dis... (Il se lève). Je m'en vais... (Menaçant). Vous n'échapperez pas à la psychologie !... Je vais interroger vos voisins et les voisins de vos voisins... car les voisins de nos voisins sont nos voisins, n'est-ce pas ?... Adieu ! (Il se dirige vers la porte).

Monsieur ! monsieur !

Il est trop tard, tant pis pour vous !

Vous me devez trois bocks.

La Presse ne doit jamais rien… (Il sort.)

L'Écho de Paris, 31 mai 1892.

Sur la berge

(Deux bourgeois sont assis sur la berge, à l'ombre d'un aulne. Il est sept heures. Le soleil, qui décline, illumine de pourpre vive la rivière, à droite ; à gauche, l'eau s'assombrit, s'approfondit, rayée çà et là de lumières roses. Un air respirable et frais monte de la rive, qui reverdit. Les petites fleurs éparses dans l'herbe redressent leurs têtes courbées par le soleil ; les arbres, les touffes de houblon pendantes sur l'autre rive, sont pleins d'une gaîté qui chante. Les deux bourgeois causent.)

Premier bourgeois

Écoutez… On a beau crier à l'immoralité, à la décadence, au relâchement, à tout ce que l'on voudra… moi, je trouve que nous vivons dans une belle époque. L'histoire nous rendra justice un jour… Il n'y a pas à dire. Jamais la France n'a été aussi forte, aussi grande, aussi respectée… Oui, ou non, est-elle respectée, la France ? C'est incroyable, après tant de malheurs !… (Frissonnant)… On la croyait morte !… Nos ennemis disaient que c'en était fini de la France… Finis Galliæ.

Le fait est qu'elle s'est bien relevée… Que nous nous sommes tous bien relevés… Le niveau… que dis-je, l'étiage moral de la France ne fut jamais aussi haut… (Il indique la hauteur du niveau moral de la France avec sa canne)… Et s'il n'y avait pas les anarchistes…

PREMIER BOURGEOIS (HÉROÏQUE)

Les anarchistes ?… Pourquoi dites-vous les anarchistes ?… Est-ce que vous y croyez, vous, aux anarchistes ?… Les anarchistes, au milieu d'un pays fermement républicain, qu'est-ce que c'est que ça !… Ça ne compte pas !

DEUXIÈME BOURGEOIS (HOCHANT LA TÊTE).

Ça ne compte pas… Ça ne compte pas… En attendant, ils détruisent.

PREMIER BOURGEOIS (INTRÉPIDE).

Ils détruisent quoi ?… Des maisons… des marchands de vin ?… Et puis après ?… (Tout à fait stoïque) : Est-ce que leurs bombes atteignent les consciences, les notions du devoir, du patriotisme… le sentiment fermement républicain des masses ? Non !… mille fois non !…

Ça, c'est vrai ! Nous vivons dans une belle époque, dans une époque de lumières. Les masses sont éclairées… l'instruction… la liberté… le service obligatoire…

PREMIER BOURGEOIS

Voyez-vous, un pays fermement républicain… un pays… (Il achève sa pensée dans un geste)… Je ne comprends rien aux do-

léances de certaines gens… Qu'est-ce qu'ils veulent ?… Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?… La France fait l'admiration de l'Europe… On nous admire partout… Et savez-vous pourquoi on nous admire ?

Parce que nous sommes admirables.

PREMIER BOURGEOIS

Sans doute… Mais pourquoi sommes-nous admirables ? Parce qu'on nous craint, retenez bien ceci… parce qu'on nous craint… Nous sommes forts… soyons calmes… Tout est là !… Et qu'ils viennent, les anarchistes !… (Gouailleusement menaçant)… Ce que nous les enverrons à Berlin !… (Deux vaches conduites par une petite fille, débouchent d'un sentier, sur la berge. Mouvement d'effroi du bourgeois)… Des vaches !… Je n'aime pas voir des vaches sur les berges !… C'est bien dangereux !… Ça n'est pas leur place !

On ne sait jamais quelles lubies peuvent les prendre !… Il y a des vaches très mauvaises… des vaches qui poursuivent le monde… qui frappent les gens à coups de corne…

PREMIER BOURGEOIS

Et qui mordent !… J'ai lu, dans mon journal, qu'il y a des vaches enragées… Oui, dans je ne sais plus quelle commune, une vache, qui avait la rage, a mordu un conseiller municipal ! (Avec respect). Un conseiller municipal !

Eh bien !… merci !… Si les vaches s'en mêlent !… On ne devrait pas tolérer des choses pareilles… Il devrait y avoir des ordonnances de police très sévères… par ces chaleurs !

PREMIER BOURGEOIS

Qu'on laisse les vaches, en liberté, dans des champs clos… très bien !… c'est leur affaire… Mais qu'elles vagabondent sur les routes, sur les berges, libres… voilà qui est abusif… Dans un pays fermement républicain, on devrait au moins rendre les vaches inoffensives, les attacher, les museler !… (Regardant les vaches qui paissent le gazon abrouti de la berge)… Est-ce qu'elles ne vont pas s'en aller ?… Et n'est-ce pas une honte que des vaches si grosses, si dangereuses, des vaches peut-être enragées, soient conduites par une fille, si petite ? (Les vaches s'éloignent)… J'aime mieux ça !… qu'elles s'en aillent loin !… C'est vrai, aussi, avez-vous remarqué ?… Il est rare qu'on puisse goûter tranquillement, dans la campagne, la joie d'une conversation sérieuse… Où en étions-nous ?

DEUXIÈME BOURGEOIS (RASSURÉ ET SUIVANT DE L'ŒIL LES VACHES QUI S'ÉLOIGNENT).

Nous en étions au relèvement de la France !…

PREMIER BOURGEOIS

Ah ! oui !… Et qu'on ose en nier les résultats, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, une extraordinaire impudeur !

C'est de la mauvaise foi, tout simplement !

PREMIER BOURGEOIS

Monsieur Carnot à Nancy… M. Frédéric Febvre à Bâle ! Quels enthousiasmes ! quels triomphes !

Et le grand-duc Constantin !… Croyez-vous que cela a dû leur clouer le bec, aux Allemands !

PREMIER BOURGEOIS

Et Coquelin, partout ! Et Sarah Bernhardt !… On a dit beaucoup de mal des comédiens ; et c'est de l'ingratitude… Car enfin, les comédiens — surtout les comédiens de la Comédie-Française — vont porter à l'étranger quelque chose de l'âme de la France… Oui, ils font de l'étranger, en quelque sorte, une patrie française… Moi, je trouve que les comédiens ont fait, pour le relèvement de la France, plus que toute la diplomatie… Et si l'on me disait que Cronstadt, — soyons nets, que l'alliance russe, c'est à M Reichenberg et à madame Judic que nous la devons… eh bien, je ne trouverais pas cela exagéré… Les événements politiques, quand on les étudie, ont des causes bien mystérieuses… Tenez, ce Febvre à Bâle…

Qu'est-ce qu'il a fait à Bâle, ce Febvre ?

PREMIER BOURGEOIS

Ce qu'il a fait ?… Une chose extraordinaire, incalculable, surhumaine. Il a, dans un souper, forcé des Allemands… oui, mon cher, des Allemands, à crier : « Vive la France ! » (Confidentiellement.) Tenez, quand cet homme-là nous rendrait l'Alsace et la Lorraine, il ne faudrait pas s'en étonner !…

Ah ! Mais, du reste, ça n'est pas le premier venu que M. Febvre !… D'abord, c'est un parfait homme du monde… un grand seigneur, dans toute l'acception du terme… Est-il assez distingué !… Quelle prestance ! Quel geste ! Quel habit !

PREMIER BOURGEOIS

Et quel écrivain ! En voilà un qui vous trousse la phrase !... S'il parle comme il écrit... rien ne m'étonnera de sa part... On peut s'attendre aux choses les plus imprévues, les plus incroyables.

D'autant qu'il ne connaît que des têtes couronnées !... Il fut l'ami, le confident de Napoléon III. Et si ce dernier l'avait écouté !... Enfin !... C'est un plaisir que de lire les œuvres de M. Febvre, un vrai régal de lettré et de patriote !... Avec quelle grâce il vous raconte ce qu'il a dit au prince de Galles, et ce que le prince de Galles lui a répondu ! Quel esprit ! quel charme ! et quel respect !... Ce sont de fines histoires et de délicieuses reparties, comme on en entend au théâtre, dans les bonnes pièces... Moi, à la place du gouvernement, je n'hésiterais pas !

PREMIER BOURGEOIS

Que feriez-vous ?

Je le nommerais ambassadeur à... Berlin !...

PREMIER BOURGEOIS (PENSIF)

Ma foi !... Il doit connaître le métier... Il en a assez joué des ambassadeurs, à la Comédie-Française !... Enfin, un pays qui possède un Carnot, un Febvre... un grand-duc Constantin, est un pays fort, un pays qui ne craint rien... on peut attendre les événements, et les regarder en face, d'un œil calme.

Et n'oublions pas le pape !... C'est un fameux appoint !... Je ne suis pas catholique, certes... j'ai lu Voltaire, comme tout le monde... Mais il faut bien avouer que le pape nous est d'un puissant secours, dans les circonstances actuelles...

Premier bourgeois

Parce que nous sommes forts… les papes vont à la force, comme le papillon à la lumière… (Sublime, confidentiel.)… Autrefois, quand ma pensée allait… là-bas… (Il montre l'Est, de la pointe de sa canne) j'avais dans tout mon être, comme une colère bouillonnante, mêlée à un découragement profond… aujourd'hui je sens, je sais ce que n'avons qu'à vouloir… Je suis calme et j'espère… L'espérance ! Elle est redevenue une vertu française !… Qu'est-ce que c'est ? (Il pâlit et montre quelque chose tout noir et qui bondit dans le lointain)… On dirait d'un chien…

Oui, ça a l'air d'un chien !

Premier bourgeois

Cela vient vers nous !

Je déteste rencontrer les chiens sur les berges. Il est tout seul.

Premier bourgeois

Et comme il est drôle ! Pourquoi rôde-t-il, de cette façon ? Pourquoi va-t-il, à droite, à gauche, comme un fou.

Ce chien ne me revient pas…

Premier bourgeois

Il y en a qui sont enragés.

Rentrons… Il approche.

Premier bourgeois

Par ces chaleurs… des chiens, tout seuls, sur la berge !… Et il n'a pas bu une fois !… Rentrons. (Il se lève.)

(Les deux bourgeois traversent le chemin et disparaissent précipitamment par la sente.)

L'Écho de Paris, 14 juin 1892.

Profil d'explorateur

(Après déjeuner, en fumant des cigarettes et buvant le café.

Moi

Alors, vraiment ? Ce n'est pas une plaisanterie ?… Vous en avez mangé, de la viande humaine ?

L'explorateur (d'une voix douce).

Mais oui… souvent… qu'est-ce que vous voulez ? Il le fallait bien… On mange ce qu'on a…

Moi (un peu répugné).

Quel goût ça a-t-il ?

L'explorateur (il réfléchit un instant, esquisse un geste vague).

Mon Dieu !… Je ne saurais trop vous exprimer… ! Figurez-vous… tenez, figurez-vous du cochon… du cochon un peu mariné… oui, mariné dans de l'huile de noix… (Négligeant et résigné.)… Ça n'est pas très bon… On ne mange pas ça, du reste,

par gourmandise… (Un silence.) Vous savez, j'aime mieux le gigot de mouton… ou le beafteack ordinaire.

Oui… Parce que, sans doute, vous ne mangiez que la viande de nègre ?

Du nègre !… Pouah !… Ah ! non, par exemple !… (Redevenant calme.)… Heureusement, je n'en fus jamais réduit à cette extrémité… Nous n'avons jamais manqué de blancs… C'est de la chance !… L'escorte était nombreuse… en grande partie formée d'Européens… Il y avait des Marseillais, des Allemands, des Italiens… un peu de tout… Quand on avait faim, on abattait un homme de l'escorte… de préférence un Allemand… L'Allemand est plus gras… il fournit davantage… (Patriotique.)… Et puis c'est un Allemand de moins !… L'Italien, lui, est sec et très dur…

Moi

Et le Marseillais ?…

Le Marseillais sent l'ail… et aussi, je ne sais pas pourquoi, le suint !… Vous dire que c'est régalant ?… Non !… Enfin, c'est mangeable… (Avec des gestes de protestation.) Mais du nègre ? jamais… Je crois que je l'aurais revomi… J'ai connu des gens qui en avaient mangé… Ils sont tombés malades… Le nègre n'est pas comestible… Et il y en a, je vous assure, qui sont vénéneux… (Riant doucement.)… Après tout, peut-être faut-il le bien connaître… comme les champignons. (Il allume une cigarette, se renverse sur le dossier de sa chaise, et, rêve. Silence… Puis, tout à coup, son visage s'embrume d'ennui… Poussant un long soupir.)… Ah ! quelle sale vie !

Moi

Ah ! oui !... Ça doit être une sale vie, en effet !... Ces solitudes affreuses... ces grands lacs où rôdent les fièvres mortelles... ces forêts épouvantantes et qui ne finissent pas !... Cet inconnu formidable qui vous entoure, qui vous oppresse... Et, surtout, cette nécessité horrible de la faim, de la faim sauvage, qui vous pousse contre un de vos semblables... qui vous force à le dépecer, à le manger... Oh !...

L'explorateur (il me regarde avec étonnement).

Vous ne me comprenez pas... Ce n'est pas cela que je veux dire... C'est tout le contraire... Quand je m'écrie : « Quelle sale vie ! » c'est contre la vie que vous menez, que je mène en ce moment, contre cette sale vie d'Europe que je proteste... cette sale vie, où l'on ne peut rien faire... Vous vous amusez, vous, au milieu de toutes les entraves abêtissantes que les sociétés civilisées mettent aux libres instincts de l'homme, à son besoin d'activité, son désir de conquêtes ?... Eh bien, moi, je m'ennuie... je m'ennuie... Oh ! comme je m'ennuie !...

Moi

Vous voulez repartir... recommencer cette... ?

Si je le veux... mais je suis malade ici... Je ne vis pas... je ne sais où aller... je suis, dans l'Europe, aveuli et prisonnier, comme une bête dans une cage... Impossible de faire jouer ses coudes, d'étendre les bras, d'ouvrir la bouche, sans se heurter à des préjugés stupides... à des lois imbéciles... à des mœurs iniques !... Tenez, l'autre jour, je me promenais dans un champ de blé, avec ma canne j'abattais les épis autour de moi... Cela me distrayait... Et puis, quoi !... j'ai bien le droit de faire ce qu'il me plaît, n'est-ce

pas ?… Un paysan accourut qui se mit à m'insulter, à m'ordonner de sortir de son champ… On n'a pas idée de ça !… Qu'auriez-vous fait ? J'allai droit vers le paysan, lui assénai sur la tête trois bons coups de canne. Il tomba, le crâne fendu, les joues sanglantes… Eh bien, devinez ce qui m'est arrivé ?

Moi

Vous l'avez mangé, peut-être ?

Non, le paysan, c'est comme le nègre, ça ne doit pas se digérer… (Avec indignation.) Eh bien, on m'a traîné devant un tribunal, et j'ai été condamné à cinq jours de prison et trois mille francs d'amende… C'est dégoûtant !… (Il se lève et marche dans la pièce, fiévreux.)… Pour un sale paysan !… Et on appelle ça de la civilisation !… (Tout en marchant il hausse les épaules.) C'est dégoûtant !… Ça vous intéresse, vous, la vie d'un paysan ?

Moi

Dame !…

Sentimental, va !… Voyez-vous, ce qui perd l'Europe… c'est le sentiment !… Avec le sentiment, on ne fait que des bêtises… Moi, la vie d'un homme, je m'en fiche comme de ça ! (Il tue une mouche.)… Et s'il avait fallu que je fusse, en Afrique, condamné à trois mille francs d'amende, et à cinq jours de prison, chaque fois que j'ai tué des nègres ou même des blancs… Ah bien merci !…

Moi

Vous tuiez les nègres aussi ?

Mais certainement.

Moi

Pourquoi ?… Puisque vous ne les mangez pas ?

Mais pour les civiliser, donc !… (Avec emphase.) Ne sommes-nous pas, comme disent les journaux et les députés, ne sommes-nous pas les pionniers intrépides de la civilisation ? Ne portons-nous pas chez les peuples en enfance la lumière occidentale ?

Moi

Les nègres sont des êtres terribles… des bêtes féroces ?

Les nègres ?… Ils sont doux et gais… Ils sont comme des enfants… Avez-vous vu jouer des lapins, dans une prairie, le soir, au bord d'un bois ?

Moi

Oui…

C'est très gentil… Ils ont des mouvements jolis, des gaietés folles, se lustrent le poil avec leurs pattes, bondissent et se roulent dans les menthes… Eh bien ! les nègres sont comme ces jeunes lapins.

Moi

Pourtant, il est certain qu'ils sont anthropophages !

Les nègres ?… (Avec mépris.) Ils ne mangent que des bananes et broutent des herbes fleuries… Il y a même un savant qui prétend que les nègres ont des estomacs de ruminants… Comment voulez-vous qu'ils mangent de la viande, et surtout de la viande humaine ?… (Gai et bon enfant.) C'est très amusant… Quand

après des marches, des marches… nous arrivions dans un village de nègres… ceux-ci étaient étonnés. Ils poussaient des cris de détresse, ne cherchaient pas à fuir, tant ils avaient peur, et pleuraient, la face contre terre… On leur distribuait de l'eau-de-vie, car nous avons toujours, dans nos bagages, de fortes provisions d'alcool ; et lorsqu'ils étaient ivres, on les assommait.

Moi

Pour les civiliser ?

Sans doute !… Pour leur prendre, aussi leurs stocks d'ivoires et de gommes… sans discussion… Et puis, qu'est-ce que vous voulez ? Si les gouvernements et les maisons de commerce qui nous confient des missions civilisatrices apprenaient que nous n'avons tué personne… que diraient-ils ?… (Un silence.)

Moi

Connaissez-vous Stanley ?…

Oui, je le connais…

Moi

Et que pensez-vous de lui ?

Oh ! lui… Il va tout de même un peu loin !… (La conversation continue).

L'Écho de Paris, 21 juin 1892.

L'Épidémie

(La salle des délibérations du Conseil municipal, décor connu).

Le Maire,
Le Membre de la majorité,
Le Membre de l'opposition.
Conseillers municipaux.
Un Huissier.

Le maire

Messieurs, j'ai une nouvelle fâcheuse à vous apprendre… (Mouvement d'attention parmi les conseillers. Un qui dormait se réveille)… Mais, rassurez-vous, Messieurs, quand je dis fâcheuse, c'est pour conformer mon langage…

Le membre de la majorité

Dites votre éloquence.

Le maire (il remercie d'un geste discret)

… Pour conformer mon… langage au langage usuel, que des sentimentalités trop ombrageuses…

Le membre de la majorité

Très bien… très bien…

Le membre de l'opposition

Parlez clairement… On ne vous comprend pas…

Le maire (au membre de l'opposition)

Veuillez ne pas interrompre… (Aux conseillers) Dans ce que j'ai à vous apprendre, Messieurs, il n'y a rien de grave, rien qui puisse vous effrayer… La nouvelle, en soi, n'est pas extraordinaire… Ce n'est pas, à proprement parler, une nouvelle, une de ces nouvelles qui… qui… Bref, Messieurs, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, un ennui périodique…

Le membre de la majorité

Très bien ! très bien !

Le membre de l'opposition

Àla question !… Pas d'allusions politiques ici… Nous ne sommes pas ici pour faire de la politique…

Le maire

Il ne s'agit pas de politique…

Le membre de la majorité

Il ne s'agit pas de politique…

Le membre de l'opposition

De quoi s'agit-il, alors ?

Le membre de la majorité

Je ne sais pas de quoi il s'agit… Mais…

Le membre de l'opposition

Si vous ne savez pas de quoi il s'agit, taisez-vous !

Le membre de la majorité (très digne)

Je me tairai, si je veux… Vous n'avez pas de leçons à me donner…

Le maire (conciliant)

Messieurs !… Messieurs !… Je vous en prie… Je fais appel à votre patriotisme, aux sentiments d'union, de concorde… (D'une voix forte)… Non, Messieurs, il ne s'agit pas de politique… Il s'agit de la ville, des intérêts de la ville, de la ville que vous aimez, que vous représentez, que vous administrez… Messieurs !… (Grave et d'une voix sourde)… une épidémie de fièvre typhoïde, vient de fondre sur la ville. (Les conseillers pâlissent, silence).

Le membre de la majorité (atterré)

Une épidémie sur la ville !

Le membre de l'opposition (effaré)

Sur la ville !

Le maire

Quand je dis sur la ville, c'est une façon de parler… Dieu merci l'épidémie n'est pas sur la ville… elle est…

Le membre de l'opposition

Au fait !… Elle est où ?… Elle est sur quoi ?… Est-elle sur la ville, ou non ?… Précisez… Pas d'équivoque ! Est-elle sur quoi, cette épidémie ?… Sur quoi ?

Le maire

Elle est sur la ville… et pourtant elle n'y est pas absolument… Elle y est sans y être !… Je m'explique ! Elle est sur la caserne de l'artillerie de marine !

Le membre de la majorité (joyeux)

Très bien !… très bien !

Le membre de l'opposition (furieux)

Il fallait le dire tout de suite… et nous épargner d'inutiles angoisses… Nous avons tous de la famille, que diable ?… Et la caserne n'est pas la ville… Et puis, quoi ?… elle est tous les ans sur la caserne !… Cela ne nous regarde pas !… qu'elle s'arrange !

Le membre de la majorité

Ya-t-il eu décès ?

Le maire

Hier, douze soldats sont morts… Ce matin, seize… À l'heure actuelle, on compte cent trente-cinq malades.

Le membre de la majorité

Je remercie Monsieur le Maire de ses loyales explications… Un mot encore… Pas d'officiers ?

Le maire

Non, pas d'officiers, heureusement !… Le mal ne s'attaque qu'aux simples soldats, comme toujours !

Le membre de l'opposition

Nous n'avons pas à entrer dans cette question… Que voulez-vous que nous fassions ?… Les soldats sont faits pour mourir !

Le membre de la majorité

C'est leur métier de mourir.

Le membre de l'opposition

C'est leur devoir de mourir.

Le maire

Je suis de votre avis… Et je ne vous eusse point entretenu de ces choses futiles, croyez-le bien, Messieurs, si je n'y avais été, en quelque sorte, forcé… Messieurs, le préfet maritime est fort en colère… Je l'ai vu, hier soir… Il m'a dit que cela ne pouvait durer… Il prétend que les casernes sont d'immondes foyers d'infection, que l'eau bue par les soldats est plus empoisonnée que le purin des étables… Bref, Messieurs, il exige que nous reconstruisions les casernes, que nous amenions de l'eau de source dans les casernes, que…

Le membre de l'opposition

C'est de la folie !

Le membre de la majorité

Du gaspillage !

Le membre de l'opposition

Nous n'avons pas d'argent pour ces fontaines !… La commune est obérée… Il nous faut reconstruire le théâtre, décorer l'hôtel de

ville… S'ils n'ont pas d'eau, les soldats, qu'ils boivent de la bière… (Applaudissements.)

Le membre de la majorité

Je m'associe aux idées si spirituellement exprimées par mon honorable collègue. Je dirai même plus. Aujourd'hui la science est aux microbes, à l'eau de source, aux logements salubres. C'est là une simple hypothèse, et, permettez-moi cette expression, de simples billevesées… Demain d'autres théories, inverses à celle-là, viendront, aussi peu probantes, aussi peu démontrées par les faits. Les communes doivent-elles subordonner leur activité aux fantaisies ruineuses des savants ? Je ne le pense pas. Nos pères, Messieurs, ignoraient ces choses. Ils se sont contentés de l'eau qu'ils avaient, et l'histoire ne dit pas qu'ils s'en soient plus mal portés pour cela… On m'objectera peut-être : « Et l'Angleterre ? » Messieurs, nous ne sommes pas en Angleterre. L'Angleterre est l'Angleterre, et la France est la France… Messieurs, vive la France ! (Enthousiasme général, les conseillers battent des mains et répètent : Vive la France !)

Le maire

Permettez-moi une observation… Je crois que le préfet maritime se moque de l'épidémie… Mais il redoute l'opinion, il craint la presse, il a peur d'une interpellation à la Chambre… Il m'a fait comprendre que si le Conseil municipal votait les dépenses nécessaires aux travaux susmentionnés, il se tiendrait pour satisfait… Ce qu'il demande, c'est une formalité !… Sa prétention ne va pas jusqu'à exiger l'exécution de ce vote… C'est uniquement pour se mettre en règle vis-à-vis de l'opinion, de la presse et de la Chambre !… Une fois l'épidémie passée, il ne sera plus question

de rien… Et nous en serons pour un an de tranquillité !… Dans ces conditions, Messieurs, je crois que nous pouvons voter des crédits, que nous pouvons même nous montrer généreux… puisqu'il ne nous en coûte rien…

Le membre de l'opposition

Je proteste… ce serait établir un précédent déplorable… Toutes les casernes de France sont infectées, toutes les eaux imbuvables… La fièvre typhoïde est une institution en quelque sorte nationale… ne touchons pas aux vieilles institutions françaises.

Le membre de la majorité

Oui, Messieurs… ne touchons pas à ce qui fait la force de notre belle armée, à ce qui est son honneur… la mort ! Ne donnons pas à l'étranger le spectacle douloureux d'une armée battant en retraite devant quelques problématiques microbes, d'une armée qui est synonyme d'Austerlitz et de Marengo. (Tempête de bravos).

Le maire (très ému)

Après les admirables paroles que vous venez d'entendre et l'accueil enthousiaste que vous leur avez fait, je crois inutile de mettre aux voix la proposition concernant les crédits… (Tous les conseillers se lèvent, gesticulent, « Non !… non !… pas de vote !… pas de crédits » Tumulte indescriptible. À ce moment, paraît dans la salle des délibérations, un huissier, il est porteur d'un pli cacheté que, très pâle, il remet au maire. Celui-ci ouvre le pli, devient livide, pousse un cri).

Le membre de la majorité

Qu'est-ce qu'il y a ?

Le membre de l'opposition

Silence !... Qu'est-ce qu'il y a ?...

Le maire (tremblant)

Messieurs, une affreuse nouvelle... Une nouvelle incroyable !... Jamais, je ne pourrai...

Tous

Parlez !... Parlez !...

Le maire (montrant la lettre ouverte)

Messieurs... Un bourgeois est mort !... Un bourgeois est mort, emporté par l'épidémie ! (Et, tandis qu'une épouvante plane au-dessus des conseillers, subitement immobiles et convulsés, le maire, d'une voix qui tremble et qui pleure, poursuit, dans le silence mortuaire de la salle)... C'était un vénérable bourgeois, un bourgeois gras, rose, riche, heureux. Son ventre faisait envie aux pauvres. Chaque jour, il se promenait souriant, sur le cours, et sa face réjouie, son triple menton, ses mains potelées qui serraient sa canne de jonc à pomme d'or, étaient, pour chacun, un vivant enseignement social. Il semblait qu'il ne dût jamais mourir... Et pourtant, il est mort !... Un bourgeois est mort !

Le membre de la majorité (comme s'il psalmodiait le Miserere)

Un bourgeois est mort !

Le membre de l'opposition (même jeu)

Un bourgeois est mort !

Tous

Un bourgeois est mort ! (Silence. Les conseillers se regardent, étrangement effarés. D'horribles visions de faces mortes, de ventres putréfiés, passent et repassent devant eux. Ils entendent comme des coups de marteau tombant sur des cercueils, comme des descentes de lourds cercueils glissant dans des trous noirs.)

Le membre de l'opposition (Il se secoue, se tâte)

Messieurs, il ne faut pas se laisser abattre… Il faut lutter !… Sursum corda… Aux circonstances douloureuses opposons les résolutions viriles.

Le membre de la majorité

Parlez !… nous vous écoutons.

Le membre de l'opposition

Êtes-vous prêts à tous les sacrifices ?

Tous (sortant peu à peu de leur torpeur)

Oui, à tous ! à tous !

Le membre de l'opposition

Il nous faut beaucoup d'argent…

Tous

Nous imposerons le peuple… Nous trouverons des impôts inouïs.

Le membre de l'opposition

Il faudra démolir les vieux quartiers de la ville, ces foyers d'infection, et les reconstruire.

Tous

Nous démolirons… Nous reconstruirons.

Le membre de l'opposition

Il faudra faire jaillir de partout des sources d'eau pure, des sources larges et profondes comme la mer.

Tous

Elles jailliront.

Le membre de l'opposition

Il faudra créer dans toutes les rues des fontaines, dans tous les quartiers des hôpitaux… Il faudra des étuves, des appareils stérilisateurs, des filtres prodigieux, des conseils d'hygiène, des jardins, des squares…

Tous

Oui ! Oui !

Le membre de l'opposition

C'est dix millions que nous allons voter ?

Le membre de la majorité

Que voulez-vous faire avec dix millions… Votons vingt millions.

TOUS

Oui ! Oui ! Votons vingt millions.

LE MEMBRE DE L'OPPOSITION

Au scrutin, mes amis !… Et si les vingt millions ne suffisent pas, nous en voterons d'autres.

TOUS

Oui ! Oui ! Au scrutin !

(SCRUTIN ET RIDEAU).

L'Écho de Paris, 12 juillet 1892.

La Guerre et l'Homme

Tu ne passeras pas, maudite gueuse. Regarde derrière toi les chemins que tu as parcourus ; partout la nuit, le malheur, la désolation. Les maisons sont détruites, les villes sont incendiées et, dans les champs rasés, dans les forêts abattues pourrissent des cadavres. Chacun de tes pas est marqué d'une fosse où dorment, à jamais, les meilleurs, les plus forts d'entre les enfants des hommes. Ce n'est pas seulement le présent que tu détruis, c'est l'avenir que tu fauches, l'avenir où repose la lumière sacrée. Tu ne passeras pas.

La Guerre

Je passerai, vieille radoteuse, et tes pleurnicheries ne m'arrêteront pas. Il faut que toute la terre s'éclaire à mon soleil de sang, et qu'elle boive, jusqu'à la dernière goutte, l'amère rosée des larmes que je fais couler. Je pousserai sur elle le poitrail fumant de mes chevaux et je les broierai sous les roues de mes affûts. Tant qu'il existera, non seulement deux peuples, mais deux hommes, je soufflerai dans mes clairons et ils s'entretueront. Et mon corbeau, mon beau corbeau sanguinaire et funèbre, s'engraissera dans les charniers.

N'es-tu donc point lasse de toujours tuer, de toujours marcher dans la boue sanglante, à travers les plaintes et la fumée rouge des canons ? Ne peux-tu donc te reposer et sourire ? Ne peux-tu, un instant, rafraîchir, à l'air libre, tes poumons brûlés par la poudre, aux sources qui chantent sous les lianes, ta gorge altérée par les hurlements ? Vois les contrées que je garde, elles sont magnifiques. La vie bout dans leurs artères, la beauté resplendit à leurs visages d'amour ; et le bonheur s'échappe comme une céleste gerbe, des germes éclatés.

La Guerre

Ta rhétorique m'amuse, et tu n'es qu'une vieille sotte. Je n'ai que faire de tes lamentations. Garde ta houlette, ta peau de mouton et ta virgilienne flûte. Je connais les hommes, mieux que toi, et les hommes me connaissent. Ils aiment la mort, l'odeur des charognes et la griserie du sang. J'ai culbuté les trônes, renversé les autels, et de tous les souverains déchus, et de tous les dieux errants, moi seule suis restée debout. Je suis la nécessité néces-

saire, implacable, éternelle. Je suis née avec la vie… Et la vie mourra avec moi.

Tu mens !

La Guerre

Je mens ?… Mais regarde autour de toi ; écoute autour de toi. Vois-tu tous ces hommes courbés qui peinent, s'essoufflent, et meurent écrasés par les besognes toujours pareilles ? Pour qui donc ces mines atroces, ces forges hurlantes, ces infernales usines, ces fontes bouillantes, si ce n'est pour mes canons, mes fusils, et mes obus ? Pourquoi ces navires qui désolent la solitude des mers ? Ces prairies où mes chevaux s'engraissent, ces arbres avec lesquels on taillera les affûts de mes batteries et les brancards de mes ambulances ? Pourquoi donne-t-on de l'or aux ministres, des galons aux généraux ? Pourquoi te saoule-t-on avec les mots de patrie et d'honneur ? Pourquoi arrache-t-on au foyer les bras jeunes et les cœurs vigoureux ? Vois ces vieux savants, penchés sur des chiffres, sur des plans, sur des poudres blanches, sur d'incolores liquides, pour qui distillent-ils la mort ? On ne dresse plus de temple qu'à Dieu : compte donc les forts, les bastions, les casernes, les arsenaux, tous ces chantiers effroyables où l'on façonne le meurtre, comme des bibelots, où l'on chantourne la destruction, comme des meubles de prix. C'est vers moi que tendent tous les efforts humains ; pour moi que s'épuise la moelle de toutes les patries. L'industrie, la science, l'art, la poésie, se font mes ardents, mes volontaires complices pour me rendre, chaque jour, plus sanguinaire, plus monstrueuse, plus inévitable. Mes trophées ornent les cathédrales, et, tous les peuples à genoux, devant mon image, ont entonné des Te Deum et des Marseillaise. Tiens, aujourd'hui, la nature est en fête ; l'or des

blés croule sous la faulx joyeuse ; les parfums montent des jardins pacifiques… Qu'entends-tu ? Des chants d'amour ?… Écoute… Non… Des frémissements de colère, des cliquetis de sabre, des sonneries de clairon, et des armées qui marchent et des canons qui roulent, et la terre qui tressaille au pas des chevaux, au coup sourd des crosses de fusil.

Tu mens. Et tu ne passeras pas. Tout le monde te maudit. Il n'est pas un homme qui ne se détourne de toi.

La Guerre

Tu me fais rire, en vérité. Mais je peux te convaincre. Écoute donc ce que les hommes vont me dire.

Le Paysan

Salut à toi, guerre, bonne guerre. Tu es douce au pauvre paysan et je t'aime, quoique tu me prennes mes fils… Mais mon grenier est plein de blé, et je ne sais qu'en faire. Grâce à toi, je le vendrai très cher… Je gagnerai aussi sur mes chevaux, et me déferai de mes bœufs avec avantage… Tu es ma providence.

Le Banquier

Je ferai des emprunts, de bons emprunts. Et je spéculerai sur les mauvaises nouvelles, même sur les bonnes. Guerre, bonne guerre, sainte guerre, je t'aime, et tu es belle.

La Famille

Je te bénis, bonne guerre ; mes frères, mes cousins sont à l'armée. Ils ne reviendront pas. Et ma part d'héritage sera plus grasse.

Le Commerçant

J'allais faire faillite, ma foi ! Mais tu arrives. J'ai dans mon magasin des toiles avariées, des conserves pourries, du drap que les mites dévorent… Sois la bienvenue.

Aurait-il donc fallu éteindre mes machines et laisser rouiller mes outils !… Tu me sauves de la ruine, guerre protectrice. Je doterai mes filles et j'en ferai des femmes de marquis.

Je coulerai en bronze les héros tombés.

Le Poète

J'immortaliserai les hécatombes dans mes vers, et ça se vendra et je pourrai m'acheter une maison de campagne.

Le Bourgeois

Je m'ennuyais… Tu occuperas mes soirées d'hiver et mes longues heures d'oisiveté. Les pieds chauds, le ventre plein, enfoncé dans un moelleux fauteuil, je palpiterai à tes récits et je suivrai, sur une carte piquée d'épingles et de drapeaux, ton passage à travers des pays inconnus.

Le Général

Je reviendrai peut-être empereur.

Tu broderas d'or mon képi ; tu y coudras la feuille de chêne.

Le Soldat

Tu m'ôteras le sac si pesant, la capote qui me rend si gauche, et tu me tendras l'épée.

Le Débauché

Il y a de belles femmes, là où tu passeras.

Le Voleur

Il y a de beaux palais…

Le Désespéré

Tu m'enverras la mort… et je t'aimerai.

La Guerre

Eh bien, as-tu entendu ?… Et prétends-tu toujours te mettre en travers de ma route ? Laisse-moi accomplir mon œuvre, et réjouir tous ces braves gens.

(L'Humanité se voile la face et pleure silencieusement).

L'Écho de Paris, 9 août 1892.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Dialogues_tristes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.